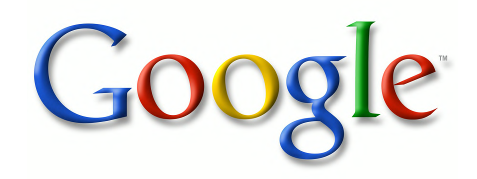
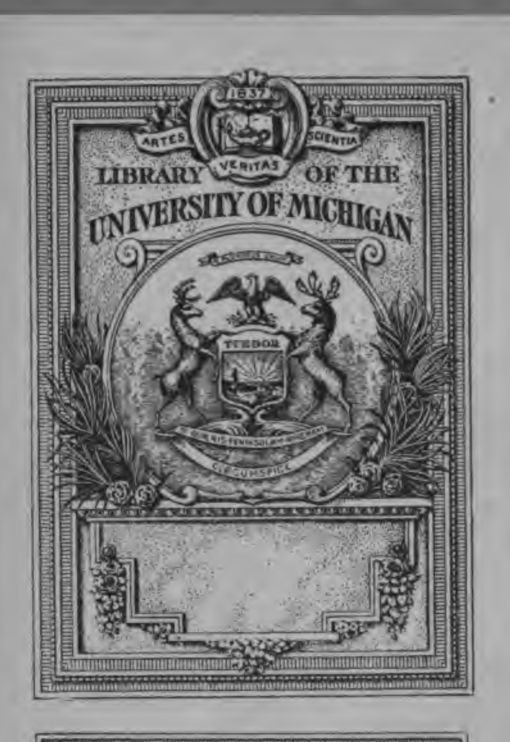



B 996,742


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ESSAI

SUR

LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET L'INSPIRATION POETIQUE

DE

GIACOMO LEOPARDI

SUIVI

D'ŒUVRES INÉDITES

ET DE TRADUCTIONS DE QUELQUES-UNES DES ŒUVRES MORALES

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

F.-A. AULARD

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure,
Professeur de rhétorique au Lycée de Nice.



PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
DU COLLÉGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
7, RUE DE MÉDICIS, 7

1877

ESSAI

SUR

LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET L'INSPIRATION POÉTIQUE

DE

GIACOMO LEOPARDI

Je ne crois pas du tout que Leopardi les ait détruites (1) »

L'accusation, comme on le voit, est assez vague : néanmoins elle piqua au vif M. de Sinner, sans le décider à sortir de son *silence éloquent*. Ce n'est qu'à la postérité qu'il confia son apologie, et on va lire, sur cette grave affaire, une note de sa main que nous avons trouvée dans les papiers de Leopardi :

« Quand aux *Pensieri*, voici un fait important :

» A Florence même, en 1830, j'examinais avec l'auteur un immense portefeuille contenant plus de 4,440 pages grand in-4°. Mes extraits, faits de ma main, sont les feuilles 1 et 2, 4 pages petit in-4°. Ne pouvant terminer, vu mon départ du 10 novembre, l'auteur me remit deux petites feuilles que je fis copier à Paris par mon secrétaire M. Martin : elles forment le feuillet 8 ou 3 du même petit portefeuille, et les pages 29 à 35 papier de lettres grand in-4°.

» La copie terminée par M. Martin et revue par moi, je renvoyai l'original à l'auteur. Voy. lettre 1.

» En automne 1831, M. Castelnuovo me remit à Paris d'autres extraits des *Pensieri*, qui se trouvent marqués *n*, *i*, *x*, *l*, dans le n° 19 du petit portefeuille (2). Voy. de plus lettre 3.

» L'insinuation de Giordani du 20 octobre 1849 (3) n'est donc qu'un infâme mensonge.

» En 1837, Ranieri, lettre 2, possédait un « zibaldone di pensieri filosofici, filologici, di ogni genere, composto di 4525 pagine. » C'était celui dont je n'avais parcouru en 1830 que 4,440 pages. »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'invraisemblance et l'embarras de cette explication. M. de Sinner veut trop prouver et il nous fera difficilement croire que le *portefeuille* de Leopardi contînt « plus de 4,440 (4) pages ». Son argument le plus décisif serait celui qui est tiré de cette

(1) *Epist.* 1 p. 10.

(2) Exact. Le « petit portefeuille » est une enveloppe qui contient un certain nombre de petits manuscrits.

(3) 1849 est évidemment mis pour 1845. Il s'agit du passage cité plus haut.

(4) Rapprocher ce chiffre des 600 Pensées dont Ranieri parlait (voir plus haut la citation de Giordani).

lettre 2 de Ranieri à laquelle il nous renvoie. On lit en effet en tête d'une des diverses couvertures qui renferment les manuscrits cette suscription : « 14 lettres de Ranieri du 28 juin 1837 au 7 août 1845. » Mais, malheureusement pour M. de Sinner, les 14 lettres manquent.

Cette disparition est assez difficile à expliquer : dans ces lettres, postérieures à la mort de Leopardi, il était évidemment question des manuscrits confiés à M. de Sinner : c'est là que doit se trouver la justification de M. de Sinner, si elle se trouve quelque part. M. de Sinner le sent bien, puisqu'il fait appel au témoignage de Ranieri, et c'est ce témoignage, si important pour son honneur, qu'il égare ou qu'il détruit ! C'est apparemment par négligence que M. de Sinner perdit les *Pensieri*, si tant est qu'il les ait eus entre les mains. Mais qui nous empêche de croire qu'il fit disparaître les lettres de Ranieri pour se disculper d'avoir négligemment gardé des papiers qu'il savait précieux ? Les personnes qui ont connu le correspondant du candide et confiant Leopardi n'estimeront pas qu'il ait pris, de son vivant, assez de soin de sa réputation ni même de son honneur pour qu'on puisse croire, sans hésitation, à la justification posthume qu'il a glissée dans les manuscrits. Etait-il bien scrupuleux l'homme qui, établi à Florence et négligé, non sans raison, par les philologues français, vendit à prix d'argent au gouvernement italien, vers 1866, les manuscrits de Leopardi ? Il obtint, nous a-t-on dit à Florence (1), une rente assez considérable qui lui fut payée jusqu'à sa mort.

Les manuscrits déposés à la bibliothèque nationale de Florence ne furent catalogués et livrés au public que quelques années plus tard. Sainte-Beuve seul avait pu jadis les parcourir (2), pendant que M. de Sinner les détenait. Ce fait explique l'importance capitale de l'article qu'il publia

(1) Nous tenons ce détail de l'obligeance de l'un des neveux du célèbre Vieusseux.

(2) Sainte-Beuve souligna au crayon les passages qui l'intéressèrent : nous avons mis entre crochets les phrases ainsi désignées.

dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1844: cet article, plein de renseignements inédits, a servi comme de point de départ à presque toutes les études sur Leopardi qui ont paru jusqu'à ce jour.

On peut diviser les manuscrits en deux catégories : ceux qui ont trait à la philologie, et ceux qui ont un caractère plus particulièrement littéraire et biographique. Nous avons lu les premiers avec le plus grand soin, et nous n'y avons rien trouvé qui se rapportât à la philosophie et à la poésie de Leopardi, c'est-à-dire à notre sujet. Beaucoup de ces notes, transcrites avec un soin minutieux sur de petits fragments d'un papier grossier, témoignage éloquent de la pauvreté de Leopardi, sont très-courtes et n'ont pour objet que d'expliquer une expression ou une phrase antique : on n'en saurait trop louer la clarté et la concision, ces deux qualités qui se rencontrent à un si haut degré dans les excellentes annotations du Pétrarque (1). Nous publions plus loin, à titre de renseignement, une de ces notes, et nous donnons également le catalogue des manuscrits de Leopardi. Si jamais on se décide à publier en Italie toutes ces *schedulæ*, comme disait Leopardi, on sera frappé de rencontrer, au milieu de remarques peu intéressantes ou devenues banales, des vues d'une grande nouveauté pour l'époque : ainsi des observations sur la latinité de Celse, rapprochées du paragraphe XV des *Pensieri* que nous donnons à l'appendice, montrent que Leopardi avait presque deviné la théorie qui fait naître les langues romanes du latin rustique ou populaire

Les manuscrits qu'on peut appeler littéraires et biographiques comprennent 18 lettres à M. de Sinner, des ébauches de poésies et des pensées classées sous ce titre par M. de Sinner : « Supplementum ex variis : *Pensieri*. » Ce *supplementum* n'est pas de la main de Leopardi, mais d'un copiste de M. de Sinner qui hésite et tâtonne plus d'une fois,

(1) *Rime di Francesco Petrarca, con l'interpretazione di Giacomo Leopardi*, 4e édition, Florence, Le Monnier, 1854. La première édition avait paru en 1826, à Milan, chez Stella. Cf. *Studi filologici*, p. 297.

comme le montrent certaines ratures, certains vides remplis après coup et par une autre main. Il comprend 6 pages 1/2 grand in-8, portant les numéros 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35. Les 28 premières pages manqueraient donc. Quelle était l'étendue du *supplementum*? Était-ce celle du portefeuille dont M. de Sinner parle dans sa note justificative ? Voici en effet, au paragraphe XI, une note où l'on renvoie à la page 3441. Mais de qui est cette note? De Leopardi ou de M. de Sinner ? Tout est obscurité dans cette affaire du manuscrit des *Pensieri*. Nous avons déjà fait remarquer l'invraisemblance de ce chiffre 4440 que rappelle, dans cette note, le chiffre 3441. On dirait que M. de Sinner a voulu exagérer la grosseur du *zibaldone*, afin de rendre plus invraisemblable qu'il eût pu le perdre, si on le lui avait confié.

Ce *supplementum* renferme des pensées de l'adolescence de Leopardi aussi bien que de son âge mûr. La première pensée, sur l'immortalité de l'âme, se rapporte évidemment à l'époque où il écrivait l'*Essai sur les erreurs*. Les autres ont un caractère plus littéraire, mais partent d'un esprit déjà mûr : on lira avec intérêt les jugements sur la poésie d'Anacréon et sur celle de Monti : la critique italienne avait rarement atteint cette finesse et cette mesure, que n'ont pas dépassées les écrivains de l'Italie contemporaine.

Nous n'avons pas à parler ici des ébauches de poésie, que nous étudions plus loin, et les 18 lettres à M. de Sinner sont surtout, en général, des documents à l'usage de ceux qui voudront compléter la biographie de Leopardi. Elles comblent une lacune considérable de l'*Epistolario*, qui est presque muet sur les dernières années de la vie du poète. Elles présentent en outre cet intérêt que Leopardi s'y exprime avec plus de liberté que quand il écrit à sa sœur ou à ses compatriotes. Nous y trouvons par exemple sur Tommaseo un curieux et injuste jugement que nous n'aurions pas osé publier du vivant de ce grand citoyen. Il était alors secrétaire et rédacteur de l'*Antologia*, et Leopardi l'avait connu chez Vieusseux. C'est la seule personne que Leopardi paraît avoir haïe, et on ne sait pas quel fut le motif de

cette haine qui va jusqu'au mépris et à l'injure (1). Peut-être Tommaseo s'opposa-t-il à la publication dans l'*Antologia* de quelque dialogue pessimiste. J'imagine que la seule différence des idées créa cette inimitié : le futur triumvir de la république de Venise dut être profondément blessé et irrité par la philosophie négatrice de l'auteur du *Bruto minore*.

Nous aurons, d'ailleurs, à revenir plus d'une fois sur ce contraste singulier entre les idées de Léopardi et celles de la société où il a vécu, contraste auquel sa satire doit quelque chose de sa vivacité. Rappelons seulement que nous ne voulons point raconter sa vie, mais étudier le principal élément de son inspiration poétique, tâche difficile et qui paraîtrait impossible si l'on prenait à la lettre ce passage de l'*Epistolario* : « Vous avez bien raison de dire (écrit Leopardi à l'abbé Melchiore Missirini, en 1825), bien que cela se rapporte peu à mes vers, qu'aujourd'hui quiconque en Italie veut écrire en prose ou en vers, avec profondeur et philosophie, doit toujours se mettre dans l'esprit qu'il ne doit ni ne peut en aucune façon être loué, ni goûté, ni même entendu des Italiens contemporains. Et les étrangers, qui seraient capables d'entendre les sentiments, sont peu aptes à entendre la langue. Ou ils n'entendent pas la langue, et ne peuvent entendre les sentiments ; ou ils l'entendent mal et ne peuvent entendre les sentiments qu'à demi et souvent à rebours. Et combien y a-t-il aujourd'hui, même en Italie, de personnes qui entendent parfaitement leur langue dans un style vraiment italien ? Si bien que ni les Italiens ni les étrangers ne peuvent aujourd'hui apprécier un poète italien digne de ce nom. Voilà qui n'est pas vraiment à encourager quelqu'un qui aurait la disgrâce de faire de bonne et convenable poésie » (2). Nous espérons qu'il se mêle beaucoup d'exagération à cette boutade cha-

(1) Lettre 14 : «... La profonda sapienza di uno asino italiano, anzi dalmata, chiamato Niccolo Tommaseo... » Et surtout, lettre 17 : «.. Quella pazza bestia di Tommaseo... che è nemico mio personale, etc. »

(2) Ep. I, 347.

grine. Sans doute un étranger ne peut songer à étudier le style si savant des *Canzoni* ; mais nous ne pouvons croire qu'il doive renoncer à « entendre les sentiments. » Il doit seulement apporter à une telle entreprise plus d'attention, plus de scrupule et plus de modestie que s'il parlait d'un auteur de sa nation. D'autre part, si un étranger ne peut saisir toutes les nuances du langage, il a peut-être sur les critiques indigènes l'avantage d'être plus indépendant et plus impartial.

CHAPITRE Ier

On a étudié Leopardi plutôt dans sa vie que dans ses œuvres. — Examen et réfutation de la légende douloureuse formée par quelques-uns de ses biographes.

Ce qui a été écrit pour expliquer l'inspiration poétique de Leopardi semble pouvoir se résumer ainsi : Leopardi fut difforme, pauvre, mal compris et mal aimé de ses parents, en butte pendant toute sa jeunesse à l'ignorance malveillante des habitants de Recanati, et, pendant son âge mûr, aux contrariétés de la misère et de la maladie ; voilà le secret de ces chants désespérés où il nie la survivance de l'âme, Dieu, le progrès, et tout ce qui d'ordinaire donne aux hommes quelque force et quelque tranquillité. S'il s'était bien porté, s'il eût été beau, compris, aimé, comme Châteaubriand par exemple, il n'aurait pas étalé cette incrédulité, la plus monstrueuse peut-être à laquelle un homme ait jamais osé s'abandonner. Ce n'est pas un philosophe, c'est un malade. Il ne raisonne pas, il souffre. Dans un corps sain, au milieu du bien-être, son génie eût porté des fruits moins étranges, et sa pensée se fût écartée des routes excentriques où le jeta l'excès de la souffrance physique. On va plus loin. On regrette que Leopardi n'ait pas été heureux : au lieu de cette plainte, qui fatigue par sa monotonie autant qu'elle étonne d'abord par son originalité, il eût laissé des chants plus variés, plus sympathiques, plus humains, plus vrais. Il eût été un Manzoni avec plus de profondeur, ou un



Foscolo avec plus de clarté ou encore un Niccolini avec plus d'esprit. De même que Leopardi voit partout sa douleur, de même ses critiques retrouvent ses maux personnels dans chacune des lignes qu'il a tracées. Riche, il n'eût pas fait l'*Histoire du genre humain*. Avec des reins plus solides et une poitrine plus large, il n'eût pas écrit *Amore e morte*. — A les entendre, on se prend à remercier la Nature, pour parler comme notre poète, de n'avoir pas mis sur sa route un bon médecin : nous n'aurions pas eu la *Ginestra*.

Nous croyons que cette explication du génie poétique de Leopardi est insuffisante et injuste : insuffisante, parce qu'en admettant qu'elle donne les motifs de la mauvaise humeur qu'on attribue à Leopardi, elle n'entre pas dans le génie même du poète, qu'il faudrait cependant définir et mettre en lumière ; injuste, parce que Leopardi passa sa vie à lutter, plus que ne le fit peut-être aucun homme, contre ce qu'il nommait la fatalité, qu'il ne se laissa jamais abattre par cette fatalité, sous quelque forme qu'elle s'offrît, maladie, pauvreté ou erreur; parce qu'enfin ces poésies, qu'il s'agit d'apprécier, sont les fruits mêmes des loisirs libres qu'il a conquis, par sa volonté, sur les circonstances. De son vivant même, il a demandé, en vingt endroits de ses œuvres et de ses lettres, qu'on voulût bien examiner sa pensée en laissant de côté ses souffrances personnelles. Cette grâce qui lui fut refusée par ceux de ses contemporains qui, surtout en Allemagne, voulurent le juger, il pouvait espérer que la postérité la lui accorderait. Il n'en a pas été ainsi : on s'est obstiné à n'étudier que les conditions dans lesquelles Leopardi s'est développé, sans vouloir étudier Leopardi, et l'on s'est de la sorte, croyons-nous, mépris sur l'inspiration de ses poésies.

Sans doute, il ne faut point laisser de côté l'étude de ces conditions, et c'est la gloire de la critique actuelle d'avoir cessé d'extraire, comme on le faisait, un écrivain du milieu où il a vécu : mais la justesse même et la nouveauté de cette méthode ont par leur charme emporté certains esprits, principalement à propos de Leopardi, si loin de la personnalité

même qui était en question, que cette personnalité, dont les alentours ont été minutieusement éclairés, est restée presque dans l'ombre, méconnue ou travestie. Crainte d'expliquer Leopardi seulement par ses œuvres, on en est venu à ne plus commenter que sa vie, et on est tombé dans une erreur presque aussi grande que si, à la manière de Laharpe, ont avait comparé les poésies de Leopardi à l'idéal de perfection que chacun porte en soi, sans parler ni de son temps, ni de sa vie, ni de sa famille, ni de ses amis. Aussi nous croyons-nous dispensés de refaire sa biographie, si bien faite dans Sainte-Beuve et surtout dans l'*Epistolario.* Mais, comme on n'a montré qu'une partie du génie de Leopardi, celle qu'il doit à ce que les stoïciens nommaient les choses du dehors, nous voudrions montrer l'autre partie de son génie, celle qu'il doit à lui-même, qui est née de son intelligence libre. Car nous sommes d'avis que, sans le libre arbitre, on ne peut expliquer clairement la création d'aucune œuvre d'art, et nous ne croyons pas qu'il y ait du pédantisme à le dire ici, parce qu'en Allemagne comme en France tous ceux qui ont parlé de Leopardi, si convaincus qu'ils fussent que la liberté humaine n'est pas une chimère, ont parlé de lui comme s'il ne possédait pas cette liberté qu'on ne refuse guère à un Dante, à un Pétrarque ou à un Manzoni. Or, le caractère distinctif du génie n'est-il pas la liberté ? Et, dans l'étude même de Leopardi, l'expérience ne nous le prouve-t-elle pas ? Qu'on lise d'abord les lettres de Leopardi, les articles des revues françaises et étrangères, les confidences des contemporains, et on se forme une certaine idée de ce poète si malheureux. Qu'on ouvre ensuite ses poésies, qu'on lise le *Canto d'un pastore* ou la *Ginestra*, et cette idée qu'on s'était faite du poète, d'après sa vie, s'altère ou disparaît. On avait connu, dans les biographies, une sorte d'automate capricieusement tiré en sens divers par les circonstances, par les rigueurs d'un père, la maladie, le manque d'argent, les déboires et les contrariétés, catholique à seize ans, patriote à vingt ans, puis incrédule en religion, ne se souciant plus de son pays,

se moquant de ce qu'il avait aimé, mettant dans ses œuvres la diversité de sa vie et changeant d'inspiration comme il changeait d'ennuis, trouvant que tout est mal parce que ses affaires vont mal, estimé d'autre part, plaint, respecté, et réclamé, après sa mort, par les écoles les plus différentes. Au contraire, si on lit avec attention et indépendance les poésies et les œuvres morales, ces contradictions et cette confusion disparaissent : sous la diversité de la forme, on sent une inspiration qui s'avance, il est vrai, par degrés inégaux, mais qui, tant qu'elle est originale, vient toujours de la même source : cette source, c'est la conception des choses que Leopardi s'était librement formée au sortir de l'adolescence et du catholicisme. On voit alors qu'une telle inspiration est avant tout philosophique et que les contradictions qu'on avait attribuées à la maladie et à la misère s'expliquent aisément par la lutte d'une pensée nouvelle contre les formes traditionnelles de la poésie italienne.

On insistera peut-être en disant que cette pensée même, qui a un caractère philosophique, est le produit de ces circonstances douloureuses : cette source d'inspiration, qui est le pessimisme systématique de Leopardi, ce sont ces circonstances qui l'ont créée. Nous pourrions répondre en demandant pourquoi des circonstances analogues (et combien d'écrivains furent malheureux !) ne déterminent point cette inspiration dans tous les esprits cultivés et forts. Mais, pour montrer que la poésie de Leopardi fut librement inspirée, il nous semble suffisant de montrer que cette poésie est la forme variée d'une pensée unique qui est personnelle au poète. Chercher si cette pensée même est née de la maladie, par exemple, ne serait-ce pas agiter à nouveau le complexe problème de l'origine des idées ? Nous pouvons affirmer seulement que si jamais la pensée naquit librement dans un esprit, elle naquit librement dans l'esprit de Leopardi qui, parmi ses misères, vécut uniquement de la seule vie où se trouve la liberté, si la liberté est quelque part, c'est-à-dire de la vie intellectuelle.

Il faut pourtant, avant d'étudier le pessimisme dans la poésie de Leopardi, dire quelques mots sur ces infortunes qui, d'après l'opinion généralement reçue, tournèrent son esprit vers ce pessimisme. Nous pensons qu'on en a exagéré non-seulement les conséquences, comme nous venons de l'indiquer, mais aussi la gravité. Non, Leopardi ne fut pas aussi malheureux qu'on l'a prétendu, et, puisqu'on a insisté particulièrement sur les « rigueurs » de sa famille, nous allons tâcher, sans entrer dans le récit d'une vie souvent racontée, de marquer, en décrivant cette famille un peu méconnue et presque calomniée par les biographes, quelle sorte d'influence elle put exercer sur Leopardi, pendant que son génie se formait.

Le comte Monaldo Leopardi, son père, vivait retiré dans cette petite ville de Recanati, moitié par pauvreté, moitié par indépendance. Il était trop fervent catholique et trop bon Italien pour ne pas se réfugier obstinément dans la vie privée, à une époque où la vie publique était aux mains d'hommes hostiles à ses croyances religieuses et à ses idées politiques. On était à cette heure, qui fut si courte, où les doctrines de la Révolution française parurent prévaloir à Naples et à Rome, comme elles avaient prévalu à Paris. La noblesse, dans les États du pape, dut, non pas se cacher, car elle n'avait rien à redouter du peuple dont elle n'avait pas été séparée, comme en France, par une barrière de haine, mais se tenir à l'écart, attendre la fin de cette éphémère tentative. Elle se préserva, plus que les autres classes de la société, de tout compromis et presque de tout contact avec l'étranger, c'est-à-dire avec la France, de manière à retrouver, la crise passée, toute son influence conservée et accrue par une abstention qu'elle croyait patriotique et qui à coup sûr était bien conforme au caractère traditionnel de l'aristocratie italienne. Mais la crise ne passa pas si vite que l'avaient espéré les partisans de l'ancien régime : la révolution italienne, tour à tour victorieuse et battue, souvent hélas ! ensanglantée et oscillant au gré de la politique étrangère, dénaturée par Napoléon Ier, ne devait rentrer pour

quelque temps dans le silence et dans l'impuissance qu'après la chute de l'empereur et de ses lieutenants. Le comte Monaldo eut donc le temps de s'habituer à sa retraite, de renoncer au rôle politique auquel sa naissance aurait pu l'appeler : il y avait si bien renoncé que, quand le pouvoir pontifical fut restauré dans la plénitude de son antique absolutisme, il ne paraît pas avoir songé à quitter Recanáti et il se borna à publier, sous forme de brochure, une courte et piquante apologie des idées auxquelles il était resté fidèle pendant la révolution.

L'étude, qui l'avait d'abord consolé et distrait de la vue des malheurs de l'Italie, avait fini par l'occuper tout entier. Il connaissait l'antiquité, surtout l'antiquité latine. Il publia même des opuscules archéologiques (1). Il se créa une assez belle bibliothèque qu'il dédia, un peu solennellement, « à ses enfants, à ses amis, à ses concitoyens. » Il semble d'ailleurs avoir mêlé à toutes les actions de sa vie une certaine emphase qui contraste singulièrement avec la simplicité de son fils. Mais ce fut un homme de bien, qui eut du moins le mérite de ne pas vouloir mener une vie inutile. Il aima ses enfants et les éleva avec une sollicitude souvent intelligente. Il faut avouer cependant qu'il avait l'âme timide, étroite naturellement et resserrée encore par ses doctrines politiques et religieuses. Incapable d'entrer profondément dans le caractère de son fils, il était plus effrayé que ravi de ce qu'il découvrait d'extraordinaire dans celui qui devait illustrer le nom de Leopardi. Il ne sut pas se faire aimer du jeune Giacomo ; il n'en obtint que cette affection naturelle qui est plus près du respect que de l'amour. Plus d'une fois Leopardi s'irrita secrètement contre son père et fit part de ses griefs à ses amis avec une amertume souvent injuste, mais que les contrariétés et la maladie expliquent aisément. Le fils ne comprit pas que les inquiétudes inspirées par sa mauvaise santé étaient pour quelque chose dans les rigueurs et les défiances de son père, et le père ne sut pas

(1) *Epistolario*, 1. p. 204

pardonner à son fils les excentricités, les fantaisies inséparables du génie, ni cette colère de vivre à Recanati, ni surtout la hardiesse, monstrueuse pour un tel esprit, de ses opinions philosophiques. Ce fut, de la part du fils, de l'impatience, de la colère même, mais non pas de la haine ; de la part du père, de la maladresse, des préjugés, mais non de la sécheresse de cœur. Le noble religieux et ami du passé se fit plus d'une fois le secrétaire-copiste du poète impie et novateur, comme l'attestent les manuscrits conservés à la bibliothèque nationale de Florence, et, quoi qu'il faille penser des rigueurs et des sévérités du comte Monaldo, il n'en reste pas moins incontestable que Leopardi doit à son père d'avoir reçu, dans le fond d'une campagne obscure, les moyens de devenir ce qu'il fut.

Il ne faut donc pas prendre au pied de la lettre ces récriminations qui reviennent si souvent sous la plume de Leopardi quand il parle de son père à ses amis intimes. On en viendrait aussi à s'imaginer que les rigueurs du comte Monaldo ont accru les souffrances physiques et morales de Leopardi, et que, si le père eût mieux aimé son fils, il lui eût épargné en partie le mal complexe dont il est mort. La vérité est que ces dissentiments, qui durèrent jusqu'au dernier jour, sont expliqués et justifiés de part et d'autre par les différences indestructibles des caractères (1).

Il est rarement question, dans la correspondance, de la mère de Leopardi, la marquise Adélaïde Antici, mais il ne faudrait pas conclure de ce silence qu'il y eût de graves et douloureux ressentiments entre la mère et le fils, ni même qu'ils eussent cessé de s'écrire. Les éditeurs de l'*Epistolario*

(1) Il est certain que le comte Monaldo laissa son fils presque sans argent, comme l'atteste l'*Epistolario* Mais les biens qu'il possédait à Recanati étaient grevés d'hypothèques qui absorbaient presque tout le revenu : « *Mio padre non vuol mantenermi fuori e forte non può attesa le scarsezza grande di danari che si patisce in questa provincia, dove non vale il possedere, e i signori spendono le loro derrate in essere, non trovando da convertirle in moneta : ed atteso ancora che il patrimonio di casa mia, benchè sia dei maggiori di queste parti, è sommerso nei debiti.* » (Epist. t. 11, p. 122.)

ont soin de nous prévenir qu'ils n'ont pas imprimé les lettres qui ne contenaient que de menus détails sur la vie intime de la famille, et il est permis de supposer que ces lettres, dont la suppression est regrettable, sont précisément celles que Leopardi écrivait à sa mère et recevait d'elle. Pourtant c'est une chose grave que dans les crises de sa vie, à son premier voyage à Rome et pendant son séjour à Florence, il n'ait point pris sa mère pour confidente de ses pensées ; mais si elle manqua à son fils dans des circonstances où la tendresse d'une mère est le plus opportune, rien ne permet de croire qu'elle ne l'aimât point ; elle était, j'imagine, moins dure de cœur que timorée d'esprit, moins égoïste que Recanatèse, et on ne peut guère lui en vouloir de n'avoir point troublé la vie intellectuelle de Leopardi d'une intervention qui se fût vraisemblablement manifestée par des reproches maladroits et irritants.

Leopardi trouva une tendresse vraiment intelligente et telle qu'il pouvait la souhaiter, dans sa sœur Pauline qui ne manquait ni d'esprit, ni de grâce, ni même d'instruction (1). Il nous montre bien le cas qu'il fait d'elle, dans une lettre écrite peu après son premier départ de Recanati : il l'y complimente ingénieusement et avec une sorte de coquetterie badine, dont plus d'un trait surprendrait dans une lettre française : « Véritablement, je ne sais vous répondre avec la grâce que mériteraient vos lettres. Je n'entends pas grand'chose à la galanterie, et de plus je crains que, si je voulais en user avec vous, maman ne brûlât mes lettres avant de vous les avoir données, ou tout au moins après. Si je vous disais que je vous aime de tout mon cœur, ce ne serait pas galant, mais ce ne serait pas non plus assez tendre. Si bien que, pour ce qui est de mes sentiments à votre égard, de peur de m'exprimer avec maladresse, je veux que vous en soyez vous-même l'interprète, et je vous fais ma plénipotentiaire dans cette affaire (2). » Elle aussi fut

(1) *Siete sensibilissima, sapete amare, siete istruita, al di sopra di quatro quinti delle vostre pari.* » (Ep., 1, 301.)

(2) Ep., 1, 275.

malade de cœur et d'imagination. Elle écrivit à son frère des lettres où ses douleurs et ses désillusions étaient peintes en termes ardents : « Je souffre, lui répondit Leopardi, de te sentir travaillée de la sorte par ton imagination..... Je voudrais pouvoir te consoler et assurer ton bonheur aux dépens du mien ; mais si je ne le puis, je t'avoue du moins que tu as en moi un frère qui t'aime de cœur et qui t'aimera toujours, qui sent la tristesse et l'amertume de ta situation, qui sait y compatir et qui, en somme, prend la moitié de tous tes maux. Je ne te répéterai pas que la félicité humaine n'est qu'un songe, que le monde n'est pas beau, qu'il n'est même pas supportable si on ne le voit comme tu le vois, c'est-à-dire de loin ; que le plaisir n'est qu'un mot sans réalité, que la vertu, la sensibilité, la grandeur d'âme sont non-seulement les uniques consolations de nos maux, mais encore les seuls biens possibles en cette vie ; que ces biens, quand on vit dans le monde et dans la société, ne procurent ni jouissance ni profit, comme le croient les jeunes gens, mais se perdent tout-à-fait, l'âme restant dans un vide épouvantable. Tu le sais déjà et non-seulement tu le sais, mais encore tu le crois: cependant tu as le besoin et le désir de le voir avec ton expérience propre : et c'est ce désir qui te rend malheureuse. (1) » L'admiration qu'elle avait pour son frère était mêlée de respect et de déférence. Il faut qu'il rassure son humilité et lui rappelle qu'avec un frère elle doit laisser de côté les formules de cérémonie. Elle eut sur lui, à son insu, une influence plus bienfaisante que le comte Monaldo et la marquise Antici. Sans doute, ce n'est pas d'elle que Leopardi recevra, dans ses désespoirs, les conseils fortifiants ni les douces réprimandes: c'est au contraire lui, le malade, l'inquiet, qui tâchera de faire entrer dans cette âme trop semblable à la sienne la sécurité réparatrice que lui-même passe pour n'avoir jamais connue. Cependant il dut, je suppose, se consoler parfois en la consolant : il ne parla pas sans profit pour ses

(1) Ep. 1, 287.

propres douleurs de la nécessité de modérer son imagination, de mesurer les élans de sa pensée et de s'attacher fortement à la seule chose qui soit forte, c'est-à-dire au devoir.

Mais ce fut sur son frère Charles qu'il reporta le meilleur de son amitié et de sa confiance. Charles fut toute sa vie son confident, son conseiller, son consolateur, son ami; c'est lui, surtout à Recanati, qui comprit les souffrances morales du jeune poète; seul dans la famille il eut de l'indulgence et même une sympathie timide, mais profonde, pour cet extraordinaire développement intellectuel. Il avait lui-même l'âme assez noble pour suivre les hautes aspirations du penseur, et assez saine pour lui être un exemple de bon sens et de sérénité. Il prit soin de la gloire de son aîné, et le nom de Charles Leopardi est honorablement mêlé aux incidents de la publication de l'*Epistolario* et des *Studi giovanili*. Il aima les lettres (1), peut-être un peu par amitié fraternelle, et les cultiva assez pour que ses conseils eussent du crédit, et pour que son admiration ne fût pas aveugle. « Si tu m'aimes, lui écrivait Leopardi, crois que je ne t'aime pas moins, et qu'en vérité chaque jour je désire davantage ta compagnie et je sens davantage le besoin que j'ai de toi. Mais à quoi bon chercher à te le persuader ? Tu te connais assez, tu me connais également, tu sais qu'on ne trouve pas ton pareil et que je ne suis pas fait pour converser avec qui ne m'entend pas et encore moins pour aimer qui ne m'aime pas. Je te pourrais dire une infinité de choses pleines d'amour, ou plutôt je te les voudrais dire, mais je ne saurais ; et, d'un autre côté, notre amour est si vrai et si naturel qu'il semble qu'il se dérobe et qu'il ne se soucie pas d'être exprimé avec des paroles. » « Ton amour, ta pensée et ta personne sont comme la colonne et l'ancre de ma vie. » (2)

On voit que Leopardi, qu'on représente volontiers comme abandonné par les siens, aurait trouvé même dans sa famille, même dans « l'horrible et inhabitable » Recanati,

(1) En 1823, il composait des sonnets (étant amoureux) et les envoyait à son frère à Rome.

(2) Ep. t. 1er, pass.

assez d'affection vraie, pour que ses maux en fussent soulagés. Même si le hasard n'avait pas mis sur son chemin tant de fidèles compagnons, parmi lesquels ces deux amis exquis, Giordani et Ranieri, il eût connu le bonheur d'être aimé plus peut-être que tel grand poète ou tel grand philosophe réputés heureux.

Nous sentons bien que, pour plus d'un lecteur de l'*Epistolario*, ce mot de bonheur prononcé à propos du « pauvre Leopardi » peut paraître un ironique paradoxe. Sans doute, quoi qu'on puisse dire de la famille et des amis du poète, le bonheur, tel qu'on l'entend, ne se rencontre guère dans sa vie : à la considérer jour par jour, cette vie est une lutte incessante contre les deux maux que les hommes redoutent le plus : la maladie et la pauvreté. Quelques détails navrants, que nous ne pouvons pas chercher à atténuer, hantent malgré nous notre mémoire. Mais faut-il juger l'ensemble de sa vie et le degré de son infortune par quelques détails? Il y a dans la vie de Voltaire, surtout dans la première période, des incidents aussi douloureux : citera-t-on Voltaire comme un exemple d'infortune?— Mais Voltaire fut ensuite le roi de son siècle, l'arbitre de l'opinion. — Sans doute, et c'est précisément le genre de gloire qu'il avait le plus désiré. Toutefois si le bonheur réside pour l'homme dans la conformité de sa vie avec ses désirs, Leopardi fut-il si complétement malheureux ? Les besoins de son cœur et de son esprit ne furent-il pas, dans une grande mesure, satisfaits ? Il avait désiré, dans son isolement, un ami expérimenté, lettré, en position de lui donner accès dans le seul monde où il souhaitât de vivre, c'est-à-dire dans celui où les choses de l'esprit ont leur prix, et, par une chance inespérée, il connut Giordani, l'aima, en fut aimé et trouva en lui son bon génie. Il voulait sortir de Recanati, il en sortit ; vivre dans les villes intelligentes et célèbres de l'Italie, il y vécut : la moitié de sa vie se passa à Rome, à Bologne, à Florence, où chez Vieusseux il assista et contribua, sans y croire, à la renaissance intellectuelle de son pays, à Naples où ses dernières années furent adoucies par la sollicitude et le dévoue-

ment de Ranieri et de sa sœur, qui réalisèrent discrètement l'idéal d'amitié rêvé par Leopardi d'après les anciens, ces connaisseurs incomparables et ces maîtres divins dans toutes les choses du cœur qui ne sont pas l'amour. La gloire, j'entends la gloire éclatante des poètes nationaux, d'un Foscolo, d'un Niccolini, il n'y prétendait pas, il n'y avait pas droit, lui qui, à l'heure où luttaient au péril de leur vie les précurseurs de l'unité italienne, cessait de parler de l'Italie dans ses vers, niait le progrès, s'en moquait même, et lançait ses dures et froides épigrammes aussi bien contre les principes qui ont mené en définitive les Italiens à Rome que contre les théories oppressives des dominateurs étrangers. Mais il obtint, ce qu'il préférait sans doute, sinon l'approbation, du moins l'estime et souvent la sympathie des esprits les plus éminents de son temps, de Mai, de Gino Capponi, de Niccolini, de Gioberti, et de tout le cénacle illustre qui fonda et dirigea cette *Antologia*, destinée à l'honneur de périr, comme étant un danger pour l'Autriche, après avoir envoyé bien au-delà des frontières du grand-duché de Toscane des idées qui devaient germer. Si l'auteur de l'*Ottonieri* n'aimait pas la gloire, assurément il ne fut pas insensible à la bonne renommée dont l'entoura son amour précoce de la science et à ce murmure flatteur d'étonnement que provoquèrent en Allemagne les éloges de Niebuhr et de Bunsen.

Ceux qui veulent à tout prix que la fortune ait épuisé sur Leopardi ses dernières rigueurs parlent d'« irréparables disgrâces » qui le rendirent ridicule auprès des femmes. On se répète tout bas en Italie plus d'une histoire irrévérencieuse sur ses mésaventures. La vérité est qu'on ne sait pas grand'chose sur les amours de Leopardi ; ses premières poésies et sa correspondance nous montrent qu'il aima, dans son adolescence, à Recanati, une jeune fille qui quitta brusquement le pays sans prendre garde à l'amour de cet enfant maladif et studieux. Mais de telles douleurs sont communes ; elles passent ou se transfigurent en beaux vers. Plus tard, à Florence, il aima, si l'on lit entre les lignes de

la correspondance, et dut fuir à Rome ses déceptions et ses ennuis. Mais son caractère était formé, ses écrits philosophiques avaient paru, son œuvre était faite. Il semble être redevenu très-vite maître de son cœur et n'avoir plus songé qu'aux seuls plaisirs qu'il pût raisonnablement souhaiter, ceux de l'amitié. Quoi qu'il en soit, s'il eût aimé, s'il eût, comme Musset, connu la trahison et le cortége de maux que les poètes attachent à l'amour, n'aurait-on pas vu là aussi une nouvelle source d'infortune pour Leopardi ? et, s'il est vrai de dire qu'il ne connut pas l'amour, ne peut-on pas ajouter aussi qu'il en fut préservé ?

Lui-même, qui n'aimait pas qu'on parlât de ses maux, eût protesté avec indignation contre cette légende lamentable qu'une pitié indiscrète a formée avec quelques phrases de ses lettres intimes où il répond souvent à des questions précises que sa famille lui pose sur sa santé et son état moral, et où il est ainsi contraint de mettre en lumière, pour un instant, des ennuis que, comme penseur et comme poète, il laissa d'ordinaire dans l'ombre. Il est certain qu'il ne fut jamais dominé par les souffrances physiques ni par la misère. Au milieu des contrariétés, il s'appartient, il maîtrise la douleur, s'il ne peut l'anéantir. Il se sert, contre la destinée, de cette sagesse antique dans laquelle il s'est trempé, et ainsi armé contre les choses, il peut dire à ceux qui le plaignent à l'excès : « Je n'ai pas jusqu'ici de motifs de larmes, *non ho fino a qui cagion di pianto* » (1).

---

(1) *Canto d'un pastore.*

CHAPITRE II

PHILOSOPHIE DE LEOPARDI.

Théorie de l'*infelicità*.— Nature de l'incrédulité religieuse de Leopardi.— Leopardi et Schopenhauer.

THÉORIE DE L'INFELICITA.

Infelicità est le mot qu'il faut écrire en tête d'un résumé de la philosophie de Leopardi C'est de l'*infélicité*, si on nous permet d'emprunter ce mot à l'italien, que partent, ses observations, c'est à l'infélicité qu'elles aboutissent et qu'elles reviennent. L'infélicité est la seule explication qu'il puisse donner des choses humaines. L'infélicité est universelle et irrémédiable : telle est la seule certitude que nous puissions avoir. Elle ne résout pas les divers problèmes qui agitent l'esprit de l'homme, car ils sont insolubles, mais elle les ramène à un seul qui est le problème de la douleur. Résoudre ce dernier et suprême problème, Leopardi n'y songe pas Arrivé à ces limites, son esprit s'arrête, non qu'il n'y ait rien au-delà, mais il ne trouverait encore qu'infélicité. La douleur s'explique par la douleur, et il est aussi inutile qu'impossible de porter plus loin ses réflexions.

Cette idée se trouve au premier plan dans les œuvres morales, dans les Dialogues, dans les Traités, dans les Pensées. La forme seule varie. Ce n'est qu'un cri de douleur jusqu'à la dernière ligne. « L'âme humaine est créée pour être grande et malheureuse. » — « Le plus heureux est de ne pas vivre. » « L'homme est bien sot de souhaiter

de prolonger ses jours : qu'il trouve auparavant l'art de vivre heureux. » « L'ennui n'est que le sentiment de l'infélicité et le désir du bonheur. » « Quand finira l'infélicité ? quand tout finira. » Telles sont les principales conclusions des dialogues. Voici maintenant tout un éloge des oiseaux composé ironiquement pour montrer qu'ils sont plus heureux que les hommes. Les œuvres morales commencent par une Histoire satirique du genre humain écrite à l'antique et comme par un Lucrèce railleur, où l'on suit pas à pas les progrès de l'infélicité humaine que la civilisation semble avoir portée à sa perfection. Enfin, dans l'*Ottonieri*, ces sombres réflexions ne marquent-elles pas d'un trait ineffaçable le sentiment de Leopardi sur cette éternelle infélicité ? « On lui demandait quel était le pire moment de la vie humaine. Il répondit : En exceptant le temps de la douleur et celui de la crainte, je croirais pour ma part que les pires moments sont ceux du plaisir ; car l'espérance et le souvenir de ces moments, qui occupent le reste de la vie, sont choses meilleures et bien plus douces que les plaisirs mêmes.....

» Il disait que chacun de nous, dès qu'il vient au monde, est comme quelqu'un qui se couche dans un lit dur et incommode ; à peine s'y trouve-t-il que, se sentant mal à son aise, il commence à se retourner sur chaque flanc, à changer sans cesse de place et d'attitude. Il passe de la sorte toute la nuit à toujours espérer de pouvoir prendre à la fin un peu de sommeil et à se croire parfois sur le point de s'endormir. L'heure arrive, et, sans s'être jamais reposé, il se lève.

» Observant avec quelques personnes des abeilles occupées à leur besogne, il dit : Vous êtes heureuses si vous ne comprenez pas votre malheur.

» Il ne croyait pas que l'on pût ni raconter toutes les misères des hommes, ni en déplorer une seule suffisamment.

» A cette question d'Horace : Comment se fait-il que personne ne soit content de sa condition ? il répondait : La cause en est que personne n'a été heureux.

» Il remarquait qu'il n'y a pas de situation si malheureuse qu'elle ne puisse empirer, et qu'aucun mortel, si misérable qu'il soit, ne peut avoir la consolation de se vanter d'être dans une telle infortune qu'elle ne comporte pas d'accroissement..... La fortune a beau faire ; elle ne perd jamais la faculté de nous infliger de nouveaux malheurs capables de vaincre et de rompre la fermeté même du désespoir. »

Rien n'est à l'abri de l'infélicité, pas même ces prétendues retraites que l'homme croit pouvoir se créer en lui-même. Les plus secrets sentiments, les plus fières et les plus fermes dispositions de l'âme humaine sont à la merci de la fortune. L'orgueil même n'est que vanité. C'est une chimère présomptueuse que cette idée que les hommes se font de la dignité et de l'importance de leur race. Cette race viendrait à disparaître que le monde n'en continuerait pas moins sa vie ordinaire. Quant à la supériorité dont nous nous targuons, comme elle est rabattue par l'histoire de la Gageure de Prométhée ! Il parie avec Momus que les hommes sont les plus parfaits des animaux. Il s'ensuit un voyage philosophique à travers l'humanité qui mène successivement les parieurs chez les anthropophages d'Amérique, près du bûcher d'une veuve indienne, devant le cadavre d'un suicidé pour cause de spleen, à Londres, si bien que Prométhée perd son pari. La seule conclusion qu'on tire de ce voyage, c'est que les hommes sont plus malheureux que les autres animaux ; car l'infélicité ne comprend pas seulement la souffrance, mais toutes les imperfections de la nature humaine. L'orgueil en est un des éléments ; il nous donne une estime exagérée du globe que nous habitons. Hercule a tort de plaindre Atlas des fatigues qu'il endure à porter le monde : Atlas en sent à peine le poids et s'en servirait comme d'une balle, s'il ne craignait de le briser.

Sots et malheureux, tels sont les hommes, non sans quelque grandeur toutefois, mais cette grandeur n'est qu'un présent ironique de la nature : « Vis, ma fille, dit la Nature à une âme, pour être grande et malheureuse. » Cette gran-

deur même, Leopardi ne semble pas y croire. C'est une concession qu'il fait à la présomption humaine. Il n'est point touché, comme nous le verrons plus tard, par la considération du *roseau pensant* de Pascal. Dans cette amère satisfaction que le moraliste chrétien laisse à l'orgueil humain, Leopardi ne voit aucune grandeur, mais comme un ridicule de plus. Il ôte une à une toutes ses illusions à l'espérance humaine : Vanité la gloire, la vertu, l'honneur, la foi! s'écrie-t-il. Vanité le progrès ! Vanités toutes les consolations que s'est cherchées l'humaine nature, soit dans le sentiment de sa force, soit même dans celui de sa faiblesse !

Ce qui a mis le comble à l'infélicité, c'est la recherche de la vérité. Les hommes étaient heureux avant d'avoir obtenu de se rapprocher de cette vérité qui tout d'un coup leur a montré leurs misères. La vertu, le patriotisme, l'honneur, n'étaient que des fantômes, mais ils y croyaient comme à des choses réelles, et le culte dont ils les entouraient leur donnait du moins un semblant de bonheur. La lumière que l'on a maladroitement jetée sur ces douces et adorables chimères les a, hélas! dissipées, et cette vérité qui devait être la source de tous les biens a montré seulement qu'il n'y avait de réel en ce monde qu'une seule chose : l'infélicité.

II

NATURE DE L'INCRÉDULITÉ DE LEOPARDI.

Alfred de Musset dit quelque part qu'il voudrait *nier pour cesser de douter*. Leopardi ne connut pas ce doute. Il nia, sans transition sensible, dès qu'il eut perdu la foi religieuse, c'est-à-dire dès qu'il sortit de l'enfance. Nulle part, dans ses écrits, il n'est question de ces angoisses intimes de l'incertitude dont d'autres penseurs ont laissé des peintures célèbres. S'il hésita, cette hésitation fut courte, et, s'il y eut une crise dans son âme, elle ne paraît pas avoir laissé de traces durables. On ne rencontre dans le développement de sa pensée ni croyances consolatrices ni désir ou regret

d'une doctrine forte, ni même ces aspirations, qui n'ont pas été étrangères à certains sceptiques, vers quelque certitude rassurante. A vrai dire, il ne demande pas à être rassuré, n'ayant jamais eu peur. Il ne croit pas qu'il y ait un Dieu, personnel ou autre, ni que l'âme survive, ni même qu'il y ait une âme, ou plutôt, n'y voulant pas penser, il n'y pense pas et n'en parle pas. Cette omission des questions en dehors desquelles on n'a guère coutume de philosopher, outre qu'il la juge prudente et salutaire à divers titres, vient d'une incrédulité qui est vite devenue tranquille à force d'être profonde et sincère. Il ne prend pas la peine de dire : « Je ne crois pas à ces choses. » Il les considère comme ne valant pas qu'on les nie et à plus forte raison qu'on les discute. Une fois ou deux, dans toute son œuvre (1), il fait allusion « à la crainte des choses d'un autre monde », mais en passant, dans une sorte de parenthèse, non sans dédain ni sans ironie.

Cependant, à plusieurs reprises, il semble qu'il va, comme malgré lui, aborder la question et la traiter; mais il se dérobe dès que le voisinage en devient brûlant. Les momies de Ruysch, ressuscitées pour un quart d'heure, lui content comment elles moururent. Et ce qui suit la mort ? demande Ruysch. Et l'*au-delà?* Nous y sommes : mais le quart d'heure est écoulé, les momies se taisent et Leopardi n'en dit pas plus long. Ailleurs, il traite la question du suicide qui semble inséparable de la question de la survivance ; pas un seul des arguments qu'il donne pour ou contre la légitimité du suicide (il ne se prononce pas) n'a trait à la vie future. Dans la conclusion du parallèle entre Brutus et Théophraste, curieusement et avec une sorte d'indifférence polie, il parle de l'opinion des anciens sur ce sujet : « Déjà, dit-il, la vie avait perdu tout son prix et les sages cherchaient des consolations non-seulement de la fortune, mais encore de la vie même, ne jugeant pas croyable que

(1) En prose. Il sera plus explicite dans les *Paralipomènes;* mais nous verrons qu'il ne daigne pas discuter les systèmes consolateurs : il les parodie.

l'homme naquit particulièrement et uniquement pour la misère. C'est ainsi qu'ils en venaient à la croyance et à l'attente d'une autre vie où se trouvât la raison de la vertu et des actions magnanimes, que l'on avait bien trouvée jusqu'alors en cette vie, mais que l'on ne trouvait plus et qu'on ne devait jamais plus trouver. De ces pensées naissaient ces sentiments si nobles que Cicéron a développés dans plusieurs passages et particulièrement dans le discours pour Archias. »

On voit que cette « attente d'une autre vie » ne lui paraît pas assez sérieuse pour qu'il en montre la vanité. Ce respect et cet éloge d'une croyance surannée cachent à peine l'ironie ; il y voit surtout une source de généreuses émotions et de développements oratoires pour un avocat ami des lettres.

Il faut noter qu'il ne nomme jamais Dieu, si ce n'est dans des exclamations ou dans des locutions toutes faites, et encore emploie-t-il plus fréquemment des interjections de forme mythologique. Sans doute, une des raisons de cette omission est, nous le savons, la crainte de la Censure, et la nécessité de tromper la police ecclésiastique, pour être imprimé plus librement. Il s'y marque aussi quelque dédain pour le Dieu du christianisme et de la philosophie déiste. Au lieu de dire « Dieu », il dit « Jupiter », parce que cela est indifférent, ou plutôt parce qu'au fond il a une secrète préférence pour la divinité antique. Littérairement il est païen, il veut rester païen, non à la façon d'un croyant formaliste du temps du vieux Caton, ni d'un éclectique contemporain de Cicéron, mais comme un incrédule bienveillant, sympathique, à qui ces choses paraissent dignes d'être conservées parce qu'elles sont gracieuses, agréables et en harmonie avec la mesure de l'imagination humaine. Voilà pourquoi il choisit ce nom païen. Ce choix fait, il n'hésite pas à faire de son Jupiter un tyran capricieux, comme dans l'*Histoire du genre humain*, et lui adresse des critiques qui peuvent s'appliquer sans violence au Dieu de la religion et de la raison. Parfois aussi, toujours à l'antique, il dit : « La

Nature », « le Destin. » Dans Lucrèce, la Nature personnifiée gourmande l'homme qui se plaint de mourir trop tôt : ainsi, dans Leopardi, la Nature s'entretient avec une âme vivante, et lui parle en païenne du Destin inexorable et incompréhensible : « Je suis soumise au destin, dit-elle, qui en ordonne autrement, quelle qu'en soit la cause, cause que ni toi ni moi ne pourrons comprendre. ». Quel est-ce destin mystérieux et tout puissant? Leopardi n'a garde de le dire. Car ce n'est pas philosophiquement qu'il admet un instant le *fatum* antique, ou la nature personnifiée. Il parle ainsi, parce que ces termes lui plaisent, et qu'ils sont commodes pour le dialogue. Il dit « la Nature », « le Destin » comme il a dit Jupiter ou Mercure : il ne faut voir dans ces noms ni panthéisme ni fatalisme.

Le fond de sa pensée est qu'il ne faut point s'occuper de toute cette métaphysique. Mieux vaudrait peut-être, pour le charme de la vie, croire à Dieu, à l'âme, à la survivance. Mais puisqu'il est avéré que l'âme et la survivance sont des chimères, à quoi bon s'inquiéter de chimères? A quoi bon revenir sans cesse à ces prétendus problèmes? N'est-il pas inutile et ridicule de condamner son esprit à de telles investigations? Oublions-nous donc qu'une seule chose est vraie et sensible, l'infélicité? que l'infélicité a été témérairement éclairée et tristement accrue par l'imprudente recherche de la vérité? Quant à la raison de l'infélicité, nous ne la connaîtrons jamais, si tant est que cette raison existe en dehors de l'infélicité même. « Puisque tout ce qui est détruit souffre, dit un Islandais à la Nature, puisque ce qui détruit ne jouit pas et est bientôt détruit à son tour, dis-moi ce qu'aucun philosophe ne sait me dire : à qui plaît ou à qui est utile cette vie malheureuse de l'univers qui ne subsiste que par la perte et par la mort de tous les éléments qui la composent? » C'était en Afrique, en plein Sahara, que ce curieux avait été demander à la nature le secret des choses. Il n'avait point achevé sa question que deux lions affamés se jetèrent sur lui et le dévorèrent, le ramenant ainsi au sentiment de l'humaine infélicité. L'infélicité est le dernier

mot de la sagesse humaine, et il n'y a qu'une certitude possible, celle de l'universelle et irrémédiable misère.

III

LEOPARDI ET SCHOPENHAUER.

Nous n'avons pas à examiner quelle est la valeur philosophique de cette théorie de l'*infelicità* (1) ; notre seul but est de montrer, par une étude approfondie des poésies, que cette théorie, quelle qu'en soit la valeur, a été la vraie, la seule source de l'inspiration de Leopardi. Peut-être cependant n'est-il pas hors de propos de faire remarquer que si

(1) La meilleure réfutation de la théorie de *l'infelicità* n'est-elle pas dans ces belles paroles d'un des hommes qui ont le plus cru *aux destinées progressives* que raillait Leopardi ?

« Nous assistons à la *grande Rénovation* que Bacon a appelée sans pouvoir la saisir. Il vaut la peine de vivre pour voir toutes les sciences anciennes et nouvelles apporter chacune son contingent, sa méthode, son esprit à la science suprême, à la philosophie de la vie universelle.

« Un homme qui s'est consumé d'attente dans une profonde nuit, se réjouit au premier rayon du jour. De même il est impossible que l'humanité ne se réjouisse pas en voyant la clarté qui se répand sur toute chose. Grande faveur pour l'homme de naître dans une de ces époques de rénovation de la pensée humaine. Il acquiert des instruments et comme des organes qui n'appartenaient pas à ses pères. Qu'il sache user de ces organes nouveaux ; ils étendent son existence aux derniers confins de l'univers. La nuit était profonde, le jour se fait, saluons la lumière.

« La même loi reconnue dans les orbites des astres se retrouve dans les formations géologiques, dans la succession des règnes, dans la formation des sociétés, dans le secret de la conscience humaine, dans ses diverses créations, langues, arts, poëmes ; de telle sorte que la même vérité est inscrite partout et que, de quelque point que l'on parte, on la rencontre en chaque chose, à chaque degré de l'être, comme dans ces palais arabes où la même devise est écrite à chaque endroit et où toute muraille répète : *Félicité ! félicité !* » (Quinet, l'*Esprit nouveau*, p. 344-345.)

chacune de ces vues pessimistes n'est point nouvelle, si elles abondent, non pas seulement dans la philosophie des Indiens, mais encore dans la philosophie classique, principalement dans le système d'Epicure, la réunion de toutes ces vues, de toutes ces idées négatrices en une même doctrine est quelque chose de nouveau. Mais ce qui est plus nouveau encore, c'est que les négations de Leopardi ne tendent pas à éliminer les idées reçues afin de mettre sur leurs ruines un système ou une religion. Non : toute la philosophie, pour Leopardi, est de nier : si tout est faux, ce n'est pas que quelque chose soit vrai ; et s'il se sert du mot de vérité, ce n'est pas qu'il y ait une vérité, mais c'est que la langue est ainsi faite qu'on ne peut s'exprimer sans employer ce mot : tout est vain, tout est creux, tout est illusion, ce qu'on appelle vérité aussi bien que le reste.

Il semble que nous nous rapprochions ainsi d'un philosophe auquel il n'est pas possible de ne point penser quand on lit Leopardi, et qui paraît au premier abord s'être rencontré avec l'auteur des Dialogues quand il a écrit que le monde n'est qu'un phénomène cérébral. Schopenhauer d'ailleurs, sans avoir versifié, a été poète à son heure, et il y a dans ses pages sur l'art une inspiration qui ressemble fort à de la poésie. D'autre part, les idées de Schopenhauer et de Leopardi sont écloses à peu près au même moment ; en 1818, pendant qu'à Recanati, Leopardi passait rapidement des préjugés religieux de l'enfance à ses idées désespérées, Schopenhauer partait pour l'Italie et y passait un an, après avoir remis à un éditeur son livre *Du monde considéré comme volonté et comme représentation*, qui devait paraître en 1819 et attendre vingt ans la célébrité. Il est inutile de dire que ces deux hommes, également obscurs alors, ne se rencontrèrent pas ; il est de même à peu près certain que Leopardi ne lut jamais le livre de Schopenhauer qui ne fut lu par les Allemands eux-mêmes que longtemps après sa publication, et que Schopenhauer ne connut que fort tard, si jamais il le connut, le pessimisme d'un penseur qui pendant fort longtemps fut surtout apprécié, d'après Niebuhr, comme

helléniste. Mais il n'est pas besoin de démontrer que ces deux pensées n'exercèrent aucune influence l'une sur l'autre et qu'elles ne furent que contemporaines : elles ne se ressemblent même pas, en aucun point essentiel. D'abord il y a dans le système de Schopenhauer une partie dogmatique qui en est le fondement : c'est premièrement la théorie kantienne sur le monde et l'esprit, et secondement cette théorie de la volonté si particulière à Schopenhauer. Leopardi n'affirme rien et il n'a pas de système puisque sa philosophie est la négation de tous les systèmes. Schopenhauer veut faire école et, en effet, il fait école. Leopardi, tout en revendiquant le nom de philosophe, tout en disant à plusieurs reprises « ma philosophie », n'écrit pas pour propager sa doctrine, mais il use du droit qu'il a de dire ce que l'expérience lui a suggéré. Car, et c'est un des points où en apparence il se rapproche de Schopenhauer, il prétend partir de l'expérience : mais au lieu que Schopenhauer recueille un grand nombre d'observations et essaie de fonder sa doctrine sur ces observations, Leopardi n'en recueille presqu'aucune et, sincèrement, imagine ce qu'il prétend voir.

Mais, quand Leopardi dit que « l'inutile et dangereuse recherche de l'odieuse vérité » est la cause de nos souffrances, n'entend-il pas, comme le philosophe allemand, non-seulement reléguer l'intelligence au second plan, mais la proscrire, comme l'ennemi du repos de l'homme et tendre le plus possible à annihiler la pensée ? Non, car Schopenhauer donne un double moyen d'arriver à l'anéantissement, que Leopardi repousserait : c'est d'abord la spéculation qui nous découvre que tout est illusion, découverte qui est un malheur selon Leopardi ; puis l'ascétisme qui par l'extinction de l'espèce entraînerait l'extinction de ce phénomène cérébral qu'on appelle le monde. Or Leopardi n'est-il pas d'avis qu'il faut vaincre l'infélicité, non en se dérobant, mais en luttant, et ne semble-t-il pas que l'entrée dans le néant désiré se doive faire, singulière contradiction ! par un fier effort de l'intelligence combattant contre la *fatalité* ? « Je foule aux pieds, écrit-il dans un dialogue, la pusillanimité des

hommes, je refuse toute consolation et toute tromperie puérile : j'ai le courage de supporter la privation de toute espérance, de regarder intrépidement le désert de la vie, de ne me dissimuler aucune partie de l'humaine infélicité et d'adopter toutes les conséquences d'une philosophie douloureuse, mais vraie. Cette philosophie, à défaut d'autre utilité, procure aux hommes forts la fière satisfaction de voir tous les voiles ôtés à la cruauté cachée et mystérieuse de la destinée humaine. »

Rien n'est plus différent, on le voit, des idées de Shopenhauer que la *fière satisfaction* dont parle Leopardi avec un accent presque stoïcien. La seule ressemblance sérieuse qui rapproche Shopenhauer et Leopardi, c'est que tous deux, en un âge de renaissance et d'espérance, adoptèrent une doctrine désespérée et souhaitèrent, chacun à sa manière, l'anéantissement. Tous deux, au moment où l'Allemagne et l'Italie se relevaient, nièrent le progrès : aussi eurent-ils cette destinée commune que leur voix ne fut guère entendue parmi ces cris d'espérance que proféraient leurs contemporains, et que leur gloire, longtemps douteuse, a encore aujourd'hui, aux yeux de quelques-uns, je ne sais quoi d'incertain et de mal établi.

CHAPITRE III.

LES PREMIERS ESSAIS POÉTIQUES DE LEOPARDI.

Leopardi catholique. — L'Essai sur les erreurs.— Les ébauches de poésies

I.

On nous a toujours montré Leopardi commentant et traduisant les ouvrages grecs que contenait la bibliothèque de son père et renouvelant, à Recanati, les prodiges de précocité qu'on attribue à Pic de la Mirandole et à Visconti. Mais dans le temps même où il publiait des mémoires de philologie et où il composait ces deux odes grecques qui devaient tromper de naïfs académiciens, sa philosophie s'éveillait en lui. Elle ne devait se fixer qu'en 1820 : mais, dès 1815, cet adolescent était préoccupé de subordonner ses actions et ses pensées à certaines théories ; déjà même ses chères études grecques ne paraissent plus tenir la première place dans son esprit. J'en vois la preuve, non pas dans ses premières lettres où il n'ose pas tout dire, mais dans ce fragment inédit que nous avons retrouvé parmi d'autres plans et brouillons de poésies. Ce fragment (1) est l'ébauche en prose d'une poésie où Leopardi aurait conté la vie intellectuelle d'un jeune homme dont la pensée est devenue indépendante : c'est si bien une autobiographie, qu'il s'exprime parfois à

(1) Voir à l'Appendice le fragment intitulé: *Alla vita abbozzata di.....*

la première personne (1) dans ces notes jetées au hasard : « La chose la plus notable qu'il y avait en lui, écrit-il, chose peut-être unique, c'est qu'en un âge presque enfantin il avait déjà un jugement sûr et fin sur les grandes vérités enseignées par la seule expérience, une connaissance presque entière du monde et de lui-même, de telle sorte qu'il connaissait tout son bien et tout son mal, et la marche (*l'andamento*) de sa nature, et qu'il allait toujours, *au-devant* (2) de ses progrès ; c'est d'après ses connaissances qu'il réglait même ses actions, ainsi que son maintien dans la conversation où il était toujours taciturne, et sans souci de faire montre de soi, chose très-étrange dans les jeunes gens instruits au-dessus de leur âge et doués de vivacité (Voyez l'histoire de Corinne dans le roman de ce nom), et chose toute particulière aux hommes de notre.... » Le fragment s'arrête brusquement, laissant la phrase ainsi inachevée : mais il est assez complet pour nous montrer que dès l'enfance de Leopardi sa pensée philosophique germa, confusément d'abord et à l'insu de sa foi religieuse, bientôt irrésistible et victorieuse de cette foi. Rien n'est plus propre à nous montrer quel était l'état d'esprit du jeune Leopardi, au moment où il composa ces ébauches curieuses qu'il a laissées dans ses manuscrits, que l'étude de ce Traité sur les erreurs populaires des anciens où il se montre encore ardent catholique, mais destiné, sans qu'il s'en doute, à une incrédulilé prochaine et rapide.

II.

A 17 ans donc, il eut l'idée de mettre sa jeune érudition au service de la foi, et composa sur les erreurs populaires des anciens un ouvrage assez considérable qui est une apologie indirecte de la religion chrétienne. L'intention de l'auteur est manifeste : il veut montrer combien s'égara la raison humaine dans les ténèbres du paganisme, et prouver que cette raison, pour éviter l'erreur à laquelle elle est condam-

(1) *Mio desiderio della vita,* etc.
(2) En français dans l'original.

née quand elle veut ne compter que sur ses propres forces, doit se réfugier dans la religion, sinon aveuglément, du moins sans esprit d'orgueil et d'indépendance. Le ton dominant est celui d'un Père de l'Église en la première ferveur d'une foi qui lutte contre un ennemi présent avec les armes de la science aussi bien qu'avec celles de la religion : ces armes n'appartiennent pas toujours en propre au pieux lutteur ; c'est parfois à l'adversaire qu'il les a dérobées pour s'en servir contre l'adversaire lui-même ; c'est la littérature païenne, la doctrine païenne, l'art païen, qu'il tourne contre le paganisme. Ainsi, Leopardi se sert des poètes et des philosophes de l'antiquité, surtout des poètes qu'il connaissait mieux, les aimant davantage, contre les faux dieux de la Grèce et de Rome. Car, sous le nom d'erreurs populaires, c'est tout le système païen qu'il combat. Pour lui, qui n'a guère vécu que parmi les anciens et qui n'a guère échangé d'idées qu'avec leurs livres, ce système est encore récent, encore redoutable. On dirait presque qu'il craint d'avoir altéré sa foi religieuse dans cet entretien quotidien avec l'antiquité. Ces anciens si aimables ne sont pas seulement des anciens pour le vrai croyant, ils sont aussi des païens. Homère et Virgile, pour grands poètes qu'ils sont, n'en demeurent pas moins des « Gentils. » Le jeune chrétien ne l'oubliera pas, il ne peut l'oublier. Il mettra en lumière ces honteuses erreurs de l'esprit antique, et principalement les erreurs théologiques, qui sont capitales. « Il est bien douloureux, écrit-il en tête du premier chapitre de son Essai, de commencer l'histoire des préjugés des Anciens par celui qui les perdait sans remède. Les énormes erreurs des Anciens à l'endroit de la Divinité devraient suffire pour soulever tout homme sage contre les funestes préjugés des peuples. Poussés plus par la crainte que par un transport secret vers cet Être que l'on ne peut connaître sans l'aimer (et l'on ne peut vivre sans le connaître), nos aïeux firent de ce culte, qui contente si abondamment les cœurs raisonnables et sensibles, un objet d'exécration et de sacrilége. Ils refusèrent à la Divinité ce qui lui appartenait et lui attribuèrent ce dont

le plus abject des hommes aurait rougi. Ils élevèrent des autels aux passions, divinisèrent les infamies, offrirent des sacrifices aux animaux les plus vils. La volupté, la débauche, la pâleur, la fièvre, la tempête eurent des temples et de l'encens (1). » De là viennent toutes les erreurs des anciens, leurs préjugés bizarres et leurs monstrueuses superstitions ; ou plutôt, dans la pensée de Leopardi, ces erreurs ne sont au fond que des superstitions (2), puisqu'elles résultent toutes d'une erreur théologique ; il suffit, pour qu'elles s'écroulent, qu'on les rapproche de la Vérité chrétienne.

Sans doute il essaie plus d'une fois de les réfuter par la seule raison, bien qu'il ait déclaré en commençant qu'elles ne valent pas qu'on les réfute, mais il a soin de nous faire ressouvenir aussitôt que cette raison, qu'il appelle à son aide, a été éclairée et comme consacrée par la religion. Seule la religion est toute-puissante pour remédier aux inévitables défaillances de la raison humaine, et, si quelques-unes des moins graves de ces erreurs ont subsisté malgré la venue du Christ, ce n'est point la faute de l'Eglise, « qui n'a jamais approuvé aucune superstition (3), » c'est, plutôt que l'erreur était trop vieille et trop enracinée pour qu'en ces quelques siècles la victoire de l'Eglise ait pu être complète sur tous les points et dans les plus petits détails. Quoiqu'il en soit, « vivre dans la vraie Eglise est le seul remède contre la superstition. Une erreur considérable ne peut naître et se propager dans le sein de l'Eglise sans être

(1) *Saggio sopra gli errori*, p. 13.

(2) Il le déclare même expressément dans le dernier chapitre de l'*Essai* : « A la superstition appartient ce que nous avons dit des erreurs dans lesquelles les anciens tombèrent relativement aux Dieux, aux oracles, à la magie, aux songes, à l'éternuement, aux esprits subalternes, aux éclipses, aux comètes, au tonnerre, aux éclairs, aux vents, aux tremblements de terre. Ils ont été les victimes de ces erreurs ; et tant de millions d'hérétiques, élevés dans des maximes fausses qu'ils crurent impie de mépriser, sont encore maintenant victimes des préjugés religieux qu'ils ont sucés avec le lait (p. 300). »

(3) *Saggio*, etc. p. 33.

bientôt examinée et bannie, ou au moins rendue manifeste et déclarée erreur en face de l'univers. Bien légers sont les préjugés et bien peu dangereuses les superstitions qui peuvent prendre racine dans une Eglise qui est le siége de l'ordre et de l'unité, l'ennemie capitale de l'erreur (1). » Leopardi ne perd jamais de vue cette Eglise qui est en possession de la vérité, et si parfois, dans son Essai, il s'attarde à des citations de Virgile et de Lucrèce plus que ne l'exige son sujet, le charme de cette poésie, à laquelle personne peut-être ne fut plus sensible que lui, ne l'empêche pas de tourner la tête à chaque instant vers la lumière qui doit guider toute recherche, vers ce christianisme à la glorification duquel il veut, lui aussi, élever un monument. Aussi n'y a-t-il rien qui surprenne dans les pieuses et ardentes paroles qui forment la conclusion de l'Essai sur les erreurs populaires des anciens. Le livre avait commencé par un hommage à la religion, il s'était continué, pour ainsi dire, sous la tutelle de la religion, il se termine naturellement, sans qu'il y ait besoin d'une transition, tant on s'attendait à cette sorte de péroraison, par un élan d'enthousiasme pieux, par un çri de foi triomphante : « Religion très-aimable ! il est doux de pouvoir terminer en parlant de toi ce qu'on a commencé pour faire quelque bien à ceux qui reçoivent chaque jour tes bienfaits. Il est doux de pouvoir conclure avec une âme ferme et assurée qu'il n'est point philosophe celui qui ne te suit pas et ne te respecte pas, et que quiconque te suit et te respecte est philosophe. J'ose dire qu'il n'a pas de cœur, qu'il ne sent pas les doux frémissements d'un amour tendre, qui satisfait et qui ravit, qu'il ne connait pas les extases où jette une méditation suave et touchante, celui qui ne t'aime pas avec transport, celui qui ne se sent pas entraîné vers l'objet ineffable du culte que tu nous enseignes. En apparaissant dans la nuit de l'ignorance, tu as foudroyé l'erreur, tu as assuré à la raison et à la vérité un siége qu'elles ne perdront jamais. Tu vivras toujours, et l'erreur ne vivra

(1) Ibid. p. 300.

jamais avec toi. Quand elle nous assaillira, quand, nous couvrant les yeux d'une main ténébreuse, elle nous menacera de nous précipiter dans les abîmes obscurs que l'ignorance creuse devant nos pieds, nous nous tournerons vers toi et nous trouverons la vérité sous ton manteau. L'erreur fuira comme le loup de la montagne poursuivi par le berger et ta main nous conduira au salut. (1) » Assurément, il y a quelque emphase dans ces exclamations et quelque vulgarité dans ces métaphores. Mais, si Leopardi est inhabile à rendre sa pensée, il est visible qu'il ne cherche pas à l'exagérer. Ici, comme toujours, il est sincère, avec une naïveté enfantine dont la perte de la foi religieuse le dépouillera bien vite. Que l'on partage ou non les sentiments de ce chrétien de 17 ans, on souhaiterait presque que cette âme, qui était réservée à tant de douleurs, eût pu se reposer au moins quelque temps dans cette sécurité des croyances héréditaires. On sent qu'alors elle avait rencontré, dans cette alliance fragile et imprudente de sa science et de sa foi, une satisfaction et une allégresse que bientôt elle ne pourra et ne voudra même plus espérer. Glorifiée par d'érudites comparaisons, la religion apparaît à l'auteur de l'Essai plus éclatante encore et plus indiscutable : la foi de Leopardi est, pour ainsi dire, à son apogée.

Néanmoins, il est à la veille de ne plus croire, car, si cet écrit marque le plus haut degré auquel s'élevèrent ses sentiments religieux, il renferme aussi, bien à l'insu de l'auteur, des germes d'incrédulité qui vont se développer irrésistiblement. L'œuvre en elle-même n'est d'ailleurs pas assez forte pour qu'il puisse, s'il vient à douter, y chercher, pour raffermir ses croyances, une argumentation sérieuse qu'il n'y a point mise. Le plan est défectueux, la méthode incertaine, ou plutôt absente, et le raisonnement n'est presque jamais rigoureux. Les termes mêmes sont si mal définis que, dans tout l'ouvrage, Leopardi emploie indifféremment, dans un même sens, les mots de préjugés et d'erreurs, et ne songe à les définir qu'aux dernières pages ; là,

(1) *Saggio*, page dernière.

donnant tort à son livre et au titre de son livre, il déclare qu'il n'a voulu parler que des préjugés des anciens et non de leurs erreurs. Ce n'est pas que son esprit, qui fut dans la suite l'un des plus exacts qu'on ait vus, n'eût pas encore atteint l'exactitude : c'est que le zèle du croyant et l'ardeur même de sa conviction ne lui laissaient pas le loisir d'enchaîner étroitement ses conclusions religieuses à ses remarques érudites. Il avait une telle hâte de faire hommage à la religion des observations rapportées de ses voyages féconds dans l'antiquité, qu'il ne s'attardait pas à examiner si ses observations étaient parfaitement conciliables avec la vérité chrétienne, et si plus d'une des objections, dont le croyant triomphait si rapidement, n'allait pas se redresser le lendemain devant le penseur, et lui faire voir des affirmations sans preuve, des incertitudes, des contradictions, et comme il dit « des abîmes », là où il n'avait vu qu'un terrain solide et sans obstacles.

Mais ce qui sera plus dangereux pour sa foi que ces faiblesses et ces négligences, c'est l'esprit critique qui perce dans quelques parties de l'Essai. Ainsi il approuve et s'approprie contre le paganisme cette phrase qu'il a trouvée dans une de ses lectures (1) : « J'aime mieux la vérité avec le vulgaire, que l'erreur avec les hommes les plus doctes de l'univers. » Il ne voit pas qu'on pourra la tourner contre le christianisme. Chaque fois que l'exaltation religieuse lui laisse, pour ainsi dire, un moment de répit, il proteste de son amour pour le vrai, et tous les endroits que n'envahit pas l'expression de ses sentiments religieux sont remplis de l'éloge de la science et du progrès. Ici il déclare que quand les sciences étaient dans l'enfance, les hommes étaient également dans l'enfance (1). Là, il se plaint de ce que « la plus grande partie du genre humain sera toujours presque entièrement insensible au progrès des sciences (2). » Sans doute, si plus tard l'ironique incrédule avait relu cette œuvre de sa première jeunesse, qu'il oublia ou plutôt

(1) *Saggio,* p. 100.
(2) Ibid. p. 116.

dont il crut le manuscrit perdu, il aurait raillé impitoyablement ces mots « Le progrès des sciences, » « l'amour de la vérité, » lui qui fit profession de ne plus croire même à cette morale élémentaire qui puise ses forces principalement dans la croyance au progrès et dans l'amour de la vérité. Mais l'incrédulité dont on trouve les principes dans l'Essai ne semble pas devoir se porter au delà des choses religieuses, ni être incompatible avec une philosophie plausible et, si l'on peut parler ainsi, acceptable. Et pourtant, dès cette époque, l'idée de la négation du progrès traverse un instant l'esprit de Leopardi comme une fantaisie bizarre à laquelle il ne faut pas s'arrêter. Après avoir contesté que parfois, à de longs intervalles, des erreurs jadis repoussées, paraissent revenir, il ajoute : « Cette réflexion nous amènerait à penser qu'en fait de connaissance l'esprit humain ne parcourt pas une ligne droite infiniment étendue, mais un cercle limité, et que de temps en temps il revient nécessairement au même point. Les observations que quelques intelligences troublées ont faites sur l'antiquité d'un grand nombre de découvertes oubliées dans la suite, et regardées aujourd'hui comme récentes, pourraient venir à l'appui d'une déduction qui, pesée mûrement, nous ferait considérer comme illusoire l'idée des progrès quotidiens de l'esprit humain, mettrait dans sa lumière cette parole, si souvent répétée du plus sage des rois, *Nihil sub sole novum* (1), nous ferait regarder comme impossible l'accroissement de la masse des connaissances, et mènerait peu à peu le philosophe au désespoir. Pour éviter cet inconvénient, évitons ces tristes images (2). »

On voit que ce « désespoir, » dont Leopardi devait faire comme son système, est en germe dans la confusion de ces premiers essais. Ce paradoxe dangereux, il le repousse, mais il ne le réfute pas. Il le retrouvera plus tard dans sa pensée devenue indépendante des croyances religieuses. Quant à sa foi, on comprend maintenant pourquoi elle s'éteignit presque aussitôt après qu'elle eut jeté cette lueur si vive. Dans ces

(1) Eccl. ch. 1er, v. 10.
(2) *Saggio*, p. 149.

recherches faites, en quelque sorte, au nom de la Religion, s'était développé l'esprit critique qui produira plus tard les œuvres morales. La prière qui termine l'Essai est peut-être la dernière que Leopardi ait prononcée, sinon des lèvres, du moins avec son cœur.

III.

Nous ne voulons pas dire, en signalant ainsi cette incrédulité prête à paraître, que Leopardi ait jamais senti, étant encore croyant, qu'il allait perdre la foi ; nous avons déjà dit qu'il ne connut pas le doute et qu'il passa tout d'un coup de la croyance à l'incrédulité. C'est à son insu, nous le répétons, que sa philosophie germe déjà dans son Essai. La même sincérité se rencontre dans les ébauches de poésies, intitulées *Projets d'hymnes chrétiens*, que nous publions dans l'appendice de cette étude et dont Sainte-Beuve avait déjà parlé. L'auteur de ces hymnes, qui évidemment sont de très-peu postérieurs à l'Essai sur les erreurs, est pieux encore et ne s'est point aperçu de la vanité de ses croyances. Pourtant le sentiment de l'*infélicite* a grandi dans son esprit. Sa philosophie est prête. Mais les remarques pessimistes qu'il a faites ne l'inquiètent pas. N'a-t-il pas, lui chrétien, la certitude que sa religion lui répondra, le rassurera, expliquera souverainement ce mystère de la douleur humaine ? On est malheureux, on souffre. Qu'importe ? Il suffira de se tourner vers Dieu, vers la Vierge, vers les saints, et de prier. Leopardi n'a pas eu un doute religieux ; il a laissé son esprit faire librement, à l'abri de cette religion qui a réponse à tout, cette enquête sur l'infortune de l'homme qui est d'autant plus hardie qu'elle ne se croit pas impie. L'enquête est faite; c'est à la religion maintenant de donner la raison de ces choses contradictoires.

Cet appel confiant à la religion devait s'exprimer en une série de poésies pieuses, chants d'espérance, chants d'allégresse d'une âme heureuse d'avoir contre les choses d'ici-bas ce refuge indestructible. Mais voilà que, pendant que le

poète ébauche ces poèmes, il s'aperçoit tout d'un coup que la religion est fausse, qu'il n'y a point de Vierge consolatrice, d'Apôtres secourables ni de Rédempteur souverain. Ces questions mêmes qu'il a posées à la foi et qui devaient glorifier la foi lui ont montré la vanité du christianisme, et si rapide est cette vue qu'il n'achève même pas ces poésies commencées. Quelques phrases en prose, des plans vagues et confus, des indications incomplètes, c'est tout ce qu'il a eu le temps d'écrire. Ces ébauches qu'il avait commencées croyant, il était incrédule quand il les a laissées.

Sainte-Beuve dit que « ce simple canevas respire encore les mêmes sentiments de piété affectueuse qu'exprimait la conclusion de l'Essai. » Sans doute, ce « canevas » respire une piété, sinon affectueuse, du moins profonde; mais ce qui fait l'originalité et l'intérêt dramatique de ce fragment analogue pour la forme aux fragments de Pascal, c'est que le pessimisme de Leopardi s'y trahit au sein de la piété et de la foi et qu'on devine à ces accents douloureux que Leopardi va cesser de croire : « Tu savais déjà tout depuis l'éternité, dit-il au Rédempteur, mais permets à l'imagination humaine que nous te considérions comme le plus intime témoignage de nos misères. Tu as éprouvé cette vie qui est la nôtre, tu en as connu le néant, tu as senti la douleur et *l'infélicité de notre être*, etc., etc. Pitié pour tant de peines, pitié pour cette pauvre créature qui est tienne, pitié pour l'homme malheureux, pour celui que tu as racheté, pitié pour ta race, puisque tu as voulu être de la même race que nous, être homme toi aussi. » Et, dans un projet d'hymne au Créateur, cette prière ne contient-elle pas toute son incrédulité inconsciente ? « Maintenant je vais d'espérance en espérance, errant tout le jour, et je t'oublie, bien que toujours trompé, etc. Un temps viendra où, n'ayant plus d'autre lueur d'espérance, d'autre état auquel recourir, je mettrai toute mon espérance dans la mort, et alors je recourrai à toi, etc., etc. Aie alors miséricorde, etc. » « Il est vrai, dit-il encore à la vierge Marie, que nous sommes tous méchants, mais nous ne jouissons pas de

notre méchanceté; nous sommes si malheureux ! Il est vrai que cette vie et ces maux sont brefs et nuls ; mais nous sommes petits et ils deviennent pour nous très-longs et insupportables. Toi qui es grande et...., aie pitié de tant de misères. » Nous ne serions pas surpris que Leopardi ait eu plus tard de ces fragments l'opinion que nous en avons et qu'il les ait considérés comme un monument curieux de l'histoire de sa pensée. Pourquoi, en effet, les aurait-il transcrits dans ce *supplemento* qu'il remit à M. de Sinner et qui est certainement postérieur (1) à l'époque où il était encore croyant ? N'a-t-il pas voulu nous montrer et se rappeler lui-même combien rapidement sa foi fut ruinée par la vue des misères humaines, au moment même où le sentiment de ces misères allait s'exprimer en une poésie ardemment catholique ?

Nous croyons également que la même pensée nous a conservé les autres ébauches d'adolescent que nous publions à la fin de ce volume. Voici d'abord le fragment sur la vie intellectuelle d'un jeune philosophe, dont nous avons parlé plus haut, et qui est comme un avertissement de la fragilité des croyances religieuses exprimées dans les projets d'hymnes chrétiens. Viennent ensuite trois ébauches poétiques, d'inégale importance, mais sur lesquelles on ne comprend guère que Sainte-Beuve, si complet d'ordinaire, ait gardé le silence. Ces ébauches sont intitulées : *Alla canzone sulla Grecia*, *All' abbozzo dell' Erminia* et *Il primo delitto o la vergine guasta*.

La seconde ébauche, *Herminie*, écrite sans doute dans le premier enthousiasme d'une lecture du Tasse, est assez obscure, mal composée, autant qu'on en peut juger, intéressante cependant en ce qu'elle prouve, comme nous aurons à le répéter souvent à propos des poésies patriotiques, combien Leopardi, tant qu'il n'eut pas obéi à sa vraie ins-

(1) Il avait en effet déjà imprimé au moins une partie de ses œuvres. Car il écrit ceci : « Sur les poésies imprimées. — On devra faire main basse sur les points d'admiration, usage inutile et moderne. »

piration, eut besoin d'imiter, ou tout au moins de suivre une route déjà tracée.

La même remarque s'applique à la *Canzone sulla Grecia*, qui doit être de 1819. Il était déjà de mode de s'intéresser aux Grecs, de chanter les Grecs : Leopardi veut, lui aussi, chanter les Grecs. Il s'adresse, dit-il, « aux princes de l'Europe, maudissant leur politique qui les empêche de porter secours à la pauvre Grèce, cette même politique, qui leur fait supporter l'indigne piraterie des barbaresques, et les priant de s'émouvoir une fois (comme Mustoxidi dans sa *canzone* bien connue), etc.— Fait des Parganiottes qui, en 1819, abandonnèrent toute l'île de Parga leur patrie, qui fut cédée par les Anglais aux Turcs. — V. les gazettes de juillet de cette année. » Avons-nous à regretter que ce canevas banal n'ait pas été rempli ? L'étude des poèmes sur l'Italie nous montrera quelle œuvre douteuse et fausse eût été sans doute cette *canzone* à la Grèce. Et la *Vergine guasta* n'eût-elle pas été faite, non de main d'ouvrier, mais de main d'écolier et d'imitateur ? En voici le plan :

« Poésie de n'importe quelle sorte. Plusieurs traits de sentiment peuvent être pris dans Horace, ode 27, l. III, où, avec beaucoup de vérité, il exprime sommairement les pensées d'une enfant dans cet état. Et notez particulièrement ce désir de la mort et ce courage (*utinam inter errem*, etc.,) qui lui fait vraiment désirer à ce moment d'être plutôt taillée en pièces, courage provenant du remords et qui se trouve aussi chez les femmes et chez les jeunes filles. »

Il n'y a rien d'original dans cette matière inspirée par Horace et traitée, avant Leopardi, par Moschus, par Properce, par J.-J. Rousseau et par Lebrun. Nous y voyons exposés théoriquement quelques-uns des procédés de travail par lesquels, dans les poésies optimistes, Leopardi essaie de masquer la pauvreté de sa veine. La *Vergine guasta* nous prépare naturellement à l'étude des poésies patriotiques.

Cependant, on aperçoit déjà l'idée fixe de Leopardi dans cette phrase inattendue : « Et notez particulièrement ce désir de la mort, etc. » Nous le rencontrerons plus d'une

fois, ce désir de la mort, dans les dernières poésies; mais ici, il n'est encore que l'écho d'une pensée qui s'ignore ou qui a peur d'elle-même, et il sera curieux, après avoir lu la pièce *Amore e morte*, de se rappeler que ce désir de la mort, dont le philosophe cherche subtilement la racine dans l'amour, provenait, pour le poète croyant, des sentiments qui le produisent naturellement, par exemple du remords.

CHAPITRE IV.

LES POÉSIES PATRIOTIQUES.

Caractère général des poésies patriotiques. — *All' Italia;* Leopardi imitateur de Pétrarque. — *Sopra il monumento di Dante.* — *Ad Angelo Mai;* progrès de la pensée pessimiste. — *Nelle nozze della sorella Paolina* et *A un vincitore nel pallone.*

I.

Les premières *Canzoni* sont écrites à la gloire du patriotisme de la même façon et à peu près dans la même mesure que l'Essai sur les erreurs avait été écrit à la gloire de la religion. A une espérance encore sincère, à un amour semblable à celui que tous les Italiens avaient porté à leur patrie, depuis Dante, se mêlent des germes de scepticisme, d'incrédulité, plus visibles et plus formés que ceux que nous avons déjà entrevus. Dante et Pétrarque ont été, quand ils ont chanté leur patrie, pour ainsi dire optimistes : ils ne se sont pas bornés à l'adorer dans le passé, à la pleurer ou à l'admirer dans le présent : ils l'ont aimée dans l'avenir. A leurs heures de découragement les plus sombres, ils ne l'ont jamais considérée comme morte. L'Italie est trop grande pour périr : c'est là le dernier mot de leurs poésies. Une espérance passionnée, douloureuse, ballottée au gré des événements, mais surnageant toujours et ne s'abandonnant jamais, voilà l'esprit de la Divine Comédie et des trois immortelles *Canzoni.* Qui aime vraiment sa patrie, croit en elle. Si la Pologne n'était pour ses fils qu'un souvenir, il n'y aurait plus de Polonais. Or, vers 1820, précisément à une époque où dans toute l'Europe ranimée les poètes parlaient d'espérance, quiconque en France ou en

Allemagne lisait les poésies des prédécesseurs ou des contemporains de Leopardi, devait se dire, même après la lecture des *Sépulcres :* « Il y a encore des Italiens. » Ceux même qui s'obstinaient à croire que l'Italie n'était qu'une expression géographique devaient s'avouer que ces hommes avaient l'espérance bien vivace. Au contraire l'impression qu'on eût retirée des *canzoni* de Leopardi, si elles n'eussent pas été alors presque ignorées, n'aurait-elle pas été celle-ci : « L'Italie est perdue ; elle a compris enfin que tout est fini pour elle et qu'elle n'a plus qu'à pleurer ? »

Si che sparte le chiome e senza velo
Siede in terra negletta e sconsolata,
Nascondendo la faccia
Tra le ginocchia e piange.

Et en effet, qu'avait-il à lui dire de vivifiant, à l'Italie, ce poète qui n'avait pas seulement perdu la foi de Gioberti et de Manzoni, mais qui allait nier bientôt jusqu'au progrès et ne garder qu'une espérance, la mort ou plutôt le néant ? Pourquoi, lui aussi, était-il attiré vers la patrie italienne à laquelle sa naissante philosophie allait lui défendre de croire ? « Voici, dit-il, dans l'ode sur le monument de Dante, que, désireux moi aussi d'honorer notre mère dolente, j'apporte ce que je puis, et je mêle mon chant à votre œuvre :

Ecco voglioso anch'io
Ad onorar nostra dolente madre
Porto quel che mi lice,
E mesco all'opra vostra il canto mio. »

C'est qu'au sortir de ses longues études antiques il avait séjourné longtemps dans le quatorzième siècle. Comme jadis Chiabrera, il avait vécu surtout avec Pétrarque. Car si, de même que tous les grands Italiens, il est rempli de Dante, ce père du génie italien et pour ainsi dire de l'Italie, il aime plus que qui ce soit et possède ce Pétrarque qu'il devait commenter. Il déclare, à plusieurs reprises, qu'il ne connaît rien de plus éloquent que les trois *canzoni: O aspettata, Spirto gentil*, *Italia mia* (1). Les ressemblances entre

(1) Voir à la fin du vol. les Pensées inédites, numéro IX.

ces odes et celles de Leopardi sont si abondantes et si frappantes qu'à une première lecture on serait tenté de croire que c'est la même voix qui profère, à quatre siècles d'intervalle, le même appel à la patrie italienne. D'ailleurs, il y a de grandes analogies entre les habitudes d'esprit et quelques-uns des sentiments de Pétrarque et de Leopardi. Ainsi tous deux ont été des anciens, des Romains ou des Grecs, avant d'être des Italiens. Comme Leopardi, Pétrarque ne quitta jamais la compagnie des génies antiques ; s'il ne put qu'entrevoir la Grèce, il vécut avec Tite-Live, Cicéron et Virgile, dont il s'opiniâtrait à penser que la langue n'était pas morte. Comme Leopardi, et avec un peu moins de mesure, il tient, à la manière dantesque, les Romains pour des ancêtres directs. Ce sont les mêmes hommes qui habitent le même pays ; l'invasion des barbares n'a fait que passer sur le sol sacré. Les « grands Scipions », le « loyal Brutus », ainsi que Fabricius, se glorifient de Rienzi, comme d'un arrière-neveu.

La matière est donc la même dans les deux poètes. Mais combien l'inspiration diffère ! Toute l'âme de Pétrarque a passé dans ces quelques odes : le patriote et le poète y sont tout entiers. On y sent presque l'homme d'Etat : l'ode à Rienzi est un véritable acte politique. Les deux autres odes, si elles eurent moins d'influence sur les choses et les hommes de ce temps, n'en sont pas moins comme des professions de foi et des manifestes, que l'autorité personnelle de Pétrarque, aussi bien que son génie poétique, rendirent considérables aux yeux de ceux qui rêvaient le relèvement de l'Italie. Ces appels à la conciliation, qui auraient eu de si graves résultats s'ils eussent été écoutés par les princes et les grands, furent des événements qui ont eu du retentissement dans l'histoire. Quand Pétrarque élève la voix, que ce soit dans une lettre en prose latine ou dans une *canzone* en langue italienne, on sent qu'un chef de parti écouté et autorisé prend la parole. Jamais poète ne fut plus que lui l'interprète d'une élite généreuse, pressentant dans les hontes du présent les gloires de l'avenir, dans les tâtonnements témé-

raires et les audaces avortées d'un tribun vaniteux la fermeté prudente et l'énergie féconde des hommes d'Etat de notre siècle.

Au contraire, quand Leopardi pense et écrit ses odes, il est aussi isolé des âmes que des hommes, de l'avenir que du présent. C'est à lui-même qu'il parle et qu'il répond, ou à quelque âme pareille, s'il en existe. Ce soliloque poétique a lieu dans la bibliothèque de son père, au milieu de ces Grecs et de ces Trécentistes dont il est l'élève. Ses *canzoni* sur la patrie ont une date, puisque l'occasion, surtout pour trois d'entre elles, en est donnée par les événements contemporains ; mais l'inspiration et le dessein en sont en quelque sorte en dehors du temps. Elles ne songent pas à être utiles, ni à distribuer à la foule la flamme patriotique que leur auteur a cru emprunter à Pétrarque. On croit voir, dans ces poèmes, comme un dernier entretien de Leopardi avec cette patrie qu'il aime, comme il a aimé la religion, un adieu à cette idole dont il va confesser la vanité en ne la nommant plus dans son œuvre. Il ne se tourne pas vers le public : ces plaintes ne vont que de lui à l'Italie, femme désolée, selon la mode traditionnelle, captive, les yeux pleins de larmes, et qui demain peut-être ne sera plus qu'une de ces chimères envoyées sur la terre pour leurrer les hommes.

Cette négation de la patrie, conséquence de la négation de l'avenir de la patrie, est plutôt dans l'esprit que dans les expressions mêmes du poète : mais d'abord confuse et comme s'ignorant, elle finit par se dégager invinciblement de l'insistance avec laquelle Leopardi ramène le lecteur aux motifs de ne pas croire en l'Italie. Il a pris la plume pour traiter un thème traditionnel et comme obligé : l'Italie, et, pendant qu'il écrit, il oublie peu à peu la tradition pour en venir à sa pensée personnelle. Plus il avance dans ces chants, dont l'objet est en contradiction avec ses idées, plus ses idées se développent par cette contradiction même. Il y a même dans le dessein des premières odes un progrès facile à saisir : la philosophie de Leopardi, cachée mais présente dans la première, se montre dans la seconde, paraît tout à

fait dans la troisième, éclate dans la quatrième et dans la cinquième, si bien qu'on arrive tout préparé à l'ode VI, qui n'est autre que le *Brutus*. L'imitateur de Pétrarque et de Simonide, si préoccupé d'autrui dans ses premiers vers, abandonne en route, à chaque ode, presque à chaque strophe, quelque chose de la tradition, et, saisi, bientôt possédé, par sa pensée, laisse échapper, avant même d'avoir écrit le *Brutus*, sa fameuse conclusion : Rien n'est vrai que la douleur.

Il est donc sincère quand il exalte l'idée de patrie et sincère aussi quand il la ruine. Ce qui est admirable, c'est qu'il cesse de croire au moment même où il fait un acte de foi. Mais si une telle poésie nous intéresse en nous renseignant sur l'état psychologique du poète, elle ne nous émeut guère au sujet de l'Italie. La sincérité n'y fait jamais défaut, mais la vérité en est souvent absente. C'est bien là Leopardi cherchant sa voie et sur le point d'y entrer par un détour, mais ce n'est pas l'Italie de 1820, captive et jamais résignée. Sans doute il n'est guère possible d'accuser Leopardi de déclamation, lui qui ne mentit jamais et qui aima la simplicité presque à l'excès : mais déclamer, ce n'est pas toujours mentir ; ce n'est pas même toujours être enflé dans son style. Or, s'il y a de la déclamation dans l'expression lyrique d'un sentiment qui est devenu ou qui est sur le point de devenir étranger à celui qui l'exprime, on peut dire qu'il se rencontre quelque chose de semblable dans la première ode, où la tradition domine ; que ce défaut s'atténue dans la seconde, et va disparaissant à mesure que paraît et grandit la pensée intime de Leopardi, c'est-à-dire sa philosophie.

II

La première ode, qui est intitulée *All'Italia* se divise en deux parties bien distinctes : dans la première, qui est inspirée par l'école lyrique dont Pétrarque est le chef, nous sommes en Italie, en face des antiques monuments qui font ressortir les misères présentes, pendant que les fils de l'Italie

combattent loin de leur pays pour le compte de l'étranger ; dans la seconde, qui est un souvenir des études helléniques de Leopardi, nous sommes en Grèce, aux Thermopyles, et Simonide chante des héros qui ne ressemblent guère aux hommes du jour.

Les deux premières strophes sont les plus éclatantes de ce poëme ; elles sont aussi les plus populaires en Italie. Les voici :

« O ma patrie, je vois les murs, les arcs, les colonnes, les statues et les tours désertes de nos aïeux ; mais leur gloire, je ne la vois pas ; je ne vois ni le laurier ni le fer que ceignaient nos pères antiques. Aujourd'hui, désarmée, tu montres un front nu, une poitrine nue. Hélas ! quelles blessures ! quelle pâleur ! que de sang ! Oh ! dans quel état je te vois, femme très-belle ! Je demande au ciel et au monde : Dites, dites, qui l'a réduite à ce point ? Et ce qui est pis encore, elle a les deux bras chargés de chaînes ! Les cheveux épars et sans voile, elle s'est assise à terre, abandonnée et désespérée : elle cache sa figure entre ses genoux et elle pleure. Pleure, car tu as bien de quoi pleurer, mon Italie, toi qui es née pour vaincre les nations dans la bonne fortune et dans la mauvaise.

» Quand même tes yeux seraient deux sources vives, jamais tes larmes ne pourraient égaler ta misère et ton déshonneur : car tu as été maîtresse et tu es maintenant une pauvre servante. Qui parle de toi, qui écrit sur toi, sans se souvenir de ton passé et dire : elle a été grande jadis et maintenant elle ne l'est plus ? Pourquoi ? pourquoi ? Où est la force antique ? où sont les armes, la valeur et la constance ? Qui t'a arraché ton épée ? Qui t'a trahie ? Quel artifice, quel effort, quelle si grande puissance a pu te dépouiller de ton manteau et de ton bandeau d'or ? Comment et quand es-tu tombée d'une telle hauteur en un lieu si bas ? Personne ne combat pour toi ? aucun des tiens ne te défend ? Des armes ! donnez-moi des armes ! Je combattrai seul, je tomberai seul. Fais, ô ciel, que mon sang soit du feu pour les poitrines italiennes.

O patria mia, vedo le mura e gli archi
E le colonne e i simulacri e l'erme
Torri degli avi nostri,
Ma la gloria non vedo,
Non vedo il lauro e il ferro ond'eran carchi
I nostri padri antichi. Or fatta inerme,
Nuda la fronte e nudo il petto mostri.
Oimè quante ferite,
Che lividor, che sangue! oh qual ti veggio,
Formosissima donna! Io chiedo al cielo,
E al mondo : dite, dite :
Chi la ridusse a tale? E questo è peggio,
Che di catene ha carche ambe le braccia.
Si che sparte le chiome e senza velo
Siede in terra negletta e sconsolata,
Nascondendo la faccia
Tra le ginocchia, e piange.
Piangi, che ben hai donde, Italia mia,
Le genti a vincer nata
E nella fausta sorte e nella ria.

Se fosser gli occhi tuoi due fonti vive,
Mai non potrebbe il pianto
Adeguarsi al tuo danno ed allo scorno,
Chè fosti donna, or sei povera ancella.
Chi di te parla o scrive,
Che, rimembrando il tuo passato vanto,
Non dica : già fu grande, or non è quella?
Perchè, perchè? dov'è la forza antica,
Dove l'armi e il valore e la costanza?
Chi ti discinse il brando?
Chi ti tradì? qual arte o qual fatica
O qual tanta possanza
Valse a spogliarti il manto e l'auree bende?
Come cadesti, o quando
Da tanta altezza in così basso loco?
Nessun pugna per te? Non ti difende
Nessun de tuoi? L' armi, qua l' armi : io solo
Combatterò, procomberò sol io.
Dammi, o ciel, che sia foco
Agl' 'italici petti il sangue mio. »

De tels vers plaisent assurément par quelque chose de plus séduisant encore que l'harmonie, la savante disposition des rimes et l'aisance avec laquelle le poète se joue des règles difficiles de cette versification chère aux trecentistes : on y croit voir tout d'abord un sentiment profond et original des misères de la patrie. De telles figures semblent

trop vives pour ne pas être neuves. Ces exclamations ne sont-elles pas des cris partis du cœur? Et ce mouvement tragique de la fin ne ravit-il pas notre sympathie, quand indigné de la lâcheté de ses contemporains, le poète s'écrie : « Des armes! donnez-moi des armes! Je combattrai seul, je tomberai seul ! » L'émotion du lecteur redouble quand il songe aux infirmités de Leopardi et que cet Italien qui veut mourir pour l'Italie est un enfant chétif, déjà dévoré par le génie et la maladie. Mais quand on avance dans la lecture des poésies, quand, après le *Brutus*, on arrive à la *Ginestra*, on s'étonne de sentir s'effacer dans son esprit, sans pouvoir la ressaisir, l'impression qu'on a reçue de l'ode à l'Italie, et quand, le volume fini, l'âme pénétrée de ces chants de douleur, on revient à la première ode, soit pour corriger l'amertume des dernières, soit pour faire ressortir par le sombre désespoir de la fin l'éclatant enthousiasme du commencement, on est bien surpris de voir que cette flamme brille sans échauffer, et de rester froid, en dépit du désir d'admirer. Ces images, si aimables d'abord, paraissent plus élégantes que belles, et ces couleurs, qui éblouissaient, ont pâli. On se dit qu'en lisant la *Ginestra*, on était entré dans l'âme même du poète, dans sa « pensée dominante », dans cette pensée qui fait battre son cœur et féconde son imagination : maintenant, il semble que, fermant son âme ou l'ignorant, il répète avec art un rôle pour lequel il n'est point fait.

Si ensuite on revient à Pétrarque, si on relit par exemple l'ode aux Grands d'Italie, et que, franchissant trois siècles et jetant en chemin les yeux sur Chiabrera, Testi et Filicaja, on arrive à Alfieri, à Monti, à Foscolo et que l'on s'arrête quelque temps à Manzoni (1), on sent alors que cette ode ne peut toucher profondément que ceux qni ne connaissent ni Leopardi ni les lyriques italiens. Elle prend l'aspect d'un lieu commun, plus intéressant sans doute que cet Etna qui

(1) Lire principalement l'ode admirable intitulée *Mars 1821*. Tout y est grand et vrai. Depuis Dante et Pétrarque, jamais le patriotisme n'a été chanté d'une manière aussi voisine du sublime.

faisait venir l'eau à la bouche des poètes du temps de Néron, mais traité par les mêmes procédés.

Elle était cependant originale dans Pétrarque, cette personnification de l'Italie qui remplit la première strophe de l'ode de Leopardi : non qu'elle fût neuve ; car combien de fois n'a-t-on pas personnifié les nations? mais ce n'était pas une formule destinée à faire valoir l'idée : l'imagination ardente de Pétrarque avait fait de l'Italie la maîtresse de son cœur et de sa pensée, plus adorée que sa Laure et plus digne encore de son adoration. Quand la France abattue fut comparée naguère à un *noble malade*, l'homme grave qui laissa échapper cette comparaison ne l'avait point cherchée ; née du sentiment de la réalité et d'une irrésistible pitié, elle vint d'elle-même se placer sur ses lèvres. Ainsi Pétrarque s'écrie, ne pouvant plus contenir son amour et sa compassion pour sa patrie : « Mon Italie, bien que les paroles soient inutiles aux blessures mortelles que sur ton beau corps je vois si pressées, je veux du moins que mes soupirs soient tels que les espèrent le Tibre, l'Arno et le Pô où je séjourne maintenant douloureux et grave :

Italia mia, benchè il parlar sia indarno
Alle piaghe mortali
Che nel bel corpo tuo si spesse veggio,
Piacemi almen ch' i miei sospiri sien quali
Spera 'l Tevere e l'Arno,
E'l Po dove doglioso e grave or seggio. » (1)

Cette Italie de Pétrarque n'est pas une froide abstraction, comme le devient trop souvent dans les *Rime* la très-réelle, mais moins vivante Laure. Pétrarque la voit devant lui, lui parle, la gourmande avec la familiarité de l'amour : elle dort, quand elle a tant de raisons de s'éveiller, et il voudrait la *tirer par les cheveux* pour l'arracher à ce sommeil : « Je ne sais ce qu'attend ni ce que désire l'Italie ; il semble qu'elle ne sente pas ses douleurs, vieille, fainéante et paresseuse qu'elle est. Dormira-t-elle toujours et n'y aura-t-il personne

(1) Ode *aux grands d'Italie*, v. 1 à 6.

qui l'éveille ? Que n'ai-je la main enfoncée dans ses cheveux !

» Je n'espère pas qu'elle sorte jamais de son sommeil paresseux ni qu'elle lève la tête, de quelques cris qu'un homme l'appelle, tant son accablement est lourd et pesant. Mais ce n'est pas sans un dessein de la fortune que ton bras (1), qui peut-être peut la secouer et la relever, a reçu le gouvernement de Rome, notre capitale. Mets la main sans crainte dans cette vénérable chevelure et dans ces tresses dénouées, de façon que la nonchalante sorte de la fange. Moi qui, jour et nuit, pleure sur son opprobre, j'ai mis en toi la meilleure part de mon espérance.....

Che s'aspetti non so nè che s'agogni
Italia, che suoi guai non par che senta,
Vecchia, oziosa e lenta.
Dormirà sempre e non fia chi la svegli ?
La man l'avess'io avvolta entro capegli !
Non spero che giammai dal pigro sonno
Mova la testa, per chiamar ch' uomo faccia :
Si gravemente è oppressa e di tal soma.
Ma non senza destino alle tue braccia,
Che scuoter forte et sollevarla ponno,
È or commesso il nostro capo Roma.
Pon man in quella venerabil chioma
Securamente e nelle tracce sparte,
Si che la neghittosa esca del fango.
I', che di e notte del suo strazio piango,
Di mia speranza ho in te la maggior parte... (2) »

Le meilleur commentaire de ces beaux vers, et il montrera mieux que toute critique la vérité et le naturel de cette personnification de l'Italie, c'est une autre forme de la même allégorie, sortie aussi d'un esprit italien, plus créateur peut-être et plus fécond, mais qui, voulant représenter son pays abaissé, n'a pas dépassé Pétrarque. Car c'est évidemment la patrie que Michel-Ange voulut montrer aux Italiens du XVI[e] siècle, quand il sculpta cette femme si vigoureuse et si profondément endormie, qui s'appela d'abord la Nuit, puis le Sommeil, et qui, par la bouche du poète-sculpteur,

(1) Il s'agit de Rienzi.
(2) Ode à Rienzi. V. 10 à 25.

répondait à une louange banale, comme pour qu'il n'y eût point de doute sur sa personnalité : « Il m'est doux de dormir et plus doux d'être de pierre. Tant que durent le malheur et la honte, ne pas voir, ne pas sentir m'est un grand avantage. Aussi, ne me réveille pas ; ah ! parle bas :

Grato mi è il sonno, e più l'esser di sasso ;
Mentre che il danno e la vergogna dura,
Non veder, non sentir, m'è gran ventura ;
Però non mi destar ; deh, parla basso. » (1)

Si on relit l'ode à Rienzi dans la chapelle de San-Lorenzo, et qu'après avoir fait entrer dans son esprit les sévères peintures de Pétrarque, autant que ces conceptions sublimes peuvent tenir en nos intelligences plus curieuses que profondes, on lève tout à coup les yeux vers le tombeau de Julien de Médicis, on a la joie tranquille d'admirer dans le marbre de Michel-Ange, sans effort nouveau de pensée, sans ouverture d'âme nouvelle, la noble figure qu'on admirait tout à l'heure dans le poème de Pétrarque. Devant cette Endormie aussi, on peut murmurer ces vers qui ont dû plus d'une fois hanter la mémoire de Michel-Ange quand il enfanta son œuvre :

« Non spero che giammai dal pigro sonno
Muova la testa, per chiamar ch' uomo faccia,
Si gravemente è oppressa e di tal soma. »

La *formosissima donna* de Leopardi n'inspire pas de telles pensées ; malgré sa pâleur, ses blessures, sa tête cachée dans ses genoux, ce manteau et ce bandeau d'or qu'on lui a ravis, on sent trop qu'elle n'est qu'un jeu d'esprit. Le poète, en accumulant, non sans quelque incohérence, tous ces traits si particuliers, n'a point fait une peinture ressemblante. Testi, qu'il prisait fort (2), n'avait

(1) Vasari, *Vie de Michel-Ange.*

(2) « Fra i quattro principali che sono il Chiabrera, il Testi, il Filicaia, il Guidi, io metto questi due molto ma molto sotto i due primi; e nominamente del Guidi mi miraviglio come abbia potuto venire in tanta fama che anche presentamente si ristampi con diligenza e più volte. E perchè il Chiabrera con molti bellissimi pezzi non ha solamente un ode che si possa lodare per ogni parte, anzi

pas été, bien qu'à un degré moindre que Pétrarque, sans influence sur son inspiration. Cet ingénieux *seicentiste*, plus goûté des Italiens que de nous et qui doit peut-être le meilleur de sa réputation à la médiocrité de son siècle, avait écrit, dans son ode à Ronchi, ce quatrain dont les deux premières strophes de l'ode de Leopardi ne semblent être que la paraphrase. C'est la même idée ; ce sont presque les mêmes expressions :

Ben molt'archi e colonne in piu d'un segno
Serban del valor prisco alta memoria ;
Ma non si vede già per propria gloria,
Chi d'archi o di colonne or sia degno (1).

On ne peut pas dire que Leopardi ignorait cette ode, classique en Italie et que d'ailleurs il a soin de citer dans sa Chrestomathie poétiqne : mais il agissait envers Testi comme Testi avait agi envers Horace, et Chiabrera envers Pétrarque. Depuis le XIV° siècle, les lyriques italiens n'inventaient plus : l'originalité consistait à changer de maître. Leopardi est fidèle à la tradition. Du même ton que Pétrarque disait : « Je vais criant : *paix*, *paix* ; Io vo gridando : *pace*, *pace*, » Leopardi ose écrire : « Je demande au ciel et au monde : « Dites, dites : qui l'a réduite à ce point ?

Io chiedo al cielo
E al mondo : dite, dite :
Chi la ridusse a tale ?

Quoi de plus froid que cette interrogation fictive adressée *au ciel et au monde* ? Et plus loin, que dire de cet *harmonieux désordre* où des questions de même nature se pressent, par un artifice de rhétorique que n'atténuent ni le sentiment de la mesure ni celui de la gradation ?

Perchè, perchè ? dov'è la forza antica,
Dove l' armi e il valore e la costanza ? etc.

in gran parte non vada biasimata, per cio non dubito dar la palma a Testi; il quale giudico che si fosse venuto in età meno barbara e avesse avuto agio di coltivare l'ingegno suo piu che non fece, sarebbe stato senza controversia il nostro Orazio, e forse più caldo e veemente e sublime del latino. » (Epist. 1, p. 140.)

(*1*) *Sopra l'Italia*, V. 13 et suivants.

C'est en vain que Leopardi, comme averti du peu de portée de ces déclamations impersonnelles et comme s'il voulait en corriger la froideur, introduit brusquement sa personnalité dans ce tableau des misères de l'Italie et s'écrie:

L'armi, qua l'armi : (1) io solo
Combatterò, procomberò sol io.

On sent maintenant que cette exclamation perd, à la réflexion, toute apparence de naturel et de force par les motifs même qui d'abord la faisaient paraître touchante. C'est précisément parce que ce jeune Recanatais est chétif de corps, malade, incapable d'agir, qu'il déclame, quand il donne à son pays un sang qu'il n'aurait même pas la force d'aller lui offrir. Ce n'est pas lui qui parle : il se met à la place d'un Pétrarque, à la manière de ceux qui traitent un sujet imposé, et il dit ce que dirait Pétrarque, homme d'action, politique payant de sa personne ; il le dit littérairement, sans que le poète engage le citoyen, il le dit en homme plus désireux de doter l'Italie du XIX[e] siècle d'une poésie lyrique digne du passé que de combattre pour l'indépendance de sa patrie.

Il y a plus d'originalité dans la strophe suivante, où Leopardi déplore le sort des Italiens morts loin de l'Italie au service de Napoléon I[er]. La plus pure pitié, la plus sincère tristesse rendent aimables ces vers qui terminent la partie *italienne* de l'ode et que ne gâte aucun souvenir : « O malheureux celui qui à la guerre a été tué, non pour les paternels rivages, ni pour sa pieuse épouse, ni pour ses fils chéris, mais de la main des ennemis d'autrui, pour une nation étrangère, et qui ne peut pas dire en mourant : Douce terre natale ! la vie que tu m'as donnée, voici que je te la rends.

(1) Ainsi Enée dans Virgile (Enéide II, 668) s'écrie dans sa douleur de ne pouvoir sauver sa famille : « *Arma, viri, ferte arma.* » Mais qui ne voit combien cette exclamation, vaine dans la bouche de Leopardi, est naturelle et vraie dans celle d'Enée, dont Pyrrhus et les Grecs ont envahi la demeure ?

Oh misero colui che in guerra è spento,
Non per li patrii lidi e per la pia
Consorte e figli cari,
Ma da nemici altrui
Per altra gente, e non può dir morendo:
Alma terra natia,
La vita che mi desti ecco ti rendo. »

Mais par quelles images banales, par quels artifices usés sont amenés ces vers si vrais et si gracieux!

« Où sont tes fils? J'entends un bruit d'armes, de chars, de voix et de timbales; en des contrées étrangères combattent tes fils. Ecoute, Italie, écoute. Je vois, ou il me semble voir, un flot de fantassins et de cavaliers, de la fumée, de la poussière, la lueur des épées comme parmi les nuages des éclairs..... :

Dove sono i tuoi figli? odo suon d'armi
E di carri e di voci e di timballi:
In estranie contrade
Pugnano i tuoi figliuoli.
Attendi, Italia, attendi. Io veggio, o parmi,
Un fluttuar di fanti e di cavalli,
E fumo e polve, e l' uccicar di spade
Come tra nebbia lampi. »

N'est-on pas tenté de se demander, à la manière d'Alceste : qu'est-ce que « Odo suon d'armi e di carri »? et que : « Io veggio, o parmi, un fluttuar, etc. »? *Ce style figuré sort du bon caractère et de la vérité.* Quand Nérée, dans un passage d'Horace que Leopardi avait peut-être dans la mémoire, va prophétisant les guerres troyennes et qu'il voit la sueur des hommes et des chevaux (1), nous ne sommes ni surpris ni choqués : c'est que, l'avenir est réellement ouvert à Nérée et que, par un don divin, non-seulement il connaît les conséquences du rapt d'Hélène, mais encore il y assiste. Les paroles de Nérée sont aussi conformes à la vérité que celles de Régulus, dans une autre ode d'Horace, voulant décrire au sénat cette Carthage rendue plus grande par l'opprobre de l'Italie et disant : « J'ai

(1) Eheu! qnantus equis, quantus adest viris
Sudor! (Hor. Odes. I. 15)

vu.... » (1) Et aussitôt nous voyons avec lui, nous sommes en Afrique avec lui. Dans Leopardi, nous ne saisissons qu'un artifice qui cache la pensée plus qu'il ne l'éclaire. Nous ne voyons pas davantage ces champs de bataille parce que l'auteur nous dit : « Je les vois » Et, malgré cet avertissement : « Écoute, Italie, écoute, » ce n'est pas le bruit des épées que nous entendons, mais le son creux de métaphores à toute fin, utiles à la versification, mortelles à la poésie (2).

La seconde partie de l'ode est, plus visiblement encore que la première, un jeu d'esprit, une fantaisie d'érudit. Nous savons qu'il avait déjà publié deux pastiches grecs d'Anacréon (Odes *à l'Amour* et *à la Lune*) précédés de la traduction d'un prétendu hymne *à Neptune*. De même, il veut ici refaire l'ode perdue de Simonide sur les héroïques combattants des Thermopyles. Il nous explique d'ailleurs très-ingénuement ses intentions dans une page curieuse de sa première dédicace à Monti : « Il suffira, pour ce qui est du chant de Simonide qui se trouve dans la première *canzone,* que je fasse remarquer, non pour vous, mais pour la plupart des lecteurs (et je vous demande pardon du courage et du peu de bonté que je montre en vous écrivant ces choses) que ce grand acte des Thermopyles ait été célébré réellement par un poète grec de beaucoup de renommée et, ce qui est plus, qui vécut dans ces temps mêmes, Simonide en un mot, comme ont le voit dans Diodore, au XI[e] livre, où sont même citées quelques expressions de ce poète. (Je laisse de côté l'épitaphe rapportée par Cicéron et par d'autres.) Deux ou trois de ces expressions tirées de Diodore sont traduites

(1) ...... Signa ego punicis
Affixa delubris, et arma
Militibus sine cœde, dixit,
Direpta vidi : vidi ego civium
Retorta tergo brachia libero.......
(Hor, Odes III, 5)

(2) Leopardi n'est-il pas encore plus sévère que nous pour lui-même et ne nous livre-t-il pas ses procédés de travail, pour ce qui est de ses premières poésies, quand il dit, dans l'ébauche déjà citée de la *Vergine guasta* : « Plusieurs traits de sentiment peuvent être pris dans Horace, etc.? »

dans le cinquième vers de ma dernière strophe. Or je jugeais qu'à aucun autre poète lyrique, ni auparavant ni ensuite, ne s'offrit jamais aucun sujet aussi grand ni aussi convenable. En effet, ce qui est raconté ou lu après vingt-trois siècles, n'en tire pas moins de vive force des larmes des yeux étrangers, il semble qu'un tel fait presque vu et certainement entendu célébrer par qui que ce fût, dans la ferveur même de la Grèce victorieuse d'une armée telle qu'on n'en vit qu'alors en Europe, parmi les étonnements, les trépignements, les applaudissements et les larmes de toute une nation exaltée, plus qu'on ne peut le dire ou le penser, par la conscience de la gloire acquise et par cet amour incroyable de la patrie qui a disparu avec les siècles, dût inspirer à n'importe quel Grec, surtout à un poète, une passion et une fureur tout à fait indicibles et surhumaines (1). Pour ce motif, l'extrême regret que j'avais de la perte de la susdite composition me donna à la fin le courage de me mettre, comme on dit, dans les habits de Simonide, et ainsi, autant que le comportait ma médiocrité, de refaire son chant, au sujet duquel je n'hésite pas à affirmer que, s'il ne fut pas merveilleux, la renommée de Simonide ne fut alors qu'un vain bruit et ses écrits furent justement détruits par le temps. » — « Je ne crois pas. dit-il, dans la même dédicace refaite en 1824, qu'il se soit jamais trouvé un sujet plus digne d'un poème lyrique ni plus heureux que celui que choisit Simonide ou, pour mieux dire, qui s'offrit à lui. »

Leopardi a donc voulu tromper, en quelque sorte, notre regret de la perte de ce célèbre poème grec. Y a-t-il réussi ? A coup sûr, de tels vers n'ont pu sortir que d'une âme profondément pénétrée des lettres grecques, et jamais le brillant et superficiel Monti n'eût pu les écrire ; on y retrouve

(1) Cette longue période, qu'il est presque impossible de mettre en français sans la dénaturer, n'est-elle pas un souvenir du style cicéronien des prosateurs trecentistes ? Plus tard, en 1824, refaisant cette dédicace, Leopardi, plus indépendant, l'allége, la simplifie et y met la marque de son génie clair et simple.

l'helléniste prodigieusement précoce qui s'instruisit seul et, dès son enfance, vécut dans la Grèce antique. Mais, nous en demandons pardon à Leopardi, il a beau dire que debout sur la colline d'Anthela, Simonide, les joues mouillées de larmes, la poitrine haletante et le pied trébuchant, prit en main la lyre (1); non, ce n'est pas le poète de Céos qui prend en main la lyre, ce n'est pas même un Grec, c'est Leopardi lui-même qui chante, c'est déjà le penseur qui fera le Brutus. Tout à l'heure, il prétendait être lui quand il chantait l'Italie, et il était Pétrarque ou Testi : maintenant il veut être un ancien, et son génie comprimé trop longtemps par l'imitation commence à se faire jour. Sans doute, c'est bien de Xerxès et de Leonidas qu'il s'agit. Ce sont bien là « les habits de Simonide, *i panni di Simonide* », mais est-ce de l'âme de Simonide que partent les pensées suivantes : « O très-heureux, vous qui offrîtes votre poitrine aux lances ennemies pour l'amour de celle qui vous mit au jour ; vous que la Grèce honore et que le monde admire. Quel si grand amour entraîna vos jeunes âmes dans les armes et dans les périls ? quel amour vous entraîna dans l'amer destin ? Comment (2), ô fils, vous parut-elle si joyeuse, l'heure suprême, quand, en riant, vous courûtes vers le pas lamentable et dur ?

Beatissimi voi,
Ch'offriste il petto alle nemiche lance
Per amor di costei ch'al sol vi diede ;
Voi che la Grecia cole, e il mondo ammira.

(1) E sul colle d'Antela, ove morendo
Si sottrasse da morte il santo stuolo,
Simonide salia,
Guardando l'etra e la marina e il suolo.
E di lacrime sparso ambe le guance,
E il petto ansante, e vacillante il piede,
Toglieasi in man la lira.

(2) M. Valery Vernier, dans sa traduction française des poésies lyriques de Leopardi (Paris, Librairie centrale, 1867), si sérieusement faite d'ailleurs, traduit : « Qu'elle vous parut joyeuse, etc. » Ce contre-sens ne vient-il pas d'une conception fausse de l'état d'esprit où Leopardi était déjà vers 1818 ?

Nell'armi e ne'perigli
Qual tanto amor le giovanette menti,
Qual nell'acerbo fato amor vi trasse ?
Come si lieta, o figli,
L'ora estrema vi parve, onde ridenti
Correste al passo lacrimoso e duro ? »

Les Grecs du temps des Thermopyles n'éprouvaient pas ce mélancolique étonnement en face du dévouement patriotique. Ils ne philosophaient pas ainsi sur les mystérieux ressorts des grandes résolutions humaines. « Cet amour si grand » qui entraîne les âmes généreuses, ils ne se demandaient point quel il était. Ils le connaissaient. C'était pour eux d'abord un sentiment religieux, mis par l'éducation au fond des âmes dès que les âmes s'étaient ouvertes, puis un sentiment simple, pur, sans affinité secrète avec l'amour-propre, et qu'ils n'avaient point soumis, ni dans leurs conversations ni dans leurs écrits, à des analyses corruptrices. Il y a des siècles de libre recherche, et plus d'un Pascal et d'un Larochefoucauld, entre ce panégyrique touchant, mais raffiné dans sa forme interrogative, et les naïves louanges dont des lambeaux nous ont été conservés parmi les débris de l'œuvre lyrique de Simonide.

On a déjà fait remarquer avec raison (1) que si dans Simonide ces mots : « Votre tombe est un autel » paraissent avoir fait une grande impression sur des auditeurs grecs, c'est que, dans les idées des Grecs, c'était bien d'un véritable autel qu'il s'agissait, où se feraient de véritables sacrifices, et qui serait l'objet, non pas d'une vénération vague et intermittente, mais d'un culte déterminé et continu. Dans Leopardi, quand Simonide dit : « Votre tombe est un autel, » c'est évidemment une métaphore : il entend par là que la tombe de ces hommes sera respectée comme le serait un autel, et il ajoute non pas : « On y fera des sacrifices, » mais : « Les mères y viendront *montrer* à leurs enfants *les belles traces de votre sang*, (2) », (c'est-à-dire, j'imagine,

(1) M. de Sanctis, *Saggi critici*.
(2) ..... E qua mostrando
Verran le madri ai parvoli le belle
Orme del vostro sangue.

leur parler de vos exploits), ce qui n'est pas la même chose que de leur faire accomplir une vraie *dévotion*. Mais ce qui est bien moins grec encore, c'est que Simonide en personne se met en scène dans les derniers vers et ne craint pas d'exprimer, comme conclusion de son ode, les sentiments particuliers que fait naître en lui la vue de l'héroïsme des Spartiates : « Voici que je me prosterne, ô hommes bénis, sur le sol et que je baise ces rochers et ces mottes de terre qu'on louera et célébrera éternellement de l'un à l'autre pôle. Ah ! que ne suis-je avec vous là-dessous et que n'est-elle mouillée de mon sang, cette terre si douce ! Si mon destin est autre, s'il ne consent pas à ce que pour la Grèce je ferme mes yeux mourants, renversé à la guerre, puisse la modeste renommée de votre poète dans les races futures, si les dieux le veulent, durer autant que la vôtre durera :

.... Ecco io mi prostro,
O benedetti, al suolo,
E bacio questi sassi e queste zolle,
Che fien lodate e chiare eternamente
Dall' uno all' altro polo.
Deh foss' io pur con voi qui sotto, e molle
Fosse del sangue mio quest' alma terra :
Che se il fato è diverso, e non consente
Ch' io per la Grecia i moribondi lumi
Chiuda prostrato in guerra,
Così la vereconda
Fama del vostro vate appo i futuri
Possa, volendo i numi,
Tanto durar quanto la vostra duri. »

Outre qu'il y a peut-être quelque chose d'un peu théâtral dans ce mouvement : « Voici que je me prosterne, *Ecco io mi prostro...* » on peut affirmer que jamais un lyrique grec, pas plus le mélancolique Simonide que le sublime Pindare, n'aurait dit : « *Deh foss'io pur con voi qui sotto* ! » Etait-ce en effet le moment, quand on célébrait un acte qui avait fait tressaillir la Grèce entière, de ramener l'attention de la Grèce, non sur les héros des Thermopyles, ni sur la Patrie, mais sur un homme et sur l'homme qui devait le plus s'effacer, sur l'auteur même du poème ? D'ailleurs tout ce que

dit excellemment Leopardi dans la dédicace à Monti sur la beauté d'un tel sujet, sur l'état d'âme où devaient se trouver Simonide et les auditeurs de Simonide, toute cette analyse exacte des conditions de la poésie lyrique fait éclater merveilleusement l'invraisemblance de cette reconstruction antique.

Mais si nous oublions cette prétention de nous rendre Simonide et si nous ne cherchons dans ce cadre grec que les traits de Leopardi lui-même, comme ces invraisemblances nous intéressent ! Comme elles nous livrent l'âme du jeune penseur ! C'est lui qui se prosterne, c'est lui qui baise « ces rochers et ces mottes de terre », et surtout c'est lui qui s'écrie : « *Deh foss' io pur con voi qui sotto* ! » C'est la première fois qu'il invoque cette mort dont il va s'éprendre si ardemment. Il la veut encore éclatante, patriotique, utile. Bientôt c'est la mort sans épithète qu'il demandera, c'est-à-dire la cessation de la vie, le néant où l'on ne souffre plus.

Telle est cette seconde partie, plus menteuse que la première en ce qu'elle ne donne même pas le pastiche que Leopardi avait promis, mais aussi plus originale en ce qu'elle annonce l'apparition de la pensée intime du poète, pensée encore inconsciente, mais qui grandit sous ces souvenirs d'érudit et sous ces formes de convention qu'elle va bientôt briser.

On voit maintenant combien diffèrent en cette ode non-seulement la forme et le fond, mais encore l'inspiration apparente et avouée de Leopardi et son inspiration latente et inavouée : « L'auteur, écrivait-il (1) et croyait-il, veut par ses chants ranimer l'amour de la patrie..... » et quand, soulevant le voile de la tradition et de la convention, nous avons pénétré jusqu'au fond de l'âme de Leopardi, nous nous disons invinciblement qu'il ne croit plus à la patrie.

(1) Voir le court préambule de l'édition de Bologne 1824, intitulée : *A chi legge* (*Studi giov*, p. *237*). La crainte de la Censure autant que l'ironie a inspiré les réflexions qui s'y trouvent sur la prétendue satisfaction que cause aux Princes le patriotisme de leurs sujets.

L'*apparence* est donc qu'il a voulu relever le courage de ses contemporains par la peinture des misères de la patrie, et, en leur rappelant l'héroïsme des Spartiates aux Thermopiles, les faire rougir de leur lâcheté.

La *réalité*, c'est qu'en élève habile il a imité dans une langue pure Pétrarque et les imitateurs de Pétrarque et que son esprit seul s'est exercé dans cette déclamation ; puis, dégoûté des choses modernes, il est revenu vers cette Grèce où il s'était formé d'abord. L'habitude l'y ramenait et aussi son pessimisme naissant. Le présent est mauvais, se dit-il, le passé valait sans doute mieux, et il séjourne de nouveau dans le passé sous le patronage de Simonide dont le génie un peu triste lui est sympathique. Alors sans doute on était bon, généreux, héroïque. C'est alors qu'il eût voulu vivre, ou plutôt mourir ; car un instinct lui dit déjà que vivre, même alors, c'était souffrir; mais du moins, en cette Grèce, on mourait aisément, noblement. Aujourd'hui, il n'y a plus de Thermopyles ; il faut vivre, se consumer dans un Recanati, en tête-à-tête avec ses pensées et sa douleur, et voir s'en aller une à une les belles chimères qui pourraient faire aimer la vie, hier la Religion, aujourd'hui la Patrie, demain peut-être l'Amour.

IV

La seconde canzone parut avec la première et fut probablement composée immédiatement après, dans le même état d'esprit que nous venons d'analyser. En effet, malgré la différence des titres, l'ode *sur le monument de Dante* qui se préparait alors à Florence, exprime les mêmes idées et laisse voir, plus clairement encore, la même philosophie secrète que l'ode à l'Italie ; elle en est la suite et le développement. Celle-ci ne peut guère se comprendre sans celle-là. Il s'agit encore des misères de l'Italie comparées à sa gloire d'autrefois et de l'engourdissement actuel des âmes : « Pourquoi sommes-nous venus en des temps si pervers ? Pourquoi nous as-tu donné de naître ou pourquoi auparavant ne

nous as-tu pas donné de mourir, cruel destin? Nous voyons notre patrie servante et esclave d'étrangers et d'impies, nous voyons la lime mordante ronger sa vertu, et, en aucun point, il ne nous a donné d'adoucir par quelque secours ou quelque consolation l'impitoyable douleur qui la déchirait. Ah ! tu n'as pas eu notre sang et notre vie, ô chère patrie, et je ne suis pas mort pour ta cruelle fortune. Ici la colère et la pitié abondent dans les cœurs ; un grand nombre de nous ont combattu, sont tombés ; mais ce n'était pas pour la moribonde Italie ; c'était pour ses tyrans.

Perchè venimmo a si perversi tempi ?
Perchè il nascer ne desti o perchè prima
Non ne desti il morire,
Acerbo fato ? onde a stranieri ed empi
Nostra patria vedendo ancella e schiava,
E da mordace lima
Roder la sua virtù, di null'aita
E di nullo conforto
Lo spietato dolor che la sracciava
Ammolir ne fu dato in parte alcuna.
Ahi ! non il sangue nostro e non la vita
Avesti, o cara; e morto
Io non son per la tua cruda fortuna.
Qui l'ira al cor, qui la pietade abbonda :
Pugnò, cadde gran parte anche di noi :
Ma per la moribonda
Italia no : per li tiranni suoi. »

On reconnaît les idées déjà remarquées dans l'ode précédente : *Nessun pugna per te ? Non ti difende nessun de tuoi ?* etc. Mais la forme est plus heureuse, plus naturelle. On dirait que Leopardi, mécontent de sa première œuvre, éclairé par les fautes dans lesquelles il est tombé, traite à nouveau le même thème, remaniant et refaisant les développements. Nulle part ce travail de correction et de refonte n'est plus visible que dans l'épisode de la retraite de Russie qui correspond évidemment à la troisième stance de l'ode à l'Italie, jugée insuffisante : « Père, si tu ne t'indignes pas, tu es changé de ce que tu fus sur terre. Ils mouraient sur les tristes rives des Ruthènes, dignes, hélas ! d'une autre mort, les braves Italiens ; et l'air, le ciel, les hommes et les bêtes

leur faisaient une guerre immense. Ils tombaient légion par légion, à demi-vêtus, maigres et sanglants, et la neige était le lit de leurs corps malades. Alors quand venaient les souffrances suprêmes, se souvenant de cette mère désirée, ils disaient : Oh ! ce n'est point par les nuées et par le vent que nous aurions dû périr, mais par le fer et pour ton bien, ô notre patrie. Voici qu'éloignés de toi, quand nous sourit notre plus bel âge, ignorés du monde entier, nous mourons pour cette nation qui te tue.

Padre, non ti sdegni,
Mutato sei da quel che fosti in terra.
Morian per le rutene
Squallide piagge, ahi d'altra morte degni,
Gl'itali prodi : e lor fea l'aere e il cielo
E gli nomini e le belve immensa guerra.
Cadeano a squadre
Semivestiti, maceri e cruenti,
Ed era letto agli egri corpi il gelo.
Allor quando traean l'ultime pene,
Membrando questa desiata madre,
Diceano: oh non le nubi e non i venti,
Ma ne spegnesse il ferro, e per tuo bene,
O patria nostra. Ecco da te rimoti,
Quando più bella a noi l'età sorride,
A tutto il mondo ignoti,
Moriam per quella gente che t'uccide. »

Il y a de l'indépendance dans cette description, et un accent d'énergie digne d'Alfieri dans le trait final : « *Moriam per quella gente che t'uccide.* » Mais ce n'est qu'un éclair : presque toute l'ode, malgré une préoccupation incontestable du naturel et de la simplicité, nous traîne dans la convention, dans de laborieuses métaphores et dans des souvenirs d'auteurs classiques trop connus et trop exploités. Ainsi peut-on se plaire au passage suivant, quand on connaît les pages où Cicéron déplore la mort de Crassus et l'imitation que Tacite en a faite à la fin de la vie d'Agricola ? « Tu es heureux, Dante, toi que le destin n'a pas condamné à vivre au milieu de tant d'horreurs ; toi qui n'as pas vu les femmes italiennes aux bras d'un soldat barbare, ni les villes et les maisons pillées et détruites par la lance ennemie et la fureur étran-

gère ; ni les œuvres du génie italien emmenées au-delà des Alpes pour une servitude misérable ; ni les tristes chemins encombrés d'une foule de chars ; ni les âpres commandements ni la domination superbe ; toi qui n'as pas entendu les outrages et la parole impie de liberté qui nous raille au bruit des chaînes et des fouets. Qui ne se lamente ? Quelle chose n'avons-nous pas soufferte ? A quoi n'ont-ils pas touché, ces félons ? A quel temple, à quel autel ou à quel crime ?

Beato te che il fato
A viver non dannò fra tanto orrore ;
Che non vedesti in braccio
L'Itala moglie a barbaro soldato ;
Non predar, non guastar cittadi e cólti
L'asta inimica e il peregrin furore ;
Non degli tali ingegni
Tratte l'opre divine a miseranda
Schiavitude oltre l'alpe, e non de folti
Carri impedita la dolente via ;
Non gli aspri cenni ed i superbi regni ;
Non udisti gli oltraggi e la nefanda
Voce di libertà che ne schernia
Tra il suon delle catene e de' flagelli.
Chi non si duol ? che non soffrimmo ? intatto
Che lasciaron quei felli ?
Qual tempio, quale altare o qual misfatto ? »

Assurément, tout n'est pas réminiscence ou imitation dans cette ode, et les apostrophes à Dante, qui forment les deux dernières strophes, ne sont pas sans originalité ni sans grandeur. Leopardi interroge Dante sur les destinées de la patrie. Est-elle morte pour toujours ? Faut-il désespérer d'elle ? Et ces questions ne sentent point la rhétorique, d'abord parce que dans le poème dantesque se trouve en effet comme l'âme de la patrie italienne et que les vers du chantre divin ne restèrent jamais sans réponse pour qui sut les interroger avec foi, ensuite parce que Leopardi s'est demandé plus d'une fois à lui-même ce qu'il demande « à l'illustre père du rhythme étrusque. » Plus d'une fois ce jeune esprit a dû se poser ce problème, précurseur du pessimisme prochain : « *In eterno perimmo ? e il nostro scorno non ha verun confine ?* » Mais pour en venir à cet endroit qui n'est tou-

chant et naturel que parce qu'il reflète les idées intimes, par quelles longueurs et quelles froides déclamations ne nous faut-il point passer ! Voici comment Leopardi essaie d'exprimer l'enthousiasme inspirateur de ceux qui préparent le monument de Dante : « La hauteur du sujet vous inspirera ; il vous enfoncera dans le sein d'âcres aiguillons. Qui dira les flots et le trouble de votre fureur et de votre immense amour ? Qui peindra l'éclair des yeux ? Quelle voix mortelle peut égaler en la figurant une chose céleste ? Loin, loin d'ici toute âme profane ! Oh ! quelles larmes l'Italie réserve à cette noble pierre !

Voi spirerà l'altissimo subbietto,
Ed acri punte premeravvi al seno.
Chi dirà l'onda e il turbo
Del furor vostro e dell'immenso affetto ?
Chi pingerà l'attonito sembiante ?
Chi degli occhi il baleno ?
Qual può voce mortal celeste cosa
Agguagliar figurando ?
Lunge sia, lunge alma profana. Oh quante
Lacrime al nobil sasso Italia serba ! »

Mais tout à coup, sans préparation, comme à l'insu du poète, la pensée même de Leopardi se produit en quelques mots jetés à la fin de la description de la retraite de Russie. Quelle surprise et quelle joie de rencontrer, au milieu de formes de convention, dans ce lyrisme trop souvent impersonnel, parfois banal, ces vers exquis et purs, que ne pourront effacer de notre esprit même les plus belles des poésies purement philosophiques : « Ames chères, bien qu'infinie soit votre infortune, donnez-vous la paix ; et que ceci vous console que vous n'aurez aucune consolation ni dans cet âge ni dans l'âge futur. Dans le sein de votre douleur sans limites reposez-vous, ô vrais fils de Celle à la suprême adversité de laquelle la vôtre est seule assez grande pour ressembler.

.... Anime care,
Bench'infinita sia vostra sciagura,
Datevi pace : e questo vi conforti
Che conforto nessuno
Avrete in questa o nell' et à futura.

In seno al vostro smisurato affanno
Posate, o di costei veraci figli,
Al cui supremo danno
Il vostro solo è tal che s'assomigli.»

V.

Si dans les différentes éditions des poésies, l'ode à Angelo Mai vient la troisième, ce n'est point une fantaisie des éditeurs : Leopardi lui-même, dans la première édition générale de ses œuvres, l'avait placée la troisième, sans doute pour réunir en une même partie de son livre les cinq odes où il est question du patriotisme. Mais, chronologiquement, elle ne viendrait que la neuvième. Elle fut composée, et imprimée à part (Rome, 1820) deux ans après les deux premières odes et un an après les Idylles, qui sont au nombre de six, et qui occupent une place considérable dans l'œuvre de Leopardi. Sans doute, il y a peu de rapport entre le sujet des Idylles et celui des odes patriotiques. Cependant, quand même elles ne seraient que de petits poèmes champêtres à l'imitation de Théocrite, elles n'en marqueraient pas moins un progrès vers la négation de l'idée de patrie. Que dire en effet d'une inspiration patriotique qui manque au bout de deux odes et d'un esprit assez prompt à se dégager des misères de l'Italie, si présentes et qui s'accroissent chaque jour, pour se tourner tout entier vers les objets habituels de l'idylle ? Mais il y a autre chose dans les Idylles, ou plutôt ce titre d'Idylles est impropre et Leopardi a eu raison d'y renoncer dans les éditions subséquentes : c'est l'histoire de l'âme de Leopardi qui fait un pas de plus vers la conclusion, et le lien est facile à saisir entre l'*Infini*, par exemple, l'une des plus belles Idylles, et les odes patriotiques. « Le passé valait mieux que cet âge de misère », a dit en résumé l'auteur du chant de Simonide, et à ce mot : « le passé » sa pensée prend son essor. Le voilà loin des choses présentes, remontant les âges par delà son siècle qui lui cache les âges précédents, comme la haie de son jardin lui cache l'horizon, il cherche, il voyage en des régions qui sont sans doute meilleures et à coup sûr qui sont autres ; sa pensée

s'anéantit en cette immensité et se plaît au *naufrage dans une telle mer*, qui est au fond l'incrédulité, la négation de toute choses :

..... E mi sovvien l'eterno,
E le morte stagioni, e la presente
E viva, et il suon di lei. Così tra questa
Immensità s'annega il pensier mio;
Et il naufragar m'è dolce in questo mare.

Revenu de ce naufrage, l'état présent des choses, *la presente stagione*, la patrie, l'avenir de la patrie lui paraissent des chimères. Sans doute ce n'est pas cette idée qu'il exprime dans les premiers et dans les derniers vers de l'ode qui sont plus particulièrement adressés à l'*Italo ardito*, au savant qui rend à l'Italie les monuments perdus du génie national : Angelo Mai, en trouvant la *République* de Cicéron, a trouvé le meilleur instrument de relèvement pour le pays ; que l'Italie tourne les yeux en arrière ; si elle se relève, ce n'est que par les exemples des aïeux qu'elle se relèvera. Tel est le cadre de l'ode, dernier sacrifice à la convention, hommage rendu au patriotisme de Mai, et, si l'on s'en tenait à ces formes encore optimistes, on n'y verrait rien qui différât essentiellement de l'ode à l'Italie. Mais, pour aller au fond de la pensée, le lecteur n'a plus besoin de lever le voile : Leopardi le déchire lui-même : « O glorieux ancêtres, conservez-vous encore quelque espérance de nous ? N'avons-nous pas péri tout entiers ? Peut-être le pouvoir de connaître l'avenir ne vous est-il pas ravi. Moi, je suis abattu, et je n'ai aucune défense contre la douleur ; obscur m'est l'avenir et tout ce que j'en distingue est tel que cela me fait paraître l'espérance comme un songe et une folie :

Di noi serbate, o gloriosi, ancora
Qualche speranza? in tutto
Non siam periti? A voi forse il futuro
Conoscer non si toglie. Io son distrutto,
Nè schermo alcuno ho dal dolor, chè scuro
M'è l'avvenire, e tutto quanto io scerno
E tal che sogno e fola
Fa parer la speranza.... »

Puis il passe en revue les grands Italiens, Dante, Chris-

tophe Colomb, Arioste, Tasse, Alfieri, et, au lieu de saluer en eux l'image de l'Italie, il leur demande à quoi en définitive ont abouti leurs efforts. Il semble que les uns aient fini par ne plus croire à la patrie; les autres se sont brisés dans une lutte insensée. Dante lui-même, l'Italien par excellence, Dante, qu'a-t-il fait? Il a préféré l'enfer à la terre, tant la terre lui était odieuse. Il a vécu dans les larmes, heureux encore d'avoir souffert, car nous ne souffrons même pas, nous autres hommes du dix-neuvième siècle : nous nous ennuyons.

« Elles étaient chaudes encore, tes cendres saintes, ennemi indompté de la fortune, dont le dédain et la douleur préférèrent l'enfer à la terre. L'enfer! et quelle région en effet ne vaut pas mieux que la nôtre? Et tes douces cordes murmuraient encore touchées par ta droite, infortuné amant. Ah! de la douleur sort et naît le chant italien. Et cependant moins pesant, moins mordant est le mal dont on souffre que l'ennui dont on étouffe. O heureux toi dont pleurer fut la vie! Nous, l'ennui nous a mis le maillot; près de notre berceau il se tient immobile, et, sur notre tombe, le néant.

Eran calde le tue ceneri sante,
Non domito nemico
Della fortuna, al cui sdegno e dolore
Fu più l'averno che la terra amico.
L'averno : e qual non è parte migliore
Di questa nostra? E le tue dolci corde
Susurravano ancora
Dal tocco di tua destra, o sfortunato
Amante. Ahi dal dolor comincia e nasce
L'Italo canto. E pur men grava e morde
Il mal che n'addolora
Del tedio che n'affoga. O te beato
A cui fu vita il pianto! A noi le fasce
Cinse il fastidio; a noi presso la culla
Immoto siede, e su la tomba, il nulla. »

Et Christophe Colomb? quel service a-t-il rendu en découvrant l'Amérique? Il a cru accroître l'empire des hommes; il a rapetissé la terre. Nous la pensions infinie; maintenant nous en connaissons les limites, nous les touchons, et nous nous consumons d'ennui :

« Mais tu vivais alors avec les astres et la mer, fils audacieux de la Ligurie, quand au-delà des colonnes, au-delà des rivages où l'on avait cru le soir entendre siffler l'onde quand le soleil s'y plongeait, te confiant aux flots infinis, tu retrouvas les rayons du soleil déjà couché et le jour qui naît alors que pour nous il a disparu; tu vainquis toute opposition de la nature; la découverte d'une immense terre inconnue fut la gloire de ton voyage et de ton retour plein de dangers. Hélas! hélas! mais le monde, une fois connu, ne s'accroît pas, il diminue plutôt, et l'air sonore, la terre bienfaisante et la mer apparaissent bien plus vastes aux enfants qu'au sage.

Ma tua vita era allor con gli astri e il mare,
Ligure ardita prole,
Quand' oltre alle colonne, ed oltre ai liti,
Cui strider l'onde all' attuffar del sole
Parve udir su la sera, agl' infiniti
Flutti commesso, ritrovasti il raggio
Del sol caduto, e il giorno
Che nasce allor ch' ai nostri è giunto al fondo;
E rotto di natura ogni contrasto,
Ignota immensa terra al tuo viaggio
Fu gloria, e del ritorno
Ai rischi. Ahi ahi, ma conosciuto il mondo
Non cresce, anzi si scema, e assai più vasto
L'etra sonante e l'alma terra e il mare
Al fanciullin, che non al saggio, appare. »

« ..... Voici maintenant que le monde est représenté dans une petite carte. Voici que tout est semblable et que les découvertes n'accroissent que notre néant.

... Figurato è il mondo in breve carta;
Ecco tutto è simile, e discoprendo
Solo il nulla s'accresce..... »

Ainsi parleront les hommes dans *l'Histoire du genre humain* : ils ne seront pas plus vite dégoûtés de la prétendue variété que met dans le monde un Jupiter avare et jaloux, et il n'y aura guère plus d'incrédulité dans cette satire des croyances humaines que dans cette ode qui veut paraître patriotique.

Mais si Colomb, par sa découverte, ne rendit pas la vie plus attrayante, ne fut-il pas utile au bonheur des hommes, ce chantre errant des armes et des amours, qui naissait alors, cet ingénieux créateur d'un monde enchanté où ses contemporains se sont distraits, parmi les plus douces fantaisies et les plus aimables mensonges, des horreurs de la guerre civile et du dégoût de la réalité? Eh bien! dans Arioste lui-même, dans le joyeux Arioste, se cache la philosophie de la douleur et du désespoir. Car d'après lui les seules choses qui font aimer la vie, ce sont les gaies fictions, les folles chimères, les illusions des vieux romans de chevalerie. Chassez ces rêves légers, fermez le livre, que vous reste-t-il? Rien, si ce n'est de savoir avec certitude que tout est vain, excepté la douleur.

« . . . . . Il certo e solo
Veder che tutto è vano altro che il duolo. »

Mais Tasse? Celui-là du moins chanta l'espérance et la foi : dans ses vers, le barbare infidèle est vaincu, et Jérusalem délivrée : voici le règne du christianisme et de la civilisation. Imaginations! mensonges! L'humanité est pire que jamais. Loin de régénérer l'Italie, les poèmes de Tasse ne préservèrent même pas leur auteur « des glaces dont la haine et l'immonde jalousie des particuliers et des tyrans avaient entouré son âme brûlante. (1) » L'amour même, la dernière illusion de la vie, l'abandonna. Il connut la réalité du néant. L'heure suprême fut pour lui une récompense et non pas une peine : « C'est la mort que demande quiconque a connu notre mal et non une couronne :

. . . . . Morte domanda
Chi nostro mal conobbe, e non ghirlanda. »

Et qu'on ne dise pas : « C'est la faute du temps : les com-

(1) ..... Il dolce canto
Non valse a consolarti o a sciorre il gelo
Onde l'alma t'aveau, ch'era si calda,
Cinta l'odio e l'immondo
Livor privato e de' tiranni.

temporains de Tasse étaient mauvais. » Nous sommes pires. Nous ne sommes plus jaloux des poètes : nous sommes indifférents. Le tardif honneur que Tasse reçut, personne aujourd'hui ne le lui préparerait, en ce siècle de chiffres. Après tant d'années, la postérité n'a pas réparé l'injustice des hommes du XVIe siècle : l'immortel ennui de Tasse est encore flétri du nom de folie.

Voici pourtant un homme dont l'œuvre ne parait pas stérile : il a, sur la scène, déclaré la guerre à la tyrannie. L'Italie de l'avenir ne vit-elle pas dans ses tragédies et sa fière Antigone n'a-t-elle pas fait trembler sur le trône les oppresseurs du pays de Brutus ? Hélas ! vaines maximes, inutiles escarmouches, simulacres de bataille. Seul, Alfieri s'est élancé dans l'arène et seul il y a combattu, tout frémissant de mépris, sans espoir de succès. Il n'a point eu de successeur. Il n'en aura point. Aujourd'hui l'intelligence est descendue, la foule a monté :

« . . . . . Sceso il sapiente
E salita è la turba a un sol confine,
Che il mondo agguaglia. . . . . »

Il faut cependant revenir à Angelo Maï, dont la découverte est le sujet annoncé dans cette ode. La conclusion naturelle et forcée de cette éloquente affirmation de la prétendue impuissance de tous les grands italiens, serait que là où n'ont rien pu Dante, Colomb, Tasse, Alfieri avec leurs œuvres et leur personnalité, Angelo Mai ne pourra rien avec son palimpseste fraîchement déchiffré. Mais cette conclusion, Leopardi croit sans doute de meilleur goût de ne point la tirer lui-même. Il termine brusquement en conseillant à Mai de continuer ses recherches patriotiques. Sans atténuation de ce qu'il a dit, sans transition, sans ménagement d'aucune sorte, après avoir parlé de l'égalité médiocre des esprits, il en vient à louer l'optimisme de Mai dans cette stance toute pessimiste, et continuant le vers commencé par : *Che il mondo agguaglia*, il s'écrie : « O inventeur fameux, continue ; réveille les morts, puisque les vivants dorment ; arme les langues éteintes des anciens

héros ; tellement qu'à la fin ce siècle de fange ou désire la vie et se lève pour des actes illustres ou ait honte de lui-même.

... O scopritor famoso
Segui : risveglia i morti,
Poi che dormono i vivi ; arma le spente
Lingue de' prischi eroi ; tanto che in fine
Questo secol di fango o vita agogni
E sorga ad atti illustri, o si vergogna. »

Est-il possible de voir, dans ces vers si peu attendus, autre chose qu'un courtois hommage destiné à faire accepter les idées pessimistes qui sont le fond de cette canzone ? N'est-ce pas là une sorte de *passeport* aux dures vérités hardiment dévoilées par le poète ? Ainsi Pétrarque, après avoir gourmandé les grands de l'Italie, termine par ce conseil donné à sa canzone de dire courtoisement ce qu'il la charge de dire : *Canzone, io t'ammonisco che tua ragion cortesamente dica.*

Il semble aussi que Leopardi ne veut pas dire à ses contemporains : « La patrie est une chimère, » de peur de les plonger trop brusquement dans la vérité, c'est-à-dire dans le désespoir. Il redoute peut-être aussi pour lui-même d'entendre le bruit de la négation terrible qui est au fond de son cœur. Il aime à dire aux autres et, à son insu peut-être, il ne lui déplaît pas de se dire : « Si le sentiment patriotique n'est plus qu'une illusion, il exista réellement autrefois. » Et il revient aux anciens, aux Romains et aux Grecs, non que le penseur espère se convaincre que ce qui est chimère aujourd'hui n'était pas chimère il y a deux mille ans, mais le poète trouve ces histoires de l'antiquité belles et dignes d'être chantées, propres peut-être à distraire ses lecteurs du sentiment amer du néant des choses, et il les chante non comme réelles, mais comme si charmantes qu'on regrette qu'elles ne soient pas réelles. Et puis, n'oublions pas que Leopardi ne prétend pas qu'il soit bon de rechercher et de propager la vérité. Et s'il y a pour le sage, une fois les illusions tombées, une âpre satisfaction à savoir que rien n'est vrai, hormis la douleur, et à souffrir en connaissance de

cause, est-il indispensable d'infliger cette science aux âmes ignorantes, faibles, et qui sont encore les dupes heureuses d'un mirage séduisant? Ainsi la sœur du poète, cette aimable Pauline, que l'*Epistolario* nous a fait connaître, va laisser le nid paternel, *il patrio nido*, pour entrer dans la vie, pour se marier. Leopardi, dans l'ode qu'il lui adresse à l'occasion de son mariage, l'année même de l'ode à Angelo Mai, va-t-il lui dévoiler tout d'un coup, à cette frêle jeune fille, l'accablante vérité ? Il ne lui voudra dire que ce qu'elle en doit savoir pour que les premiers mécomptes ne lui soient pas trop cruels. Elle va, lui dit-il, se séparer des *fantômes riants et des erreurs fortunées* qui jusqu'alors ont embelli sa vie ; elle va accroître la malheureuse famille de la malheureuse Italie :

L'infelice famiglia all'infelice
Italia accrescerai.

Il ne lui dit pas que ses fils tromperont fatalement toutes ses espérances puisque toutes les espérances humaines doivent être trompées. Non : il est une vertu farouche, haute, spartiate, à laquelle elle doit les porter : « Ou malheureux ou lâches seront tes fils : choisis les malheureux :

O miseri o codardi
Figliuoli avrai. Miseri eleggi. »

« Hélas ! c'est trop tard, c'est dans le soir des choses humaines que celui qui naît acquiert le mouvement et le sentiment :

..... Ahi troppo tardi
E nella sera delle umane cose,
Acquista oggi chi nasce il moto e il senso. »

Que Pauline songe que son rôle de femme sera laborieux et fatigant. Les femmes peuvent beaucoup dans la société, et peut-être ont-elles une terrible part de responsabilité dans la dégénérescence de notre race. Mais les femmes ne sont-elles pas mauvaises, comme toutes choses au monde? Il n'en était pas ainsi autrefois : exemple, les fiancées lacédémoniennes et la généreuse Virginie. Et c'est par

le récit de l'héroïsme de la jeune Romaine que finit la canzone, laissant l'âme de Pauline bien incertaine, bien troublée par ces sombres réflexions sans lien apparent, et cet aspect austère et inaccessible qui est donné au devoir. Mais n'a-t-elle pas entrevu le fond de la pensée de son frère ? Leopardi, voulant avertir sa sœur, et peut-être avec elle les femmes de son temps, n'a-t-il pas laissé échapper le fatal secret ? Qui peut se méprendre sur la pensée intime de cette ode étrange où la vertu est placée si haut qu'une femme n'y peut atteindre, ou si loin qu'elle disparaît presque dans les légendes d'un passé héroïque ? En tout cas, on n'y voit point de succès possible pour la vertu. Quand le poète dit : « Choisis-les malheureux, » il ne veut pas dire : « Ils seront malheureux sans doute, mais ils seront utiles à leur pays. » Il songe à ce malheur en quelque sorte philosophique, c'est-à-dire à ce sentiment du néant, qui, s'il vient à naître dans une âme forte, trouve en lui-même une satisfaction.

Aux jeunes gens d'ailleurs, la même année, il parle un langage moins voilé : « Notre vie, leur dit-il, à quoi est-elle bonne ? seulement à la mépriser. Elle est heureuse alors qu'enveloppée dans les périls elle s'oublie elle-même, quand elle ne mesure pas la perte des heures vermoulues et lentes et n'en écoute pas la fuite ; elle est heureuse, alors que, le pied poussé vers le passage léthéen, nous la revoyons plus attrayante :

Nostra vita a che val ? solo a spregiarla :
Beata allor che ne' perigli avvolta,
Se stessa obblia, nè delle putri e lente
Ore il danno misura e il flutto ascolta ;
Beata allor che il piede
Spinto al varco leteo, più grata riede. »

Tels sont les derniers vers de l'ode *à un jeune homme vainqueur au jeu de ballon,* et il est difficile de se méprendre sur la portée de telles paroles. Ainsi le but de la vie, c'est le fleuve d'oubli, ce sont les eaux profondes et sûres où l'on s'abîme à jamais, c'est le néant où l'on arrive par

l'oubli. Cette pensée est plutôt le préambule du *Brutus*, qui nous attend à la page suivante, que la conclusion de ces promesses de gloire, de ces félicitations encourageantes qui sont semées dans les deux premières strophes. Mais nous savons maintenant comment se forme la pensée du poète et par où elle passe pour arriver, comme fatalement, à une formule pessimiste. Dans cette dernière ode, ce travail intérieur est plus apparent que dans les autres. Voici d'abord la première impression produite sur l'âme de Leopardi par le fait qui est l'occasion de la canzone, la victoire d'un jeune homme dans un jeu d'adresse noble et viril : « Apprends, noble jeune homme, à connaître le visage et l'agréable voix de la gloire et combien la vertu laborieuse est au-dessus d'un loisir efféminé...... Toi, l'arène retentissante, le cirque et les frémissements de la faveur populaire t'appellent à des actes illustres ; toi, fier de ta jeunesse, la patrie aimée te prépare aujourd'hui à renouveler les antiques exemples :

Di gloria il viso e la gioconda voce,
Garzon bennato, apprendi,
E quanto al femminile ozio sovrasti
La sudata virtude......
.... Te l'echeggiante
Arena e il circo, e te fremendo appella
Ai fatti illustri il popolar favore ;
Te rigoglioso dell'età novella
Oggi la patria cara
Gli esempi antichi a rinnovar prepara. »

Puis, comme toujours, Leopardi revient à l'antiquité, à la Grèce, où de semblables jeux formèrent peut-être les héros de Marathon, et, reproduisant dans le cours borné d'une composition lyrique les phases successives du développement de son esprit, il arrive par la Grèce, par l'étude des anciens, à une conception philosophique de la vie, à sa chère théorie de la douleur et du néant. Et si l'on ne voyait pas, dans cette canzone, l'abrégé de l'histoire de ses idées, comment rattacherait-t-on la stance troisième, toute désespérée, à la seconde où brille l'image fortifiante de la vertu grecque ?

« Sans doute, des jeux sont chose vaine. Mais la vie, n'est-elle pas plus vaine encore?

.... Le meste rote
Da poi che Febo instiga, altro che giuoco
Son l'opre de mortali ? ed è men vano
Della menzogna il vero ?.......... »

Voilà l'obscure et insuffisante transition qui relie ces deux développements lyriques, si contradictoires dans la forme, et pourtant si naturellement enchaînés dans l'esprit de Leopardi. Mais nous savons que les belles légendes antiques ont le privilége de faire ressortir aux yeux du philosophe l'horrible laideur de la réalité présente, que le dévouement de Leonidas lui rendait naguère plus sensible la lâcheté de ses contemporains, et qu'en tout cas c'est au sortir de son long commerce avec les anciens qu'il est devenu incrédule. Aussi ne sommes-nous point surpris que, brusquement, écoutant sa pensée réveillée, il se mette à chanter le mépris de la vie et l'espoir du néant pour terminer une ode inspirée en apparence par le spectacle de l'activité humaine qui s'exerce pour le progrès en haine de l'anéantissement et du *varco leteo.*

CHAPITRE V.

LES POÉSIES AMOUREUSES.

La philosophie de Leopardi et l'idée d'amour.— Contradictions.— Etude de *Il sogno ;* ressemblances avec le *Triomphe de la Mort* de Pétrarque. — Les autres poésies ; impossibilité de concilier l'amour avec l'*infelicità. Amore e Morte.* — *A se stesso* ; triomphe de l'idée philosophique.

I.

Dans la conception philosophique de Leopardi, il n'y a pas de place pour l'amour, ou plutôt l'amour y doit être l'ennemi par essence du bonheur relatif que l'humanité peut trouver dans l'espérance de l'anéantissement. Aimer, c'est propager l'*infélicité* puisque c'est propager la vie. L'amour est une chimère, la plus riante peut-être, mais aussi la plus redoutable qui puisse attarder le sage dans la poursuite du vrai bien, c'est-à-dire du non-être. Comme les modernes pessimistes allemands, c'est contre l'amour que Leopardi doit donc, s'il est logique, réserver le principal effort de sa dialectique. Il semble cependant qu'il n'en fasse rien. Il cherche même, par une étrange contradiction, à donner une place à l'amour dans son système et dans sa poèsie. *L'Histoire du genre humain* nous montre l'Amour, touché de compassion pour les misères des hommes, obtenant de Jupiter la permission d'aller, de temps à autre, visiter et consoler la terre, et, dans les poésies, l'Amour est frère de la Mort : loin de combattre le désir du néant il en est l'auxiliaire le plus ingénieux et souvent le plus efficace. Mais ce

ne sont là que de passagères tentatives du poète pour s'accorder avec le philosophe, et Leopardi, porté comme malgré lui vers cette source traditionnelle d'inspiration poétique, s'en écartera bientôt, non sans quelque regret, pour revenir à sa pensée intérieure, un instant voilée par les paradoxes aussi bizarres qu'éloquents de la Canzone *Amore e Morte*, mais qui va enfin se glorifier tout entière dans la *Ginestra*.

On devine déjà qu'il chantera l'amour à peu près comme il a chanté la patrie et comme il eût chanté la religion, si la rapide éclosion de sa pensée lui en avait laissé le temps. Il ne sera original que quand il sera lui-même, c'est-à-dire quand il célébrera sa pensée, inconciliable avec le sujet de ses poésies amoureuses, qui est emprunté à la tradition. Tant qu'il chantera l'amour comme on le chante, il sera banal ou médiocre, et il écrira trop comme tant d'autres ont écrit avant lui. Mais, à mesure qu'apparaîtra sa pensée, ses vers deviendront plus personnels, et d'autant plus beaux, d'autant plus touchants qu'ils deviendront plus philosophiques.

Toutefois, dans les poésies amoureuses, l'inspiration de Leopardi ne se transforme pas de la même manière que dans les poésies patriotiques. On y voit cette différence que cette transformation, qui a été rapide et visible dans les poésies patriotiques, est lente et parfois obscure dans les poésies amoureuses, de sorte qu'il serait possible de se faire plus longtemps d'illusion sur celles-ci et de ne pas voir tout d'abord combien elles sont creuses et fausses quand elles veulent exprimer l'amour comme on le conçoit et comme on l'a toujours conçu.

C'est peut-être que Leopardi a mis moins de temps à sentir le néant du patriotisme qu'à faire pénétrer dans son cœur cette idée que l'amour n'existe pas. Cependant sa raison, toujours rapide et sûre, n'avait guère hésité, et si nulle part, dans les œuvres morales, l'amour n'est proscrit nettement, le silence qui est gardé à l'endroit de ce grand consolateur de l'humanité n'équivaut-il pas à une négation formelle, surtout dans une œuvre où sont si curieusement exa-

minés et déclarés faux tous les motifs que l'homme s'imagine avoir de croire ou d'espérer ? Quant au rôle qui est prêté à l'amour dans la fantastique histoire du genre humain, ce rôle est en somme si petit, si insignifiant, cette intervention de l'amour est si rare et si courte quand elle se produit, que l'accès de bonté de Jupiter semble plutôt un accès d'ironie, comme pour mieux souligner l'humaine misère. D'ailleurs, si l'on y regarde de près, ce n'est pas de l'amour véritable qu'il s'agit, mais de l'*amore-larva*, le dernier survivant des fantômes que s'était forgés l'optimisme des mortels. Le sens de la conclusion allégorique de l'Histoire du genre humain, c'est donc que l'amour est la chimère que l'homme caresse le plus longtemps ; mais, quel que soit le temps qu'on mette à s'en détacher, cette chimère n'est pas moins vaine que celles qu'on appelle la Patrie, la Religion, la Survivance de l'âme.

II

La plus caractéristique des premières poésies amoureuses n'est, à notre avis, ni le *Premier amour*, ni la *Vie solitaire*, ni l'*Épouvante nocturne*, ni même ce gracieux *Consalvo* où quelques-uns ont vu le chef-d'œuvre de Leopardi ; c'est le *Songe*, parce que c'est dans le *Songe* que se rencontrent les plus distinctes des deux sources d'inspiration qui sollicitèrent le poète et le philosophe. On trouve dans ce poème, étrange et difficile à juger du premier coup, d'abord la tradition, c'est-à-dire Pétrarque, puis la négation très-nette et très-formelle des croyances qui dans Pétrarque donnent à l'amour sa raison d'être. Nous avons déjà analysé dans les poésies patriotiqnes cette inspiration complexe, souvent contradictoire, où la pensée personnelle de Leopardi dominait de plus en plus et finissait par écarter tout à fait l'élément factice et traditionnel. Ici une semblable étude, si elle était poussée dans le détail, offrirait cet intérêt de plus que si Pétrarque inspire à Leopardi la partie affirmative de son poème, il lui inspire aussi, jusqu'à un certain point, la partie négative, et si, en lui parlant de sa Laure, il

lui donne le désir de chanter l'amour, il réveille indirectement en lui son incrédulité, son amour du néant, et toutes les vues philosophiques qui sont la négation de l'amour.

En effet, l'idée première du Songe se trouve, à n'en pas douter, dans ce poème de Pétrarque dont le titre seul devait attirer Leopardi et évoquer ses rêveries les plus intimes, dans le *Triomphe de la mort*, le plus beau peut-être et à coup sûr le plus ingénieux, non-seulement des *Triomphes*, mais encore de tous les chants en l'honneur de Laure. On sait que dans les théories poétiques et religieuses de Pétrarque, l'amour humain va s'épurant, s'élevant peu à peu, jusqu'à ce qu'il atteigne à un degré céleste de perfection et qu'il se confonde dans l'amour divin. C'est là la conclusion de Canzoniere, comme c'est la conclusion de la vie mystique du Pétrarque. Or, dans les Triomphes, Pétrarque a voulu nous donner l'esprit de sa vie et de son œuvre amoureuse, et nous tracer l'histoire des évolutions successives de son être moral. Voici d'abord l'amour humain : il s'empare de l'âme du chrétien et y règne : c'est le *Triomphe de l'Amour*. On peut se résigner à ce triomphe, puisque l'Antiquité (1) nous montre ses dieux et ses héros en proie à l'Amour. Mais ce triomphe doit être passager. Chez l'homme fort, la vertu l'emporte bientôt sur l'Amour, et c'est là le *Triomphe de la Chasteté*. Puis vient la Mort qui triomphe à la fois de la Chasteté et de l'Amour, ensuite la Gloïre qui triomphe de la Mort, le Temps qui triomphe de la Gloire et enfin la Divinité qui triomphe de tout.

C'est Dieu qui préside à tous ces triomphes ; c'est Dieu, pour ainsi dire, qui les mène. Ces victoires successives de l'Amour, de la Chasteté, de la Mort, de la Gloire, du Temps, c'est Dieu qui les remporte. Laure n'a été qu'un instrument dans les mains divines pour éprouver, purifier, élever Pétrarque. Quand Pétrarque songe à Laure, il tient les yeux naturellement tournés vers le ciel. Tous ces triomphes pour-

(1) Rien n'est plus fréquent que ces arguments tirés, par les poètes religieux de la Renaissance, de la morale et de la religion païennes.

raient s'appeler le Triomphe de la Foi, le Triomphe de l'Espérance chrétienne.

Nous voilà bien loin du pessimisme de Leopardi. Mais pour glorifier les choses divines, Pétrarque a abaissé les choses humaines. Comme l'ont fait tous les moralistes chrétiens, comme plus tard le fera Pascal, Pétrarque a montré que cette vie n'avait point de prix, que tout n'était ici-bas que douleur, contrariété, illusion, chimère. Il a appelé la mort à grands cris : la mort est la grande libératrice, puisqu'elle nous fait passer d'une vie de misère à une vie de félicité. Or, un pessimiste ne peut-il pas trouver son compte dans ce chapitre de la philosophie chrétienne ? Laissant de côté les affirmations de Pétrarque, il verra ses propres pensées dans la démonstration de la vanité des choses humaines. Et d'ailleurs, croit-on que tous les admirateurs des pensées de ce Pascal, auquel on songe malgré la diversité des doctrines quand on lit Leopardi, soient des chrétiens ou même des spiritualistes bien couvaincus ? Sont-ils même bien nombreux, les dévots fervents qui se plaisent en sécurité à l'étude de Pascal ? Ne craindraient-ils pas d'emporter d'une telle étude, non pas un surcroît de grâce et de foi, mais cette conviction douloureuse de la réalité de l'humaine misère, capable, pour certains esprits, de tenir lieu de toute une philosophie ?

Quoi qu'il en soit, quand Pétrarque disait : « Depuis que sous le ciel j'ai vu que rien n'était stable ni ferme, tout éperdu, je me suis retourné et j'ai dit : Regarde ; à quoi peux-tu croire ? — Je me suis répondu : Au Seigneur, qui n'a jamais manqué de parole à qui se fie en lui :

Da poi che sotto 'l ciel cosa non vidi
Stabile e ferma, tutto sbigottito
Mi volsi, e dissi : guarda ; in che ti fidi ?
Risposi : Nel Signor che mai fallito
Non ha promessa a chi si fida in lui. » (1)

Leopardi n'écoutait pas la réponse ; il n'entendait que la question : *In che ti fidi ?* et il trouvait des formes toutes

(1) *Trionfo della Divinità,* V. 1 — §.

prêtes pour son incrédulité dans des vers comme ceux-ci : « Malheureux qui place ses espérances dans une chose mortelle ! (mais qui ne les y place pas?), et si en fin de compte il se trouve trompé, il l'a bien mérité (1)..... O humaines espérances fausses et aveugles ! (2).

Miser chi speme in cosa mortal pone !
(Ma chi non ve la pone?) e s' ei si trova
Alla fine ingannato, è ben ragione.
. . . .
O umane speranze cieche e false ! »

Il était même tellement frappé de la ressemblance de ces pensées avec les siennes que plus tard, dans son édition de Pétrarque, il inscrivait en tête du *Triomphe de la Mort*, à titre d'épigraphe explicative et au risque de trahir l'auteur qu'il commentait, ces trois vers du *Triomphe* même, si peu chrétiens si on les isole, et si orthodoxes et si encourageants si on les lit en leur place : « O aveugles ! à quoi bon vous donner tant de mal ? Vous retournez tous à la grande mère antique et votre nom à peine se retrouve :

O ciechi, il tanta affaticar che giova ?
Tutti tornate alla gran madre antica,
E il nome vostro appena si ritrova. (3) »

Mais ce n'est pas seulement l'écho de ces exclamations douloureuses que l'on retrouve dans le *Songe* de Leopardi : le sujet même, comme on va le voir, est emprunté au *Triomphe de la Mort*.

Dans Pétrarque, Laure, morte depuis un jour, apparaît à son amant, le visage doucement coloré comme celui de l'Aurore, la tête couronnée de pierreries orientales, et entourée de tous les heureux du Paradis, resplendissants comme elle. Elle s'assied avec Pétrarque sur une rive ombragée d'un beau laurier et d'un hêtre, et une conversation s'engage entre ce vivant et cette élue sur leur amour que la mort semblait hier avoir interrompu. Cette conversation dont la beauté consiste dans les nuances les plus fines de la

(1) *Trionfo della Morte*, 85 — 88.
(2) Ibid.: 129.
(3) *Tr. della M.* 104 — 109.

pensée et de la parole, il est également malaisé de l'analyser et de la traduire. Jamais l'amour chrétien n'a été exprimé avec plus de délicatesse et plus de précision. Jamais poète, si ce n'est Dante, n'a mêlé, en cette proportion exquise, les ardeurs humaines à la sérénité céleste. Laure est devenue un être divin sans cesser d'être une femme ; elle a gardé au-delà de cette vie cette beauté d'âme, cette pureté de cœur qui se laissaient voir dans ses yeux. Sans pédanterie, sans formules scolastiques, sans rien de cette subtilité qui nous fatigue parfois dans les sonnets, elle explique comment elle n'a, sur la terre, songé qu'à Dieu, sans cesser toutefois de songer à Pétrarque, ou, pour mieux dire, comment la pensée de Dieu et la pensée de Pétrarque se fondaient dans son âme en une seule et même pensée. Sauver Pétrarque et se sauver elle-même, elle n'a pas eu d'autre but. Et comme son amant veut savoir quelle était la cause de ses froideurs, de ses dédains succédant, sans raison apparente, à d'aimables et accueillantes paroles, elle lui répond en souriant, que si parfois elle le traitait mal, c'était pour ne pas trop l'encourager à se distraire du ciel et à se perdre. Puis, quand elle le voyait vaincu par la douleur, elle tournait vers lui ses yeux doucement, « sauvant, dit-elle, ta vie et notre honneur. Et quand ta passion était trop violente, sur mon front et dans ma voix, en te saluant, je mis tantôt de la crainte, tantôt de la douleur. Tels furent avec toi mes ruses et mes artifices :

Poi se vinto te vidi dal dolore,
    Drizzai 'n te gli occhi allor soavemente,
    Salvando la tua vita e 'l nostro onore.
E se fu passion troppo possente,
    E la fronte e la voce a salutarti
    Mossi or timorosa ed or dolente.
Questi fur teco mie' ingegni e mie' arti ; (1). »

Pétrarque ne pouvant croire à tant de sympathie, Laure lui fait entendre qu'elle l'aimait, mais avec une grâce pudique auprès de laquelle la réserve des plus chastes héroïnes

(1) *Tr. della M. 88 — 94.*

de notre Racine paraît presque de la hardiesse. Dante seul a de ces délicatesses infinies, et la seule Béatrice a eu aux lèvres ce sourire divin. » Homme de peu de foi! aujourd'hui (ne le sais-tu pas?) si ce n'était pas bien vrai, pourquoi te le dirais-je ?... Sur terre as-tu plu à mes yeux ? là-dessus je me tais. Pourtant cette douce chaîne qui captivait ton cœur me plut beaucoup... et je n'ai jamais trouvé à redire dans ton amour que le manque de mesure :

Di poca fede ! or io, se nol sapessi,
Se non fosse ben ver, perchè 'l direi?...
S'al mondo tu piacesti agli occhi miei,
Questo mi taccio ; pur qnel dolce nodo
Mi piacque assai ch' intorno al cor avei...
Nè mai 'n tuo amor richiesi altro che modo » (1).

« Cela seul manqua ; et tandis que dans des attitudes douloureuses tu voulais me montrer ce que je voyais toujours, tu ouvris à tout le monde le secret de ton cœur : de là mes froideurs, dont tu te consume encore maintenant. Dans les autres choses, notre concorde était bien celle qu'établit l'amour quand la vertu le tempère :

Quel manco solo; e mentre in atti tristi
Volei mostrarmi quel ch'io vedea sempre,
Il tuo cor chiuso a tutto e mondo apresti.
Quinci e mio gelo, ond' ancor ti distempre :
Che concordia era tal dell' altre cose,
Qual giunge Amor, pur ch'onestate il tempre. » (2)

Enfin, sans embarras, en pur d'esprit, elle lui dit : « Elles furent presque égales en nous deux, les flammes amoureuses, du moins après que je me fus aperçu de ton feu; mais l'un fit paraître son amour, l'autre le cacha.

Ma l'un l'appalesò, l'altro l'ascose. » (3)

Et elle rappelle, non sans ironie, combien Pétrarque fut indiscret à son sujet : « La douleur d'amour n'est pas moindre parce qu'on la cache, et elle n'est pas plus grande parce qu'on va se lamentant ; la fiction ne grandit ni n'atténue la

(1) Ibid, 124 —132.
(2) Ibid. v. 133-139.
(3) Ibid. v. 139-141.

vérité. Mais, du moins, n'ai-je pas rompu tout voile, le jour où, seule avec toi, j'accueillis tes paroles par ces mots de la chanson : *En dire plus, notre amour n'ose* ? Avec toi était mon cœur ; mais je sus contenir mes yeux, et tu te plains, comme d'un partage injuste, de ce que je t'ai donné le meilleur et le plus, t'enlevant le moins... (1) » Elle termine, pour ne pas laisser son amant « sans une conclusion qui lui soit agréable (2), » en lui disant qu'elle n'a eu qu'un ennui, qui a été d'être née dans un pays bien humble au prix de Florence, « le nid fleuri » de son amant, comme elle l'appelle, et d'avoir risqué, en naissant si loin de Pétrarque, de ne pas être aimée par lui. Elle disparaît en lui disant qu'il restera encore loin d'elle sur la terre.

Tel est ce poème, œuvre d'un homme qui a aimé, qui a vécu, et à qui les années n'ont pas seulement donné la science de l'idéalisme chrétien, mais aussi, par des expériences personnelles, celle du cœur humain dans ce qu'il a de plus intime et de plus vrai. Or Leopardi n'avait pas vingt ans quand il voulut, lui aussi, revoir sa maîtresse morte et avoir sa vision. Il feignit qu'une ombre aimée lui apparaissait, et qu'ils s'entretenaient tous deux un instant, comme Laure et Pétrarque : « C'était le matin, et à travers les volets fermés, par le balcon, le soleil insinuait dans ma chambre sombre sa première blancheur, quand, au moment où le sommeil plus léger et plus suave ferme les paupières, se dressa près de moi et me regarda au visage le fantôme de celle qui la première m'enseigna l'amour, puis me laissa dans la plainte. Elle ne semblait pas morte, mais triste, et telle que nous paraissent les malheureux. Elle approcha sa droite de ma tête, et, soupirant : Tu vis, me dit-elle, et tu ne conserves aucun souvenir de nous ? — D'où, répondis-je, et comment viens-tu, chère beauté ?

Era il mattino, e tra le chiuse imposte
Per lo balcone insinuava il Sole

(1) Ibid. v. 145-154.
(2) Ibid. v. 161.

Nella mia cieca stanza il primo albore;
Quando in sul tempo che più lieve il sonno
E più soave le pupille adombra,
Stettemi allato e riguardommi in viso
Il simulacro di colei che amore
Prima insegnommi, e poi lasciommi in pianto.
Morta non mi parea, ma trista, e quale
Degl' infelici è la sembianza. Al capo
Appressommi la destra, e sospirando,
Vivi, mi disse, e ricordanza alcuna
Serbi di noi? Donde, risposi, e come
Vieni, o cara beltà? »

Ce début n'est-il pas d'un jeune homme, qui s'ignore et qui imite gauchement? Pétrarque nous dit que Laure lui apparut « à l'heure où la nuit répandait par l'air la douce fraîcheur de l'été qui, avec la blanche amie de Tithon, ôte leur voile aux songes confus, quand une femme, etc. » Il nous transporte dans un merveilleux mythologique, conforme au goût du temps; et, sans nous dire où nous sommes, sans faire ressortir par des détails topographiques l'invraisemblance de la merveille qu'il va conter, il évoque l'ombre de Laure. Leopardi nous mène dans sa chambre, nous prévient que les volets sont fermés, qu'il y fait nuit, que le soleil se glisse par le balcon, sans songer qu'il nous met ainsi en défiance contre le surnaturel, et tout cela parce que Pétrarque a placé son rêve le matin, et qu'il veut, en vrai élève, développer ces mots: *Era il mattino*. Aussi ne peut-il s'empêcher, tant l'apparition de sa dame est invraisemblable, de lui dire, ou à peu près, *par où es-tu venue?* au risque de faire sourire en une chose si sérieuse. Le souvenir obstiné de Pétrarque vient à chaque instant gâter le plaisir qu'on pourrait prendre à la lecture de cette pièce. Ainsi Pétrarque avait demandé à Laure si elle l'avait aimé pendant la vie, et les idées chrétiennes sur l'amour donnaient un grand intérêt à la réponse de Laure : Leopardi demande lui aussi à sa dame si elle l'a aimé, et la réponse de l'ombre évoquée ne nous intéresse guère, nous qui avons été rendus difficiles par les fines et angéliques théories de Laure au sujet de son amour pour Pétrarque et de son amour pour Dieu.

N'est-ce pas aussi une réminiscence, et plus froide encore, quand il demande à l'Apparition de lui donner la main et que l'Apparition la lui donne ? « Et cette main si désirée jadis, avait dit Pétrarque, elle me la tendit en parlant et en soupirant : d'où une éternelle douceur au cœur m'est née :

Ond' eterna dolcezza al cor m'è nata. » (1)

Dans Leopardi, cet incident est singulièrement développé : ce n'est qu'après d'instantes supplications de son amant que sa dame lui accorde cette faveur, et comme nous ne savons rien sur elle, comme nous ignorons jusqu'à quel point Leopardi a souffert de sa froideur, ou plutôt comme nous sentons qu'elle n'est qu'une abstraction poétique, nous ne sommes guère touchés de ce serrement de main, au lieu que, dans le Triomphe, nous savons que Pétrarque a été rebuté pendant de longues années, et cette amicale étreinte est comme le dénouement humain de l'amoureuse histoire qni nous est racontée tout au long dans le Canzoniere. Mais c'est plus encore : c'est l'adieu de Laure aux sentiments terrestres : désormais ses paroles et son attitude seront toutes célestes, comme ses pensées et son être.

En somme, Laure nous intéresse parce qu'elle vit d'une vie supérieure, plus vraie et plus intense que la vie d'ici bas. La dame de Leopardi nous laisse aussi froide que naguère sa personnification de l'Italie, parce qu'elle n'a jamais vécu, même dans le cœur du poète. Mais voici que Leopardi, par la bouche de ce fantôme, nie la vie future et proclame le néant, réfutant, par une négation sans réserve, les théories chrétiennes de Pétrarque : « Or, finalement adieu, dit-elle. Nos malheureuses âmes et nos chairs sont séparées pour l'éternité. Tu ne vis plus pour moi et jamais tu ne vivras : déjà le destin a rompu la foi que tu m'as jurée :

Or finalmente addio.
Nostre misere mente e nostre salme
Son digiunte in eterno. A me non vivi
E mai più non vivrai : già ruppe il fato
La fe che mi giurasti. »

(1) V. 13.

Voilà des pensées personnelles et sincères. Mais que font-elles en cette pièce érotique, sinon de montrer la fausseté et le vide des amoureux propos qui précèdent ? Qu'est-ce que l'amour, s'il périt avec nous ? N'eût-elle pas dû lui dire, à son poète, cette ombre adorée qui ne vit plus pour lui : L'amour est une chimère, pour qui vit comme toi en vue du néant ? C'est une duperie que se forgent pour eux-mêmes de candides hypocrites afin de se distraire un instant de l'approche de cette mort où cependant se trouve la seule espérance, la seule félicité. Les esprits sincères et fiers comme le tien n'ont pas besoin de ces jouets pour prendre patience. Ils laissent aux optimistes et aux versificateurs le soin de chanter cette banale et vaine illusion. — C'était bien d'ailleurs à peu près ce que le philosophe disait au poète, et il y eût eu là, pour un Leopardi plus détaché du désir de suivre ses devanciers, le matière d'un piquant dialogue, comme il les aimait, entre la Raison et la Muse. Mais telle était pour Leopardi la force de la tradition (et peut-être, quoi qu'il en eût, de la vérité) qu'il ne pouvait, comme poète, se résigner à croire que l'amour, glorifié par Dante et par Pétrarque, ne fût pas pour lui, de même que pour eux, la vraie source de la poésie. Si sa philosophie lui disait : Comment chanter ce qui n'existe pas ? ses souvenirs classiques, incessamment renouvelés par l'étude, lui montraient les sublimes figures de Béatrice et de Laure, et il essayait de laisser à la postérité une Nérine et une Sylvie, quand sa vraie maîtresse était sa pensée pessimiste, qui seule, dans ses poésies, est poétique, parce que seule elle est vraie. Qu'est-ce en effet que cette Nérine, qui apparaît à la fin des *Ricordanze*, sinon une figure de convention, formée de traits empruntés à toutes les héroïnes de la poésie italienne ? Qu'ont-ils de nouveau, ces regrets sur la mort d'une jeune fille aimée ? Le printemps est revenu, et Leopardi n'a pas sa Nérine : elle s'en est allée dans la fleur de sa vie : « Si je vais encore parfois aux fêtes et aux réunions, en moi-même je me dis : O Nérine, aux fêtes et aux réunions tu ne te prépares plus, tu n'y vas plus. Si mai revient, si les amants



vont porter aux jeunes filles des bouquets et des chants, je dis : Ma Nérine, pour toi jamais ne revient le printemps, jamais ne revient l'amour. Chaque jour serein, chaque plage fleurie que je vois, chaque plaisir que je sens, je dis : Nérine maintenant n'a plus de plaisirs ; les champs, l'air, elle ne les voit plus :

Se a feste anco talvolta
Se a radunanze io movo, infra me stesso
Dico : o Nerina, a radunanze, a feste
Tu non ti acconci più, tu più non movi.
Se torna maggio, e ramoscelli e suoni
Van gli amanti recando alle fanciulle,
Dico : Nerina mia, per te non torna amore.
Ogni giorno sereno, ogni fiorita
Piaggia ch'io miro, ogni goder ch'io sento,
Dico : Nerina or più non gode ; i campi,
L'aria non mira. »

A qui veut-il faire illusion en exprimant, dans sa langue exquise et sobre, ces banalités amoureuses ? Est-ce au lecleur ? est-ce à lui-même ? Et pourtant il est sincère en ces inconséquences. Il prétend chanter ses illusions d'autrefois, le jeune homme, l'adolescent qu'il était, quand son cœur battait pour Nérine. Ce *fugitif instant*, il ne dit pas comme Musset (et pour cause) *qu'il fut toute sa vie*, cependant il y veut croire et il ne saurait l'oublier. Mais quelles réserves destructrices ne fait-il pas en passant ! « Fantômes, j'entends, sont la gloire et l'honneur ; plaisirs et biens, purs désirs ; la vie n'a pas un fruit, inutile misère. Et bien que vides soient mes années, bien que désert, obscur soit mon état mortel, peu m'a enlevé la fortune, je le vois bien :

Fantasmi, intendo,
Son la gloria e l'onor ; diletti e beni
Mero desio ; non ha la vita un frutto,
Inutile miseria. E sebben vôti
Son gli anni miei, sebben deserto, oscuro
Il mio stato mortal, poco mi toglie
La fortuna, ben veggo. »

Ainsi la vie n'a pas un fruit, il le sait, il ne l'oublie pas, même dans les rêves dorés des souvenirs juvéniles. Une

seule chose a du prix, c'est la douceur du jour fatal, *la dolcezza del dì fatal.*

Il ne renonce pas cependant à chanter l'amour comme on le chante, et il renouvelle, sans doute à la même époque, dans le *Risorgimento*, avec un autre mètre, la tentative des *Ricordanze*. Cette fois il s'agit de la joie délicate d'un cœur qui s'était cru mort et qui recommence, après un long engourdissement, à aimer et à souffrir. Mais à Pétrarque aussi le mal d'aimer avait été cher ; lui aussi, il avait craint, en des heures de sécheresse, de ne plus connaître les nobles douleurs, et il avait éprouvé de l'allégresse en sentant s'allumer de nouveau en lui la flamme divine de l'amour. Souffrir, c'est vivre, et les plus atroces déchirements sont préférables, pour l'élite, à cette paix vide et morte d'un cœur que rien n'émeut plus. Plus d'une fois ces idées, fortifiées par le mysticisme chrétien, se retrouvent dans les controverses amoureuses où se complaisait la subtilité du moyen-âge. Leopardi ne les a pas plus inventées que ne les ont inventées plus tard Victor Hugo et Musset. Mais les autres poètes du XIX[e] siècle ont rajeuni ces sentiments antiques en les éprouvant de nouveau. Ils ont aimé, ils ont cru à l'amour, alors même qu'ils paraissaient ne guère croire aux autres sentiments, et ils nous ont convaincus quand ils nous ont dit : Aimer, souffrir, c'est quelque chose, *et le reste n'est rien* ; tandis que ce n'est pas à l'amour que Leopardi prétend demander encore ses délicieuses souffrances, mais à l'ombre de l'amour, à un fantôme comme ceux dont il parlait dans les *Ricordanze*. Ce qu'il appelle, ce n'est pas le retour d'un sentiment vrai, mais une heureuse erreur, *error beato*, répétant par deux fois cette expression, crainte qu'on ne s'y méprenne, et revenant ainsi à sa philosophie, qui est son vrai amour. « Je sais, dit-il avec une brièveté éloquente, je sais que la nature est sourde, qu'elle ne sait pas avoir pitié, qu'elle ne fut pas inquiète du bien, mais seulement de l'être :

So che natura e sorda,
Che miserar non sa ;

Che non del ben sollecita
Fu, ma dell' esser solo. »

III.

Toutefois, si l'amour est vain, si dans les yeux des femmes « ne brille aucune affection inconnue et intime, si cette blanche poitrine ne renferme en elle aucune flamme, » si rien de réel ne répond à ces paroles d'amour que Leopardi a voulu prononcer, à l'imitation des grands poètes, n'est-il pas possible d'élever ce sentiment vanté, quel qu'il soit, si haut dans sa pensée qu'il devienne comme un idéal inaccessible et pourtant consolateur et poétique? Sans doute les femmes ne sont pas plus belles qu'elles ne sont aimables. L'amour est un mensonge. Ne peut-on cependant chanter, sous le nom de beauté, non pas quelque chose qui existe dans un *au-delà* inconnu, puisqu'il n'y a point d'au-delà, mais du moins cet ensemble d'émotions vagues et délicieuses, cette élévation de l'âme accompagnée d'un intime frémissement, ce je ne sais quoi qui fait qu'on pleure, qu'on tressaille et qu'on est un instant un homme plus vivant dans la souffrance et dans la joie? Ou si c'est encore donner trop de réalité à ce qui n'est pas, cette lueur fugitive laissée dans l'âme par la croyance, aussitôt disparue, à la réalité d'un fantôme charmant, ou par la contagion des émotions d'autrui, de ce Pétrarque ou de ce Dante que l'on relit chaque jour, cette lueur qui tremble et qui va s'éteindre, pourquoi ne pas l'entretenir pieusement, et tout en regrettant qu'elle ne soit qu'une apparence, pourquoi ne pas la faire servir à éclairer, à transfigurer tout le monde de la pensée? Quoi qu'il en soit, Leopardi s'apprête, dans le *Pensiero dominante*, à chanter la *beauté*. Après tout, de toutes ses illusions, c'est la seule qui lui ait été fidèle. Il n'y croit plus, mais il veut l'aimer, il veut la glorifier, et il l'aime, et il la glorifie. Cette fois, il est ému, et nous sommes émus avec lui. Plus de contrainte, plus de contradictions, plus de réminiscences des maîtres. Il est libre, vrai, original. On est ravi de ces accents dédaigneux sans mélancolie, avec les-

quels il célèbre sa pensée intime et méprise les hypocrites qui nient cette pensée ou les médiocres qui ne la comprennent pas. Le style est net et fort comme l'idée. Ces strophes légères et ces sentiments graves ne doivent rien à la tradition ni à Pétrarque : on dirait que l'âme de notre poète, si longtemps obscurcie par la rouille de l'imitation, s'est enfin dégagée et ouverte, offrant aux yeux tout le trésor si neuf de ses idées intimes. On a le plaisir d'admirer sans restriction, sans arrière-pensée, sans scrupule, une poésie aussi franche et aussi ingénue qu'elle est neuve et fine, quand on lit des vers comme ceux-ci, beaux et purs comme ceux des plus grands maîtres : « Toujours les couards et les âmes non généreuses et abjectes, je les ai eus en mépris. A présent tout acte indigne blesse soudain mes sens ; mon âme à tout exemple de l'humaine vileté s'émeut soudain pour l'indignation. Cet âge superbe, qui de vides espérances se nourrit, épris de riens et ennemi de la vertu, sot qui réclame l'utile et ne voit pas que la vie devient toujours plus inutile ; je me sens plus grand que lui. Je méprise les jugements humains; et le vulgaire inconstant, ennemi des belles pensées, et ton digne contempteur (ô ma pensée), je le foule aux pieds :

Sempre i codardi, e l'alme
Ingenerose, abbiette
Ebbi in dispregio. Or punge ogni atto indegno
Subito i sensi miei ;
Move l'alma ogni esempio
Dell'umana viltà subito a sdegno.
Di questa età superba,
Che di vote speranze si nutrica,
Vaga di ciance, e di virtù nemica ;
Stolta, che l'util chiede,
E inutile la vita
Quindi più sempre divenir non vede ;
Maggior mi sento. A scherno
Ho gli umani giudizi ; e il vario volgo
A'bei pensieri infesto,
E degno tuo disprezzator, calpesto. »

Leopardi ne puise pas seulement dans les sentiments dont il parle en ces termes le mépris, tour à tour serein et indigné, des bassesses d'autrui : il y trouve la joie, la paix, la

tranquille et complète possession de lui-même. La vie même, cette ennemie odieuse dont il lui tarde tant d'être délivré, lui paraît un instant presque supportable : « La vie n'a pas de prix, la vie n'a pas de raison d'être sinon par elle (par cette pensée), par elle qui pour l'homme est tout : seule elle disculpe le destin qui nous a mis sur terre, nous autres mortels, pour souffrir tant, sans autre fruit : par elle seule quelquefois, non pour les sottes gens, mais pour les cœurs nobles, la vie est plus belle que la mort :

Pregio non ha, non ha ragion la vita
Se non per lui, per lui ch'all' uomo è tutto :
Sola discolpa al fato,
Che noi mortali in terra
Pose a tanto patir senz' altro frutto ;
Solo per lui talvolta,
Non alla gente stolta, al cor non vile
La vita della morte è più gentile. »

Et quelle est donc cette douce pensée, *dolce pensiero*, qui rétablit un moment l'équilibre et l'harmonie dans l'âme du poète ? Il nous l'a dit : c'est l'*angelica beltade*, c'est cette chimère, cette ombre d'un rien, qui, toute vaine qu'elle est, s'attache à nous opiniâtrément et « nous suit jusqu'à la tombe. » Mais quoi ? ce quelque chose d'indéfinissable et qu'en effet nous tentions vainement de définir tout à l'heure, qui n'est pas l'amour, puisque ce n'est qu'un fantôme, et qui n'est pas une idée innée puisqu'il n'y a de vrai que le néant, ce mensonge aurait pu inspirer ces beaux vers ? Cet éloquent dédain et cette allégresse superbe viendraient d'une idée fausse et que le poète lui-même proclame fausse ? Etrange poème dont l'idée inspiratrice est une erreur avouée, et où cependant vit la plus vivante des poésies ! La raison de cette singularité est que Leopardi a dit et s'est dit qu'il allait chanter la Beauté, sous le nom de pensée dominante, mais qu'en réalité c'est encore une fois sa pensée à lui qu'il a chantée. Dans les autres poésies, il finissait toujours par y venir, à cette pensée toute-puissante, mais après des détours et par

d'obscures transitions. Cette fois sa méprise a été complète. Il a senti dans son âme un élan et un enthousiasme bien réels, analogues à l'émotion qu'il avait trouvée dans les poésies des trécentistes, et il s'est dit : « Voilà peut-être l'amour, voilà peut-être la beauté. » Et il a été inspiré, non par l'amour ni par la beauté, mais par cette pensée philosophique qui maintenant, non-seulement le possède, mais ne souffre plus, même poétiquement, ces chimères et ces illusions inconciliables avec la théorie de l'*infélicità*. La certitude et le plaisir de posséder la vérité, et non pas la vue de la beauté, inspirent au poète ces dédains du vulgaire et lui rendent un moment la vie supportable. C'est que rien ne nous rend si heureux, rien n'ouvre au dedans de nous les sources secrètes de la poésie, comme de nous sentir enfin subjugués par une pensée bien à nous, si négatrice qu'elle puisse être de tout bonheur et de toute poésie. L'homme qui a ainsi mis une fois l'ordre et l'unité dans son âme, en soumettant cette âme tout entière à une pensée dominante, ressent quelque chose de la volupté de ceux qui aiment : il peut, comme Leopardi, prendre sa pensée pour une maîtresse et la glorifier comme on glorifie le beauté. D'ailleurs, n'est-ce pas aimer que d'aimer sa pensée, et, pour un Leopardi, n'est-ce pas le vrai, le seul amour ?

L'autre amour, l'amour comme on l'entend, devait pourtant lui inspirer un second poème, le plus bizarre et le plus faux de tous, l'*Amour et la Mort*, souvent cité et admiré, mais, à notre avis, inintelligible, si on ne le considère pas comme une tentative suprême faite par Leopardi pour concilier sa philosophie avec les sujets habituels de la poésie. Pourquoi, pessimiste, a-t-il chanté l'amour ? Parce que l'amour et la mort sont frères. Aimer, c'est désirer de mourir (1). La preuve, c'est que, lorsqu'on commence à aimer

(1) Aucun poète, aucun philosophe n'a tenté d'associer ainsi l'amour et la mort. Il faut chercher dans les sophismes éloquents de Proudhon pour rencontrer des pensées analogues, et encore qui ne voit, par cette citation-ci, que le point de vue de Proudhon n'est pas celui de Leopardi, bien que les expressions soient presque les mêmes?

« Soit donc que je considère la mort du point de vue de la nature,

on voudrait ne plus vivre : « Quand nouvellement naît dans le cœur profond une amoureuse passion, en même temps qu'elle, dans le cœur languissant et fatigué, un désir de mourir se fait sentir. Comment? je ne sais. Mais tel est le premier effet de l'amour vrai et puissant :

Quando novellamente
Nasce nel cor profondo
Un amoroso affetto,
Languido e stanco insieme con esso in petto
Un desiderio di morir si sente :
Come, non so : ma tale
D'amor vero e possente è il primo effetto. »

Quand la nature tout entière ne protesterait pas contre cette affirmation, Leopardi ne s'était-il pas réfuté d'avance lui-même? N'avait-il pas dit dans maint endroit qu'aimer c'était vivre ? N'avait-il pas écrit dans le *Risorgimento*, au moment où il croyait aimer de nouveau : « Avec moi recommencent à vivre la plage, le bois, la montagne; la fontaine parle à mon cœur, la mer s'entretient avec moi ?

Meco ritorna a vivere
La piaggia, il bosco, il monte ;
Parla al mio core il fonte,
Meco favella il mar. »

Aussi s'aperçoit-il qu'il a besoin de faits pour prouver que l'amour et le désir de mourir naissent en même temps dans l'âme et sont *frères*. Il va sans dire qu'il n'en trouve pas, pas plus dans son expérience que dans celle d'autrui. Mais ayant remarqué que le mal d'aimer menait parfois au suicide, il s'appuie, pour justifier son dire, sur les morts volontaires provoquées par l'amour. Mainte femme n'a pas craint

soit que je l'envisage à celui de la justice, elle m'apparaît comme la consommation de mon être, et plus je consulte mon cœur, plus je m'aperçois que loin de la fuir avec effroi j'y aspire avec enthousiasme.....

« La mort, dans le vœu de la nature, est adéquate à la félicité : la mort, c'est l'amour.....

« Celui qui aime, veut mourir. »

(De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise, t. II p. 125-126.)

de se tuer quand elle aimait : donc aimer, c'est vouloir mourir : « Même la jeune fille timide et réservée, qui d'ordinaire au nom de la mort sent se dresser ses cheveux, ose sur la tombe et les voiles funèbres affermir son regard plein de constance ; elle ose méditer longuement le fer et le poison, et dans son âme ignorante elle comprend la douceur de mourir :

Fin la donzella timidetta e schiva,
Che già di morte al nome
Senti rizzar le chiome,
Osa alla tomba, alle funeree bende
Fermar lo sguardo di costanza pieno,
Osa ferro e veleno
Meditar lungamente,
E nell'indotta mente
La gentilezza del morir comprende. »

Ainsi l'ouvrière qui allume un réchaud n'est pas réduite au désespoir par l'infidélité ou la froideur de son amant, mais elle a compris subitement que tout était vain dans cette vie et que le néant seul était quelque chose. D'où vient alors que l'amour heureux n'a poussé personne au suicide ? — Mais à quoi bon insister ? Plein de son pessimisme, Leopardi voit partout le désir de la mort, et pour s'accorder avec sa philosophie, sa poésie fausse la nature et invente des faits. L'étrange pureté du style et l'harmonie des vers ne peuvent nous faire prendre au sérieux ces sophismes inconcevables, auxquels Leopardi lui-même ne s'attarde pas longtemps. *L'Amour et la Mort* n'est qu'un caprice de sa fantaisie, ou, pour mieux dire, c'est la crise suprême dans laquelle son génie poétique rompt tout à fait avec les derniers liens qui l'attachaient à la tradition et à la convention. Le voici, à la page suivante, qui donne enfin congé, et pour jamais, à ces chimères et à ces jeux d'esprit qui l'ont retenu trop longtemps en dehors de sa pensée. C'est une pièce courte (1), concise, presque sèche à force de brièveté, mais pourtant éloquente et dramatique à sa manière, parce qu'elle marque que Leopardi veut enfin être lui et rien que lui, et

(1) *A se stesso.*

que dans sa poésie, comme dans sa philosophie, il n'y aura plus d'autre sentiment qu'un entier désespoir. Point de mélancolie, à cette heure décisive : de la sérénité, presque de l'orgueil. Il faut citer toute cètte poésie, si peu remarquée d'ordinaire, et pourtant si originale, si caractéristique. Elle résume et elle confirme tout ce que nous avons dit sur la vanité de l'inspiration amoureuse dans l'œuvre de Léopardi :

« Maintenant tu te reposeras pour toujours, mon cœur fatigué. Elle a péri, l'erreur suprême que j'ai crue éternelle pour moi. Elle a péri. Je sens bien qu'en nous des chères erreurs non-seulement l'espoir, mais le désir est éteint. Repose-toi pour toujours. Tu as assez palpité. Aucune chose ne mérite tes battements, et de tes soupirs la terre n'est pas digne. Amertume et ennui, voilà la vie : elle n'est rien d'autre : le monde n'est que fange. Repose-toi désormais. Désespère à jamais. A notre race le destin n'a donné que de mourir. Oui, elle te méprise, la nature, ce pouvoir honteux et caché qui ordonne la ruine de tous et l'infinie vanité de tout.

Or poserai per sempre,
Stanco mio cor. Perì l'inganno estremo
Ch' eterno io mi credei. Perì. Ben sento,
In noi di cari inganni,
Non che la speme, il desiderio è spento.
Posa per sempre. Assai
Palpitasti. Non val cosa nessuna
I moti tuoi, nè di sospiri è degna
La terra. Amaro e noia
La vita, altro mai nulla ; e fango è il mondo.
T'acqueta omai. Dispera
L'ultima volta. Al gener nostro il fato
Non donò che il morire. Omai disprezza
Te, la natura, il brutto
Poter che, ascoso, a comun danno impera,
E l'infinita vanità del tutto. »

CHAPITRE VI.

POÉSIES PHILOSOPHIQUES

1° (LYRIQUES)

Bruto minore. — *Canto d'un pastore.* — *La Ginestra* : l'accord entre la philosophie et la poésie est parfait.

Le *Brutus*, l'ode *Au printemps ou des fables antiques* et le *Dernier chant de Sapho* sont antérieurs aux principales poésies amoureuses, au *Risorgimento* et aux *Ricordanze*, par exemple, ce qui montre bien, quand les œuvres en prose commencées vers la même époque ne seraient pas là pour le montrer, que même quand il semblait le plus absorbé par ces sujets amoureux si peu adaptés à son esprit, Leopardi n'abandonnait pas sa pensée philosophique et qu'elle restait pour lui l'élément le plus solide et le plus durable de son génie poétique. Il attache visiblement à ces trois poèmes, surtout an *Brutus* l'importance et la portée qu'on attache aux œuvres où l'on croit avoir mis le meilleur de soi. On sait en effet que, crainte de méprise, le *Brutus* est précédé d'une préface philosophique où Leopardi rapproche les paroles du vaincu de Philippes de celle de Théophraste mourant. Brutus aurait dit : « Vertu, tu n'es qu'un nom ! » et Théophraste, d'après Diogène Laërce, a parlé, au moment d'expirer, en des termes qui font supposer qu'il en était venu à une incrédulité complète et à des conclusions philosophiques analogues à celles de Brutus. Leopardi tenait tellement à ce rapprochement que plus tard, dans une lettre à M. de Sinner (1), il déclare (en français, pour plus de netteté) que c'est là qu'il faut cher-

(1) Voir à l'Appendice.

cher ses sentiments personnels. Sainte-Beuve, qui a jadis publié ce passage, en a fait remarquer l'importance, et il semble que le *Bruto minore* ne soit que le développement des idées pessimistes contenues dans la *Comparaison.* Leopardi aurait choisi Brutus comme son interprète, parce qu'il n'aurait pas osé, par peur de la Censure ou se défiant de lui-même, exposer directement son pessimisme. C'est d'ordinaire à ce point de vue qu'on a examiné cette pièce, la plus connue peut-être de toute l'œuvre de Leopardi, et qu'on en a fait ressortir les beautés. Il est évident, en effet, que ce long discours de Brutus prêt à se tuer a quelque chose d'invraisemblable, non-seulement parce qu'il est trop long pour la circonstance, mais parce que Brutus y disserte plutôt comme un philosophe dans les loisirs de l'école que comme un homme d'action qui va renoncer à vivre. Il n'est point certain historiquement que Brutus ait poussé cette exclamation célèbre, mais ce qui est évident, c'est qu'il ne l'a point paraphrasée ainsi. Et cependant, nous persistons à le croire, c'est bien Brutus que Leopardi a voulu mettre en scène, et, désirant faire dire à l'antiquité elle-même le dernier mot de la philosophie antique, il a choisi, comme type du romain philosophe, l'un des plus nobles enfants de Rome, stoïcien, esprit rêveur et sombre, et qui sut mettre en acte, en tuant César une pensée audacieuse. Aussi n'est-on pas trop étonné des hardiesses que Leopardi attribue à Brutus, et ce n'est qu'à la réflexion qu'on en découvre l'inopportunité et l'invraisemblance. Mais il y a une question plus intéressante que celle de savoir si Leopardi a bien fait de choisir Brutus pour déclarer au nom des anciens que la vertu n'est qu'un mot : c'est de chercher si, comme nous le croyons, il a voulu attribuer aux anciens ses idées sur la douleur et le néant, et trouver, dans cette antiquité qu'il prisait si fort, un assentiment à ses doctrines.

Cet assentiment, il ne le trouve pas dans les écrivains classiques. Car l'esprit général de leur sagesse est un esprit d'optimisme viril qui est précisément l'opposé de la théorie de « l'irrémédiable et universelle douleur. » Il semble

d'autre part que pour quelqu'un d'émancipé, comme l'était Leopardi, de ce qu'il tient pour des préjugés d'enfance, la morale la plus consolante et en même temps la plus pure, celle qui donne le plus le goût de vivre avec honneur et les plus sûrs moyens d'être vertueux, sans abdiquer sa dignité d'homme, c'est la morale antique, non celle de telle ou telle école, mais cette morale vraiment humaine et non pas seulement stoïcienne, que professèrent souvent les Romains du temps de Sénèque, qu'ils pratiquèrent quelquefois, et conformément à laquelle nous voyons vivre, qu'elle le veuille ou non, une partie de la société moderne. Nous savons d'ailleurs, et nous l'avons dit plus haut, que dans la guerre de chaque jour qu'il croyait bon de faire à la destinée, Leopardi avait adopté cette morale et qu'il alla même jusqu'à s'en faire le patron dans la préface de sa traduction d'Epictète. Nous voyons également qu'il ne la considérait pas comme quelque chose de solide, mais comme le moins mauvais des expédients ou, si l'on veut, des mensonges, avec lesquels nous trompons notre ennui et nous donnons le change à notre impatience de disparaître dans le néant. Il ne paraît pas possible à Leopardi que cette antiquité qui, d'après lui, était plus intelligente que notre époque, ait pu réellement prendre au sérieux des croyances vides et qu'elle les ait développées autrement que par passe-temps. Il a semblé à cet esprit systématique et hanté d'une idée fausse que ces maximes des philosophes grecs et de leurs interprètes romains n'étaient que belles, et que ces phrases, où tant d'hommes trouvent encore aujourd'hui leur plus efficace consolation, rendaient un son creux. Ne voulant pas voir que l'antiquité était contre lui, il a demandé aux curiosités de l'érudition l'assentiment qu'il cherchait en vain dans les auteurs connus, et il a trouvé, dans un compilateur, une phrase, obscure d'ailleurs, prêtée à un homme dont presque toute l'œuvre est perdue et dont les titres de gloire sont incertains ; cette phrase, il l'a torturée pour lui faire dire : « Il n'y a rien de vrai que la douleur, » et la rapprochant de la boutade suprême, plus ou moins authentique, de Bru-

tus, il a cru et a essayé de nous persuader que l'antiquité était pessimiste. Si l'on en doute, qu'on explique pourquoi, dans une autre pièce, Sapho s'écrie, après Brutus : « Les événements marqués par la destinée sont dirigés par un obscur dessein. *Tout est mystère, hormis notre douleur.* Race négligée, nous naissons pour les pleurs, et la raison en reste au sein des dieux :

> .... I destinati eventi
> Move arcano consiglio. Arcano è tutto,
> Fuor che il nostro dolor. Negletta prole
> Nascemmo al pianto, e la ragione in grembo
> De' celesti si posa. »

Ne parle-t-elle pas, cette Sapho philosophe, au nom de la Grèce, comme Brutus au nom du monde latin ? Et est-il possible, quand on a lu, en les rapprochant, ce *Bruto minore* et cet *Ultimo canto di Saffo*, où la Grèce et Rome s'accordent à proclamer la vanité de tout, de ne pas croire que Leopardi a voulu produire en sa faveur le témoignage de l'antiquité ? Si l'on joint à ces deux pièces l'Ode *au printemps* où est montrée la vanité des fables antiques, on verra que, dans l'esprit du poète, l'anthropomorphisme n'avait pas mieux réussi à donner un aliment solide à la crédulité de l'homme que n'y réussit plus tard la philosophie et que n'y devait réussir le christianisme. La vanité des mythes antiques est proclamée, en termes éloquents, à la fin de la Canzone, dans l'espèce d'hymne au pouvoir mystérieux et aveugle qui mène le monde et qui n'est au fond que l'*infelicità* : « Hélas ! hélas ! puisque vides sont les demeures de l'Olympe et aveugle le tonnerre qui, errant parmi les noires nuées et les montagnes, glace également d'une horreur dissolvante les cœurs injustes et les cœurs innocents ; et puisque la terre natale est une étrangère qui ignore les enfants dont elle nourrit la triste vie, ô toi, vague nature, sois la confidente de nos soucis douloureux et de nos destins immérités, et rends à mon âme la flamme antique ; si pourtant tu vis et si aucune chose ne réside dans le ciel, dans la terre brû-

lante ou dans le sein de l'onde pour laquelle nos vœux soient, sinon un objet de pitié, du moins un spectacle :

Abi abi, poscia che vote
Son le stanze d'Olimpo, e cieco il tuono
Per l'atre nubi e le montagne errando,
Gl'iniqui petti e gl'innocenti a paro
In freddo orror dissolve : e poi ch'estrano
Il suol nativo, e di sua prole ignaro
Le meste anime educa ;
Tu le cure infelici e i fati indegni
Tu de' mortali ascolta,
Vaga natura, e la favilla antica
Rendi allo spirto mio ; se tu pur vivi,
E se de' nostri affanni
Cosa veruna in ciel, se nell'aprica
Terra s'alberga o nell'equoreo seno,
Pietosa no, ma spettatrice almeno. »

Ainsi, pour ce philosophe obstiné, l'antiquité n'a dit vrai que quand elle a dit non. Il oublie que ceux-là même des grands esprits grecs et latins avec lesquels son génie a peut-être le plus d'affinité, un Empédocle, un Lucrèce, n'ont nié certaines croyances que pour en affirmer d'autres, qu'ils considéraient comme étant la vérité. Il n'est guère dans les idées de l'antiquité classique de « conclure au néant », et c'est plutôt dans l'Inde bouddhiste que Leopardi aurait trouvé les adhésions qu'il demandait.

Toutefois, il est bien vrai, ainsi qu'on l'a dit, que ce Brutus, antique ou non, est beau comme le Prométhée de Gœthe insultant les Dieux : mais il nous émeut peut-être davantage, parce qu'il porte en lui et fait passer dans ses malédictions toute une philosophie personnelle, si intimement attachée à son âme qu'elle ne fait qu'un avec cette âme. Et il la met en pratique, cette philosophie désespérée, au moment même où il la proclame. Car c'es sa vie qu'il rejette, c'est son *moi*, qu'il envoie dédaigneusement dans le néant et dans l'oubli. Les bouddhistes arrivent lentement et par degrés à l'anéantissement : le Brutus de Leopardi s'y précipite tout d'un coup : « Non, je n'invoque au moment de mourir ni les rois sourds de

l'Olympe et du Cocyte, ni la terre indigne, ni la nuit, ni toi, dernier rayon de la mort noire, ô mémoire de la postérité. Quand est-ce qu'une tombe dédaigneuse fut apaisée par des sanglots et ornée par les paroles ou les dons d'une vile multitude? Les temps se précipitent vers le pire; et l'on aurait tort de confier à nos neveux pourris l'honneur des âmes distinguées et la suprême vengeance des malheureux. Qu'autour de moi l'avide oiseau noir agite ses ailes. Que cette bête m'étouffe, que l'orage entraîne ma dépouille ignorée, et que l'air emporte mon nom et ma mémoire :

Non io d'Olimpo o di Cocito i sordi
Regi, o la terra indegna,
E non la notte moribondo appello ;
Non te, dell'atra morte ultimo raggio,
Conscia futura età. Sdegnoso avello
Placâr singulti, ornâr parole e doni
Di vil caterva? In peggio
Precipitano i tempi ; e mal s'affida
A putridi nepoti
L'onor d'egregie menti e la suprema
De' miseri vendetta. A me dintorno
Le penne il bruno augello avido roti ;
Prema la fera, et il nembo
Tratti l'ignota spoglia ;
E l'aura il nome e la memoria accoglia. (1) »

Sans doute ce n'est point là le Brutus de Plutarque, ni même celui de Shakespeare, si bilieux que soit ce dernier et si « ennemi de la musique », pas plus que ce n'est une femme grecque qui, dans l'*Ultimo canto di Saffo*, fait la profession de foi que nous avons citée. Mais l'antiquité a quelque part dans ces poèmes, puisque Leopardi a prétendu

(1) Il est curieux d'opposer aux malédictions de Brutus ces nobles propos d'un croyant :
« Il dépend de tout homme de se préparer pour l'heure suprême un magnifique cortége, qu'aucune puissance humaine n'empêchera de passer et de resplendir dans la nuit..... Je convie autour de moi, quand viendra ce moment, les pensées les plus hautes et les meilleures où j'ai pu m'élever, les vérités que j'ai rencontrées et servies, les idées immortelles qui m'ont apparu depuis ma jeunesse jusqu'à mon dernier jour. Qu'elles viennent et me protégent de l'outrage au-delà de la mort. »

(E. Quinet, l'*Esprit nouveau*, p. 348)

faire parler les anciens. C'est ce qui distingue ces premiers chants philosophiques (1824) des derniers, la *Ginestra* et les *Paralipomènes* (1834-1837.) Dans ceux-là Leopardi a bien mis sa vraie pensée, mais en somme il ne parle pas en son nom. Dans ceux-ci, principalement dans la *Ginestra*, c'est lui-même qui parle. En outre, l'antiquité ne tient plus dans son âme la place qu'elle y tenait en 1824. Il ne s'inquiète plus guère de savoir si les anciens ont pensé comme lui. Il proclame le néant en se posant comme l'interprète de l'humanité tout entière dans le passé, dans le présent et même dans l'avenir. En face de ce qu'il appelle les erreurs humaines, c'est-à-dire en face de la croyance à la raison, à la justice, au progrès, en face de toute croyance, il est *la voix qui dit : Malheur* ! *la bouche qui dit : Non* ! Mais le grand poète qui a écrit ces mots protestait au nom de la justice contre un acte particulier d'injustice, tandis que Leopardi proteste au nom du néant contre ce qui est, et sa protestation, qui ne part que de lui, n'a point d'écho : elle se perd dans le concert des paroles d'espérance et de foi par lesquelles ses contemporains s'encouragent à marcher en avant.

Toutefois elle n'est ni moins grande ni moins poétique parce qu'elle est solitaire et impuissante. Au contraire, cette Ginestra suspendue aux flancs du Vésuve, au milieu des ruines dont elle est née et dont elle exhale l'esprit, cette fleur de la poésie Léopardienne, la seule qui ait pu pousser dans cette âme dépouillée de croyance, n'est-elle pas belle en partie parce qu'elle est unique ? Si la pensée de Leopardi a pu devenir poésie, n'est-ce pas que la solitude a échauffé et exalté cette pensée ? Repoussée, méconnue, haïe (et justement) par l'optimisme de ceux qui la rencontrèrent, ne pouvant se répandre librement au dehors par la conversation, réduite à vivre seule, elle paraît en être devenue plus fière et s'être éprise ardemment de sa propre beauté. Or une pensée qui, pour ainsi dire, s'éprend d'elle-même, n'est-elle pas prête à se changer en poésie ?

II.

La *Ginestra* est sortie de cet état d'esprit si rare. Dans le mètre lyrique des premières *canzoni*, si bien calculé pour le libre élan de la poésie et si propre, par la minutie même de ses combinaisons, à rendre les nuances d'une pensée philosophique, Leopardi nie triomphalement, et sans se préoccuper de ceux qui ont écrit avant lui, tout ce qui d'habitude donne du prix à la vie. Il lui semble que ce qu'il faut abattre avant tout, comme l'ennemi le plus dangereux de sa philosophie, c'est l'orgueil de l'homme : « Souvent sur ses plages désolées et en deuil que revêt le flot durci qui semble ondoyer, je m'assieds pendant la nuit ; et, sur la lande triste, dans l'azur très-pur, je vois en haut flamboyer les étoiles à qui la mer au loin sert de miroir, et dans le vide serein brille tout un monde d'étincelles tournoyantes. Et quand je fixe mes yeux sur ces lumières qui nous semblent n'être qu'un point, et qui sont si immenses que pour elles la terre et la mer sont véritablement un point, et que non-seulement l'homme, mais ce globe où l'homme n'est rien, sont tout à fait inconnues ; quand je regarde ces groupes d'étoiles encore plus éloignées de nous dans l'infini, qui nous paraissent comme un nuage, pour qui non-seulement l'homme et la terre, mais encore toutes nos étoiles ensemble, infinies de nombre et de masse, y compris le soleil d'or, sont inconnues ou paraissent être ce qu'elles paraissent à la terre, un point de lumière nébuleuse, alors que sembles-tu à ma pensée, ô race de l'homme ? (1)

Sovente in queste piagge,
Che, desolate, a bruno
Veste il flutto indurato, e par che ondeggi,
Seggo la notte ; e su la mesta landa
In purissimo azzuro
Veggo dall' alto flammeggiar le stelle,
Cui di lontan fa specchio
Il mare, e tutto di scintille in giro
Per lo vôto serēn brillare il mondo.
E poi che gli occhi a quelle luci appunto,

(1) Comparer, dans les œuvres en prose, le *Fragment inédit de Straton.*

Ch' a lor sembrano un punto,
E sono immense in guisa
Che un punto a petto a lor son terra e mare
Veracemente ; a cui
L'uomo non pur, ma questo
Globo ove l'uomo è nulla,
Sconosciuto è del tutto : e quando miro
Quegli ancor più senz' alcun fin remoti
Nodi quasi di stelle,
Ch'a noi paion qual nebbia, a cui non l'uomo
E non la terra sol, ma tutte in uno
Del numero infinite e della mole,
Con l'aureo sole insiem, le nostre stelle
O sono ignote, o così paion come
Essi alla terra, un punto
Di luce nebulosa ; al pensier mio
Che sembri allora, o prole
Dell'uomo ? »

Ces idées, exprimées en une forme si imprévue, ne sont point tout à fait neuves ; mais elles apparaîtront dans leur profonde originalité si l'on songe que ce n'est point au profit d'une religion ou d'une affirmation quelconque que Leopardi compare la médiocrité de cette terre à la grandeur infinie de l'univers : « Et me rappelant d'une part ton état d'ici-bas, dont le sol que je foule est l'emblème, d'autre part la croyance que tu as d'être la maîtresse des choses et le but donné au Tout, et combien de fois il t'a plu de créer des fictions, combien de fois sur cet obscur grain de sable qui a nom la terre, à cause de toi, sont descendus les auteurs de toute chose, pour converser amicalement avec les tiens ; quand je songe que renouvelant ces songes ridicules tu insultes aux sages jusque dans l'âge présent, qui semble dépasser tous les âges en savoir et en civilisation, quel mouvement alors, malheureuse race mortelle, ou quelle pensée enfin se produit à ton égard dans mon cœur ? Je ne sais lequel prévaut, du rire ou de la pitié :

E rimembrando
Il tuo stato quaggiù, di cui fa segno
Il suol ch'io premi ; e poi dall' altra parte,
Che te signora e fine
Credi tu data al Tutto, e quante volte
Favoleggiar ti piacque, e in questo oscuro

Granel di sabbia, il qual di terra ha nome,
Per tua cagion, dell'universe cose
Scender gli autori, e conversar sovente
Co' tuoi piacevolmente; e che i derisi
Sogni rinnovellando, ai saggi insulta
Fin la presente età, che in conoscenza
Ed in civil costume
Sembra tutte avanzar; qual moto allora,
Mortal prole infelice, o qual pensiero
Verso te finalmente il cor m'assale?
Non so se il riso o la pietà prevale. »

Il n'attaque pas seulement, comme Pascal, la Raison; il attaque la Vie elle-même. Pascal a loué cette vitalité particulière à l'homme qui fait qu'il se redresse contre ce qui l'écrase. Leopardi trouve que Pascal accorde encore trop d'importance à la manière dont l'homme est affecté des choses, et qu'il laisse encore trop de supériorité à cette âme, « abêtie » pourtant et prête pour la grâce. L'homme est encore trop haut dans cette humilité où Pascal l'abaisse. La théorie du « roseau pensant » fait sourire Leopardi, quand elle ne l'indigne pas. Oui, nous pensons : mais c'est là notre infériorité. L'arbre que nous coupons, l'animal que nous égorgeons ont cette supériorité sur nous qu'ils ne pensent pas et qu'ils ne savent pas que nous les maltraitons. A ce point de vue nous sommes *la partie abjecte des choses*. Déjà, dans le Brutus, ce sentiment de l'infériorité de l'homme avait paru : « O destins ! ô race vaine ! nous sommes la partie abjecte des choses ; les mottes de terre teintes de notre sang, les grottes pleines de nos cris n'ont point été troublées par notre douleur, et le souci humain n'a point fait pâlir les étoiles :

Oh casi ! oh gener vano ! abbietta parte
Siam delle cose; e non le tinte glebe,
Non gli ululati spechi
Turbò nostra sciagura,
Nè scolòrò le stelle umana cura. »

Ce cri de Brutus sera la conclusion de la *Ginestra;* mais cette conclusion est encore annoncée et préparée par une pièce, antérieure de plusieurs années, où l'infériorité de l'homme relativement au reste du monde est proclamée

comme un fait indiscutable ; nous voulons parler du *Canto d'un pastor errante*. Ce berger n'est point un autre Brutus, et, bien que Leopardi ait soin, en une note érudite, de nous démontrer que les bergers errants de l'Asie centrale se plaisent à de tels chants, il est évident qu'il n'a pas la prétention de ranger, par ces vers, l'Orient à son opinion. Ici c'est bien lui qui interroge la lune et lui adresse ces paroles si adaptées à ses pensées : « Que fais-tu, lune, dans le ciel ? Dis-moi : que fais-tu, silencieuse lune ? Tu te lèves le soir, et tu vas contemplant les déserts; puis tu te couches. N'es-tu pas encore rassasiée de reprendre toujours les éternels sentiers ? Le dégoût ne te prend-il pas encore ? Es-tu encore désireuse de regarder ces vallées ? Elle ressemble à ta vie, la vie du pasteur. Il se lève à la première aube ; il fait sortir son troupeau dans la campagne, et voit des troupeaux, des fontaines et des herbes ; puis, fatigué, il se couche le soir ; il n'espère jamais rien d'autre :

Che fai tu, luna, in ciel? dimmi, che fai,
Silenzïosa luna ?
Sorgi la sera, e vai,
Contemplando i deserti ; indi ti posi.
Ancor non sei tu paga
Di riandare i sempiterni calli ?
Ancor non prendi a schivo, ancor sei vaga
Di mirar quęste valli ?
Somiglia alla tua vita
La vita del pastore.
Sorge in sul primo albore.
Move la greggia oltre pel campo, e vede
Greggi, fontane ed erbe ;
Poi stanco si riposa in su la sera :
Altro mai non ispera. »

Pour ce berger, qui ne ressemble guère aux bergers de madame Deshoulières, l'homme est un vieillard blanc, infirme, en haillons, avec un lourd fardeau sur les épaules, qui court par les montagnes et les vallées, par les rochers aigus, les sables profonds, les broussailles, au vent, à la tempête, que l'heure soit brûlante ou qu'il gèle : il court haletant, passe les torrents et les marais, tombe, se relève, et se hâte de plus en plus, sans repos ni soulagement, déchiré,

sanglant, jusqu'à ce qu'il arrive où mène la route et où conduisent tant de fatigues, à un abîme horrible, immense, « où, se précipitant, il oublie tout. Lune vierge, telle est la vie mortelle :

Ov'ei precipitando, il tutto obblia.
Vergine luna,
Tale è la vita mortale.»

Et il se prend à envier son troupeau, non par excès de douleur et de misère, puisqu'il avoue lui-même qu'il n'a aucun motif particulier d'être malheureux, mais parce que c'est en lui une conviction profonde et tranquille que les bêtes qu'il garde sont privilégiées par rapport à leur gardien : « O mon troupeau qui te reposes, oh ! que tu es heureux ! car tu ignores, je crois, ta misère ! Quelle envie je te porte ! non-seulement parce que tu oublies aussitôt tout accident, tout dommage, toute crainte, même extrême, mais surtout parce que jamais tu n'éprouves l'ennui :

O greggia mia che posi, oh te beata,
Che la miseria tua, credo, non sai !
Quanta invidia ti porto !
Non sol perchè d'affanno
Quasi libera vai ;
Ch'ogni stento, ogni danno,
Ogni estremo timor subito scordi ;
Ma più perchè giammai tedio non provi. »

Sans doute, ce n'est pas la première fois qu'un homme loue les autres animaux et envie leur bonheur : le XVIIIe siècle est rempli de cet éloge des bêtes. Mais si un Florian, en ses fades églogues, s'écrie que les moutons sont plus heureux que l'homme, ce n'est pas lui qui parle, c'est Romulus, c'est Numa Pompilius, et encore ces héros doucereux ne se ravalent au-dessous de leurs troupeaux que par manière de passe-temps et pour satisfaire leur « sensibilité ». Ils ne se prennent pas au sérieux, ou, s'ils parlent sérieusement, leur orgueil y trouve son compte : louer les autres êtres, les élever au-dessus de soi, c'est les juger, et juger ceux qui ne peuvent nous juger, n'est-ce pas leur être supérieur ? Jamais le « roi de la création » n'abdique, même quand il

s'humilie le plus ; ou, s'il abdique, son abdication même montre qu'il est roi. Ce berger errant de l'Asie est peut-être le premier homme qui ait renoncé, sans arrière-pensée, à cette royauté. Que dis-je? il n'y renonce pas, car il sent qu'il n'a jamais été roi. Il est le dernier des êtres. Il est l'esclave de la « création. » Il en est aussi, si l'on peut dire, le souffre-douleur. Tout lui donne le plus cruel des maux, l'ennui, quand tout en est exempt.

Et ce n'est pas seulement de l'ennui que tous les autres êtres sont exempts : ils sont aussi préservés de l'espérance, ce ridicule défaut, cette marque ineffaçable d'infériorité qui est imprimée au front de l'homme. C'est ce que dit la dernière strophe de la *Ginestra* : « Et toi, souple genêt, qui de tes branches odorantes ornes ces campagnes dépouillées, toi aussi bientôt tu succomberas à la cruelle puissance du feu souterrain, qui, retournant au lieu déjà connu de lui, étendra ses flots avides sur tes tendres rameaux. Et tu plieras sous le faix mortel ta tête innocente et qui ne résistera pas : mais jusqu'alors tu ne te seras pas courbé vainement, avec de couardes supplications, en face du futur oppresseur ; mais tu ne te seras pas dressé, avec un orgueil forcené, vers les étoiles, sur ce désert où tu habites et où tu es né, non par ta volonté, mais par hasard ; mais tu as été d'autant plus sage et d'autant plus fort que l'homme, que tu n'as pas cru que tes frêles rejetons aient été rendus immortels ou par le destin ou par toi-même :

E tu, lenta ginestra,
Che di selve odorate
Queste campagne dispogliate adorni,
Anche tu presto alla crudel possanza
Soccomberai del sotterraneo foco,
Che ritornando al loco
Già noto, stenderà l' avaro lembo
Su tue molli foreste. E piegherai
Sotto il fascio mortal non renitente
Il tuo capo innocente :
Ma non piegato insino allora indarno
Codardamente supplicando innanzi
Al futuro oppressor ; ma non eretto
Con forsennato orgoglio inver le stelle,

Nè sul deserto, dove
E la sede e i natali
Non per voler ma per fortuna avesti;
Ma più saggia, ma tanto
Meno inferma dell' uom, quanto le frali
Tue stirpi non credesti
O dal fato o da te fatte immortali. »

Cette strophe, qui est la conclusion de la *Ginestra*, est aussi la conclusion de toute l'œuvre lyrique de Leopardi. Les poésies patriotiques, les poésies amoureuses, les poésies philosophiques avaient marqué comme des évolutions poétiques tendant, à travers l'imitation et la fantaisie, à cette pensée qui seule était forte dans l'esprit de Leopardi. La *Ginestra* est le point vers lequel converge toute l'œuvre, et les différentes parties de la *Ginestra* ne sont que comme des étapes pour arriver à cette dernière strophe, où se trouve, à notre avis, porté à son plus haut degré tout le lyrisme philosophique du poète. Les autres pièces sont belles sans doute, surtout celles que nous avons appelées philosophiques. Il en est même peut-être auxquelles Leopardi tenait plus qu'à la *Ginestra*, par exemple le *Bruto Minore*. Mais on n'en voit pas où la pensée se montre plus pure et plus entière et où l'accord de la forme poétique avec les idées philosophiques soit aussi parfaitement réalisé. Cet accord s'était rencontré une fois ou deux dans les poésies amoureuses, souvent dans les poésies philosophiques, dans le *Bruto*, dans *Alla primavera*, etc. ; mais, dans le passage que nous venons de citer, la poésie et la philosophie ne font plus qu'un, et on peut dire qu'il n'y a pas là un vers qui eût pu être écrit par un autre que par Leopardi.

D'ordinaire on n'abandonne à une pensée philosophique qu'une partie de soi-même, son intelligence, et encore à certaines heures. Le cœur est réservé, ainsi que le reste du *moi*. Leopardi n'absorbe pas seulement son intelligence dans sa pensée : il y absorbe aussi son cœur et tout son être. Il ne s'agit pas là d'un système trouvé et médité dans le silence du cabinet : c'est toute une vie, c'est tout un homme qui peu à peu se sont enfermés dans une pensée. Il

n'existe rien pour Leopardi, en dehors de sa philosophie, ni foi ni maîtresse : les émotions délicieuses qui nous viennent du cœur, sa philosophie les lui procure comme elle lui procure les joies de l'esprit. Voilà pourquoi cette *Ginestra* est poétique et non pas seulement philosophique.

Mais toute la verve lyrique de Leopardi s'était épuisée dans cet effort. Il ne pouvait recommencer sans se répéter, et il était trop sincère pour éviter d'être monotone. Aussi pourrait-on dire que la mort, quoique hâtive, ne l'a enlevé que quand il n'avait plus rien à nous dire, si sa pensée n'avait eu à son service une autre forme non moins appropriée et non moins heureuse que la forme lyrique.

CHAPITRE VII.

POÉSIES PHILOSOPHIQUES

2° (SATIRIQUES)

Caractère de ces satires. — La *Palinodia.* — Les *Paralipomènes de la la Batra chomyomachie :* importance de ce poëme.

I.

Il nous reste, en effet, à examiner d'autres poésies d'un caractère bien différent, composées en même temps que les *canzoni* philosophiques et inspirées par les mêmes pensées: nous voulons parler des poésies satiriques, de la *Palinodie* et des *Paralipomènes de la Batrachomyomachie*, qui ont été traitées assez dédaigneusement par ceux qui ont écrit sur Leopardi. On les a trouvées ennuyeuses ou obscures, et il est certain que si l'on y cherchait le genre d'intérêt que nous offrent les satires d'Horace, de Juvénal et de Regnier, on a du être singulièrement déçu. Quant au reproche d'obscurité, adressé particulièrement aux *Paralipomènes*, il est mérité si l'on s'opiniâtre à chercher dans ce poème l'histoire comique de l'Italie après la chute de Murat, mais il n'a pas plus de raison d'être si l'on considère les Paralipomènes comme un roman aussi fantastique que l'*Histoire du genre humain*. Ces deux écrits, le second surtout, réputé illisible, deviendront intéressants, si l'on veut songer encore une fois que Leopardi est un philosophe avant d'être un poète et que ce philosophe est un pessimiste.

Il était naturel que celui qui avait triomphé des croyances humaines dans les poésies philosophiques, fît ensuite rire de ces croyances, en montrant le contraste qui existe entre l'opinion que les hommes ont des choses et ce que les choses sont véritablement, c'est-à-dire de vaines appa-

rences (1). Cette philosophie négatrice devait se tourner si nécessairement en satire que non-seulement les deux satires que nous a laissées Leopardi sont contemporaines, ou à peu près, l'une de l'*Ultimo Canto*, l'autre de la *Ginestra*, mais encore dans presque toutes celles des poésies que nous avons appelées philosophiques, on rencontre des traits satiriques mêlés aux strophes les plus sublimes. Sans parler de cette admirable fin de la *Ginestra* où paraît une ironie à l'adresse du genre humain, rappelons que Leopardi, dans la même pièce, dit ironiquement : *Dell' umana gente le magnifiche sorti e progressive*. C'est qu'en effet il est bien difficile, quand on est convaincu de la fausseté d'une croyance, de ne point se moquer de cettte croyance, et il y a dans cette moquerie autre chose que le vain plaisir de faire rire; elle est souvent comme un besoin pour les esprits qui se croient fermement en possession de la vérité. Les Provinciales et les passages comiques du livre des Pensées ne sont pas seulement pour la polémique : ce rire est aussi dans Pascal l'allégresse de la raison triomphante (2). Mais dans Leopardi la satire est bien plus fréquente que dans Pascal : c'est que Leopardi n'a qu'une affirmation à faire entendre, l'affirmation que tout est faux, tandis qu'il a autant de négations à faire qu'il y a de croyances dans l'esprit humain. De là cette pente qui le mène, jusque dans ses élans les plus lyriques, à la satire. Toutes les œuvres morales en prose sont satiriques, depuis l'*Histoire du genre humain* jusqu'aux *Pensées*. Ses poésies devaient être en partie satiriques, et, s'il eût vécu, c'est vraisemblablement à la satire qu'il eût occupé son esprit.

(1) « Rien, dit Pascal dans les *Provinciales*, n'y porte davantage (à rire) qu'une disproportion surprenante entre ce qu'on attend et ce qu'on voit. » (*Prov.* p. 207, ed. Charpentier.)

(2) Il y a de la satire jusque dans Bossuet, principalement dans l'*Histoire des variations*.

(3) Les Sonnets contre un bibliothécaire (1817), œuvre obscure et souvent puérile, dénotent néanmoins un précoce penchant à la satire. (*Sonetti in persona di Ser Pecora fiorentino beccaio.* Studi filologici, p. 185.)

On voit déjà comment une telle satire se distinguera de celle d'un Juvénal. Ce n'est pas seulement parce qu'elle restera souvent en dehors de son temps, c'est aussi parce qu'elle s'attaquera aussi bien à ce que nous appelons nos vertus qu'à ce que nous appelons nos vices. Dans cette guerre où elle se plaît, elle fera même son affaire plutôt des vertus que des vices : les vices n'ont point manqué et ne manqueront point de censeurs, tandis que les vertus sont universellement louées. Ce qui fait que la vie a un but, ces *causes de vivre* dont parle le poète latin, voilà ce qu'elle tournera en ridicule. Ce n'est pas tel homme qu'elle poursuit, c'est l'homme. Le plus vertueux de tous, un Socrate, ne serait pas épargné, si cette satire le rencontrait. Au contraire : il est, pour elle, le plus risible, parce qu'étant le plus vertueux, il doit être le plus optimiste.

II.

Ainsi, Leopardi n'a mis en cause et n'a nommé qu'un seul homme, et cet homme se trouvait être le plus estimable peut-être et le plus estimé de tous les grands Italiens qui profitaient alors de la liberté relative que l'Autriche tolérait à Florence. Devant lui s'inclinaient, quoiqu'il fût tout jeune, des hommes âgés et célèbres (1). Presque tous les poètes de l'Italie contemporaine devaient lui dédier des poésies. Nous parlons de Gino Capponi. Nous ne disons pas que Leopardi l'ait injurié personnellement : il ne pouvait se défendre de l'aimer ; mais, dans cette *Palinodie* qui lui est adressée, il bafoue toutes les idées qui étaient chères au généreux Florentin. On sait quel rôle considérable Gino Capponi avait déjà joué dans l'œuvre de la renaissance de son pays. Il n'avait pas seulement fondé l'*Antologia* : il était le guide moral de cette élite qui, en maintenant par les lettres le sentiment national, devait relever la nation, et, comme disait sans doute notre poète, le chef des optimistes. Il est vraisemblable que plus d'une fois il a dû tenter de changer les idées de Leopardi et de ramener à l'espérance ce fier esprit

(1) Voir, dans la *Rivista Europea* du 1er juin 1876, *Il marchese Gino Capponi e il suo tempo*, par A. de Gubernatis.

qui aurait pu beaucoup pour l'Italie. Mais la philosophie de Leopardi ne pouvait pas être changée : elle était devenue, nous l'avons dit, le fond même de son esprit, et la mort seule devait faire taire cette voix négatrice.

C'est apparemment au sortir d'un entretien philosophique et politique avec Gino Capponi qu'il écrivit cette satire si cruelle pour l'homme de bien à qui il répondait, mais où la passion est si sincère et où la raillerie est si manifestement la seule forme qui convînt à une telle conviction que « le candide » Gino dut en éprouver plus de tristesse que de ressentiment. Mais il importe assez peu à qui étudie l'inspiration poétique de Leopardi de savoir quelle impression la *Palinodie* fit sur Gino Capponi et sur ce noble cénacle où, dès son arrivée, le poète recanatais avait été reçu en ami. Ce qui nous intéresse, c'est que rien ne put modifier les idées philosophiques de Leopardi et que l'amitié même, pour laquelle cet incrédule avait un culte, ne put que lui donner l'occasion de professer, dans une forme nouvelle, son système de désespéré.

Il commence, comme dans un des dialogues en prose (1), par déclarer ironiquement qu'il s'est trompé, que le voici revenu de ses erreurs et convaincu de la justesse des espérances qu'il lit dans les gazettes. Oui, il croit au progrès :

« C'est un siècle d'or que nous filent désormais, ô Gino, les fuseaux des Parques. Tous les journaux, quelle que soit leur langue ou leur format, sur tous les rivages, le promettent au monde à l'unanimité. L'amour universel, les voies ferrées, la multiplication du commerce, la vapeur, l'imprimerie et le choléra rapprochent étroitement les peuples et les climats les plus éloignés ; et il n'y aura rien d'étonnant si le pin et le chêne suent du lait et du miel, ou encore s'ils dansent au son d'une valse :

Aureo secolo omai volgono, o Gino,
I fusi delle Parche. Ogni giornale,
Gener vario di lingue e di colonne,
Da tutti i lidi lo promette al mondo
Concordemente. Universale amore,

(1) Voir, à l'appendice, le *Dialogue de Tristan et d'un ami.*

Ferrate vie, moltiplici commerci,
Vapor, tipi e *cholèra* i più divisi
Popoli e climi stringeranno insieme:
Nè meraviglia fia se pino o quercia
Suderà latte e mèle, o s'anco al suono
D'un *walser* danzerà. »

Il prévoit les objections tirées de ses infirmités personnelles. On lui a dit souvent, chez Gino Capponi, de regarder hors de lui et de chanter les espérances d'autrui. Ce passage est l'un des plus vifs de la *Palinodie* :

« Déjà un des tiens, louable Gino, un libre maître de poésie, et même, en toutes sciences, arts et facultés humaines, docteur et correcteur de tous les esprits qui jamais furent, sont et seront, m'a dit : « Laisse tes propres passions ; elles n'intéressent pas cet âge viril ; tourne-toi vers les sévères études économiques, fixe ton regard sur les choses publiques. A quoi te sert d'explorer ton propre cœur ? Ne cherche point au-dedans de toi matière à des chants. Chante les besoins de notre siècle et l'espérance même. » Mémorables sentences ! Je poussais un rire épique quand à mon oreille profane résonnait le mot d'espérance semblable à un propos comique ou à un vagissement sorti d'une bouche qui se détache de la mamelle :

Un già de' tuoi, lodato Gino, un franco
Di poetar maestro, anzi di tutte
Scienze ed arti e facoltadi umane,
E menti che fur mai, sono e saranno,
Dottore, emendatore, lascia, mi disse,
I propri affetti tuoi. Di lor non cura
Questa virile età, vôlta ai severi
Economici studi, e intenta il ciglio
Nelle publiche cose. Il proprio petto
Esplorar che ti val? Materia al canto
Non cercar dentro te. Canta i bisogni
Del secol nostro, e le matura speme.
Memorande sentenze ! Oud' io solenni
Le risa alzai quando sonava il nome
Dalla speranza al mio profano orecchio
Quasi comica voce, o come un suono
Di lingua che dal latte si scompagni. »

La satire se termine par la raillerie suivante, véritablement impie pour quiconque croit au progrès, et à laquelle

les événements ont donné un glorieux démenti, mais belle dans son impiété et dans sa fausseté, parce que nulle part peut-être il ne se rencontre une plus forte et plus indépendante sincérité dans l'expression d'une pensée universellement condamnée, et, si quelque chose est vrai dans ce monde, condamnable :

« Oh ! salut, ô signe sauveur, ô première lumière de l'âge fameux qui se lève ! Regarde devant toi comme se réjouissent le ciel et la terre, comme brille le regard des jeunes filles, et, parmi les festins et les fêtes, comme vole déjà la renommée des héros barbus. Crois, crois pour la patrie, ô race moderne qui es mâle assurément. A l'ombre de tes poils, l'Italie croîtra, et toute l'Europe croîtra depuis les bouches du Tage jusqu'à l'Hellespont, et le monde se reposera dans la sécurité. Et toi, commence à saluer en riant tes pères hérissés, ô génération enfantine, élue pour les jours d'or, et ne t'épouvante pas de l'innocente noirceur des visages aimés. Ris, ô tendre génération ; à toi est réservé le fruit de tant de discours ; tu verras la joie régner ; cités et campagnes, vieillesse et jeunesse marqueront un égal contentement, et les barbes ondoieront longues de deux palmes :

O salve, o segno salutare, o prima
Luce della famosa età che sorge.
Mira dinanzi a te come s'allegra
La terra e il ciel, come sfavilla il guardo
Delle donzelle, e per conviti e feste
Qual de' barbati eroi fama già vola.
Cresci, cresci alla patria, o maschia certo
Moderna prole. All' ombra de' tuoi velli
Italia crescerà, crescerà tutta
Dalle foci del Tago all' Ellesponto
Europa, e il mondo poserà sicuro.
E tu comincia a salutar col riso
Gl' ispidi genitori, o prole infante,
Eletta ai aurei dì ; ne ti spauri
L'innocuo nereggiar de' cari aspetti.
Ridi, o tenera prole : a te serbato
E di cotante favellare il frutto ;
Veder gioia regnar, cittadi e ville,
Vecchiezza, gioventù del par contente ;
E le barbe ondeggiar lunghe due spanne. »

III

Les *Paralipomènes de la Batrachomyomachie* ne parurent que cinq ans après la mort de Leopardi, en 1842, à Paris. Il est possible que ce soit la maladie qui l'ait empêché de publier ce poème, composé certainement à Naples, dans les dernières années de sa vie, et, comme nous l'avons dit, vers le même temps que la *Ginestra*. Il est plus vraisemblable que la crainte de la Censure décida Leopardi à différer la publication d'une satire qui avait, dans la forme, un caractère marqué d'agression contre les choses et les personnes contemporaines. On a dit que les Paralipomènes étaient le « testament politique » de Leopardi, et il est bien certain que le gouvernement de Naples les aurait considérés et traités comme un pamphlet révolutionnaire.

Dans le fond les Paralipomènes sont plutôt le « testament » philosophique de Leopardi. On y trouve sans doute des vues politiques ; mais ce qui est tourné en ridicule, ce n'est pas seulement tel ou tel mode de gouvernement, ce sont les principes moraux sur lesquels reposent tous les gouvernements, quelle que soit leur forme, principalement la croyance au progrès. Leopardi ne nous arrête pas longtemps dans l'Italie du dix-neuvième siècle, et d'ailleurs le court tableau qu'il en trace est si vague, si étrange, si peu semblable à l'histoire, qu'il n'y faut chercher aucune ressemblance avec la réalité. Il est inutile de demander à Colletta et à Botta l'explication de ces prétendues allusions historiques : l'état général de l'Italie vers 1834 et l'ensemble des événements qui s'étaient produits au commencement du siècle ont servi à Leopardi d'occasion, de point de départ pour faire une grande satire où il pût donner toute liberté à ses moqueries pessimistes. Quant au cadre, il était emprunté à la vieille parodie grecque, si chère à son adolescence. Ce cadre et ce point de départ une fois adoptés, Leopardi a négligé les faits et les hommes et a donné à sa

satire le caractère d'une fantaisie ou, si l'on veut, d'un roman philosophique. Son vrai but est de démontrer à ses optimistes compatriotes qu'ils n'ont point de raison sérieuse d'espérer. C'est pourquoi nous ne restons pas longtemps en Italie, ni même parmi les hommes. Un génie, le grec Dédale (1), conduit l'italien Leccafondi, curieux de connaître les destinées de son pays, dans les régions où se trouve le dernier mot de toute chose, c'est-à-dire dans les Enfers, et c'est ici que commence la partie vraiment originale de ce poème. Plus d'obscurité désormais, plus d'incertitude sur le sens des mots. Le poète parle une langue claire comme sa pensée, et, pour se méprendre sur la portée de ces ironies, il faudrait vraiment le vouloir.

On ne peut analyser ce voyage aux enfers; la satire y réside dans les détails, dans l'allure même des phrases, dans la gravité affectée du poète. C'est surtout une parodie fine et discrète, mais impitoyable, des théories sur Dieu, la vie future et le progrès, et si l'on veut y chercher autre chose qu'une parodie, tout le sel s'en échappe, et ce chef-d'œuvre de raillerie n'est plus qu'une banalité monotone. Il nous faut en citer, presque sans commentaire, les principaux passages, en prévenant que, plus que jamais, toute traduction est forcément mensongère : dans le texte seul est l'esprit du poème.

« Ils rompirent la nuit farouche, et replièrent leurs ailes fatiguées. Ils foulèrent cette terre qui engloutit le *moi* pur et simple de tous les animaux. Ils s'assirent sur les rives escarpées qu'aucun autre mortel ne toucha de son pied, et

(1) Il est inutile de refaire ici l'analyse, déjà faite plusieurs fois, de la première partie du poème qui, malgré quelques traits plaisants contre les Allemands et contre les prêtres, n'est évidemment qu'une préparation au véritable sujet des Paralipomènes, le voyage aux enfers du « *filosofo morale e filotopo*, » l'optimiste Leccafondi. Quant à l'importance que nous attachons à cet écrit, elle est justifiée, non-seulement par la valeur même, mais par l'étendue de l'œuvre qui est la plus longue que Leopardi nous ait laissée. C'est un poème en huit chants et en *ottave rime* qui ne comprend pas moins de 2960 vers. Pour qui connaît les habitudes de brièveté de Leopardi, ce chiffre est à noter.

levèrent les yeux vers la montagne fatale qui remplissait le milieu de la campagne aride.

» D'un métal immortel, massif et pesant, était formé le dos de cette montagne qui surgissait dans les nuages ; moins noire sous ses laves apparaît, quand on s'en approche, la montagne etnéenne. Poli et brillant, au sein de ces ombres profondes, apparaissait un monument sépulcral : tels dans nos songes se forment parfois des spectacles hors de nature.

» La montagne avait plus de cent milles de tour ; sur toute sa circonférence, elle était couverte jusqu'en ses racines de bouches merveilleusement diverses par leur grandeur, mais non par leur office......(1). »

Ces bouches reçoivent tous les animaux défunts, depuis la baleine jusqu'au plus petit ver de terre. Là sont les âmes des cerfs, des buffles, des singes, des ours, des chevaux, des huîtres, des sèches, des ânes, des autruches, des paons, des perroquets, des vipères, des escargots, etc.

« La raison pour laquelle les morts eurent leur séjour sous la terre ne m'est pas du tout connue. Pour les corps,

(1) Colà rompendo la selvaggia notte
Gli stanchi volatori abassâr l'ale,
E quella terra calpestâr che inghiotte
Puro e semplice l'io d'ogni animale,
E posersi a seder sur le dirotte
Ripe ove il piè non porse altro mortale,
Levando gli occhi alla feral montagna
Che il mezzo empiea dell' arida campagna.

D'un metallo immortal, massiccio e grave
Quel monte il dorso nuvoloso ergea :
Nero assai più che per versate lave
Non par da presso la montagna etnea ;
Tornito e liscio, e fra quell' ombre cave
Un monumento sepolcral parea :
Tali alcun sogno a noi per avventura
Spectacoli creò fuor di natura.

Girava il monte più di cento miglia,
E per tutto il suo giro alle radici
Eran bocche diverse a maraviglia
Di grandezza tra lor, ma non d'uffici. »
(Chant VII, St. 42, 43, 44.)

je le comprends, parce que c'est à la terre que retourne la dépouille inanimée et immobile. Mais l'esprit immortel qui s'en échappe, je ne sais pas bien pourquoi il se dirige aussi vers le fond (1). »

Enfin le comte et son guide pénètrent dans cet enfer. Point de gardien à la porte, qui est toujours ouverte, et « quant à en sortir, les morts n'en ont aucun désir, bien qu'ils en aient le moyen (2). »

« Le comte ne trouva ni récompenses ni peines dans le royaume des morts, ou du moins les anciennes histoires ne font aucune mention de cela ; et je n'en suis pas surpris ; car l'antique Israël et le docte Homère se taisent sur ces plaisirs et ces châtiments éternels, distribués aux morts selon qu'ils ont vécu, ou plutôt, à vrai dire, ils n'en surent jamais rien.

» Vous savez que si l'on crut longtemps retrouver cette doctrine dans Homère, cela vient de ce que l'âme humaine croit que les dogmes dont elle s'est nourrie dans l'enfance sont non-seulement vrais, mais encore naturels à toutes les nations antiques ou étrangères. De là cette erreur à l'endroit d'Homère. — Et cela s'appelle apprendre !

» Jamais les sauvages n'eurent l'instinct de récompenses ou de peines destinées aux morts. Leur croyance ne fut pas qu'après les membres terrestres l'âme vivait séparément, mais que ces froides veines palpitaient encore, et, en somme, que celui qui meurt, ne meurt pas.... (3) »

(1) La ragion perchè i morti ebber sotterra
L'albergo lor non m'è del tutto nota.
Dei corpi intendo ben, perch' alla terra
Riede la spoglia esamine ed immota ;
Ma lo spirto immortal ch'indi si sferra
Non so ben perchè al fondo anche percota.
(Ch. VIII, St. 1.)

(2) E dell'uscir di là nessun desio
Provano i morti, se ben hanno il come.
(VIII, 9)

(3) Premii ne pene non trovò nel regno
De' morti il conte, ovver di ciò non danno
Le sue storie antichissime alcun segno.
E maraviglia in questo a me non fanno ;

La preuve en est dans ces vivres, ces vêtements et ces armes qu'ils mettent dans la tombe du mort comme s'il devait continuer la même vie.

« Et voilà ce que c'est que ce consentement universel des nations les plus bêtes et les plus ignorantes qui est appelé en témoignage de la réalité de la vie future par de graves docteurs pleins d'éloquence et d'un savoir immense (1). »

Cependant les deux visiteurs continuent leur voyage et le peuple des morts leur apparaît.

« Là-bas, au fond, s'allongent d'immenses files de siéges que ne peuvent entamer ni le ciseau ni la lime. Sur chaque siége, un mort est assis, les mains appuyées sur un bâton. Nobles et vilains sont là pêle-mêle ensemble, dans l'ordre où le tombeau les a reçus. Dès qu'une file est pleine, aussitôt les nouveaux arrivants occupent la suivante.

» Personne ne regarde le voisin ni ne lui dit un mot. Si jamais vous avez vu quelque peinture comme on avait cou-

Chè i morti aver quel ch'alla vita è degno,
Piacere eterno, ovvero eterno affanno,
Tacque, anzi mai non seppe, a dire il vero,
Non che il prisco Israele, il dotto Omero.
Sapete che se in lui fu lungamente
Creduta ritrovar questa dottrina,
Avvenne cio perchè l'umana mente
Quei dogmi ond'ella si nutrì bambina
Veri non crede sol, ma d'ogni gente
Natii, quantunque antica o peregrina.
Dianzi in Omero errar di cio la fama
Scoprimmo : ed imparar questo si chiama.
Ne mai selvaggio alcun di premie o pene
Destinate agli spenti ebbe sentore,
Ne già dopo il morir delle terrene
Membra l'alme crede viver di fuore,
Ma palpitare ancor le fredde vene
E in somma non morir colui che more.
(VIII, 10, 11, 12.)

(1) E questo è quello universal consenso
Che in testimon della futura vita
Con eloquenza e con sapere immenso,
Da dottori gravissimi si cita,
D'ogni popol più rozzo et più milenso.
(VIII, 15)

tume d'en faire avant Giotto, ou quelque statue ancienne sur une sépulture gothique, comme dit le vulgaire ignorant, de celles qui font peur à voir avec leurs faces allongées et somnolentes, et leurs membres pendants et tombants,

» Pensez que voilà précisément la forme que les âmes ont là-bas, dans l'autre monde...... (1) »

Le comte reconnait là ses plus illustres compagnons, et après les avoir salués, il finit par leur poser la question dont la solution importe tant à ses compatriotes. Le peuple des rats pourra-t-il jamais se relever? En d'autres termes, y a-t-il quelque espérance, quelque progrès possible pour l'Italie?

« Le mort n'est pas un animal rieur, et même une loi éternelle lui a refusé la faculté que possède tout vivant, quand il entend une sottise insolite, de soulager par une convulsion sonore la démangeaison intérieure qu'il ressent; aussi, quand ils entendirent la question du comte les trépassés ne rirent pas;

» Mais, à travers la nuit éternelle, un son agréable se répandit, qui, de siècle en siècle, parvint jusqu'au fond des grottes les plus éloignées..... (2) »

(1) Son laggiù nel profondo immense file
Di seggi ove non puo lima o scarpello ;
Seggono i morti in ciaschedun sedile
Con le mani appoggiate a un bastoncello,
Confusi insieme l'ignobile e il gentile
Come di mano in man gli ebbe l'avello.
Poi ch'una fila è piena, immantinente
Da più novi occupata è la seguente.
Nessun guarda il vicino o gli fa motto.
Se visto avete mai qualche pittura
Di quelle usate farsi innanzi a Giotto,
O statua antica in qualche sepoltura
Gotica, come dice il volgo indotto,
Di quelle che a mirar fanno paura,
Con le facce allungate e sonnolenti
E l'altre membra pendule e cadenti,
Pensate che tal forma han per l'appunto
L'anime colaggiù nell' altro mondo.
(VIII, 16, 17, 18)

(2) Non è l'estinto un animal risivo,
Anzi negata gli è per legge eterna

« Le comte (1), bien que ses pensées fussent alors esclaves de la peur, voyant qu'il faisait presque rire de lui les temps passés et les temps modernes et que tout l'enfer travaillait et suait pour retenir ce rire qui ne lui était pas permis, le comte aurait rougi, si un rat pouvait exprimer sa honte en rougissant.

» Confus, l'esprit tout troublé, avec la voix la plus humble qu'il put, prenant une attitude courbée et décontenancée, changeant la forme et le ton de sa question, il demanda aux âmes quel parti devait prendre un cœur noble pour délivrer la race des rats de l'ignominie dont elle était enveloppée.

» Comme un luth rouillé et dur, qui est resté plusieurs années muet, répond avec un son enroué et obscur à qui l'essaie ou le heurte par hasard, ainsi avec des paroles confuses et étranges qu'elles produisaient moitié avec les lèvres moitié avec le nez, rompant leur antique habitude de mutisme, répondirent les ombres à l'habitant du monde éclairé par le soleil.

» Elles lui ordonnèrent de revoir la lumière et de trouver un moyen de pénétrer parmi les siens… »

La virtù per la quale è dato al vivo,
Che una sciocchezza insolita discerna,
Sfogar con un sonoro e convulsivo
Atto un prurito della parte interna.
Però, del conte la dimanda udita,
Non risero i passati all' altra vita.

Ma primanente a lor su per la notte
Perpetua si diffuse un suon giocondo
Che di secolo in secolo allo grotte
Più remote pervenne intino al fondo.

(VIII, 24, 25)

(1) Il conte, ancor che la paura avesse
De' suoi pensieri il principal governo,
Visto poco mancar che non ridesse
Di sè l'antico tempo ed il moderno,
E tutto per tener le non concesse
Risa sudando travagliar l'inferno,
Arrossito saria, se col rossore
Mostrasse il topo il vergognar di fuore,

« Là il suivrait en pensées, en actes et en paroles les indications qui lui seraient données par un général du nom d'Assegiatore.

» C'était un guerrier blanc et brave, qui, estimé et honoré pour son sens et sa vertu, fuyait la vaine gloire d'un vain péril, laissant à une race à la cervelle peu mûre le soin de traiter des niaiseries comme choses sérieuses et fuyant sous son humble toit le dur spectacle de la servitude.

E confuso e di cor tutto smarrito,
Con voce il più che si poteva umile,
E in atto ancor dimesso e sbigottito,
Mutando al dimandar figura e stile,
Interrogò gli spirti a qual partito
Appigliar si dovesse un cor gentile
Per far dell' ignominia ov'era involta
La sua stirpe de' topi andar disciolta.
Come un liuto rugginoso e duro
Che sia molti anni già muto rimaso,
Risponde con un suon fioco ed oscuro
A chi lo tenta o lo percota a caso,
Tal con un profferir torbo ed impuro
Che fean mezzo le labbra e mezzo il naso,
Rompendo del tacer l'abito antico
Rìsposer l'ombre a quel del mondo aprico.
E gli ordinàr che riveduto il sole
Di penetrer frà suoi trovasse via.....
(2) Era questi un guerrier canuto e prode,
Che per senno e virtù pregiato e culto
D'un van perigliar la vana lode
Fuggia, vivendo a più potere occulto,
Trattar le ciance come cose sode
A gente di cervel non bene adulto
Lasciando, e sotto non superbo tetto
Schifando del servaggio il grave aspetto.
Infermo egli a giacer s'era trovato
Quando il granchio alle spalle ebbero i suoi,
Ed a congiure sceniche invitato
Chiusi sempre gli orrechi avea di poi
Onde cattivo cittadin chiamato
Era talor dai fuggitivi eroi;
Ed ei tranquillo in sua virtù, la poco
Saggia natura altrui prendeva in gioco.

(VIII, 26, 27, 28, 29, 30, 31.)

» Il s'était trouvé malade et alité quand les siens eurent l'Ecrevisse sur le dos, et depuis, invité à des conjurations théâtrales, il avait toujours fermé les oreilles à ces propositions : aussi était-il appelé mauvais citoyen par les héros fugitifs ; et, tranquille dans sa vertu, il prenait en moquerie la peu sage nature d'autrui. »

Après mille traverses, le comte arriva chez le sage guerrier. Il ne put d'abord en obtenir une réponse. Enfin Assegiatore, vaincu par ses instances, lui déclara sa pensée en ces termes... Malheureusement l'antique manuscrit dont se sert Leopardi est déchiré à ce point, la suite n'en a pas été retrouvée, et nous ne connaîtrons jamais la réponse d'Assegiatore. C'est ainsi que dans le dialogue entre la Nature et un Islandais, l'Islandais est dévoré par un lion au moment où il va enfin connaître le secret des choses.

L'impression que laisse une telle satire est assez difficile à déterminer. Elle n'est pas mélancolique, parce qu'elle ne connaît pas le doute, et elle n'est point gaie, parce qu'elle connaît la vérité et que la vérité est triste : elle ne fait donc ni rêver ni rire. Mais elle ne provoque pas davantage ce sourire amer auquel se plaît Voltaire, parce que Leopardi fait trop peu de cas des opinions humaines pour en sourire ou en ressentir de l'amertume. La vérité, c'est que, sereine et dure comme la philosophie dont elle est née, elle nous fait souffrir. Elle rit et elle ne fait point rire. Car le ridicule qu'elle jette nous atteint tous, et si peu nombreuses que soient nos croyances, si abritées contre l'ironie qu'elles nous paraissent, elle les découvre et elle s'en moque. Quel est l'homme qui a lu les Paralipomènes sans être douloureusement troublé, et qui, même si les idées que raille Leopardi ne sont pas les siennes, ne se sent pas touché dans celles que le satirique n'a pas voulu atteindre ?

CHAPITRE VIII.

COMPARAISONS ET CONCLUSION

Originalité des poésies philosophiques. — Leopardi et Alfred de Musset. — Leopardi n'est pas un poëte national.

Si sévères que soient nos appréciations des poésies patriotiques et amoureuses, la conclusion de cette étude n'est point, on le voit, que l'admiration publique se soit égarée en plaçant Leopardi parmi les grands poètes de ce siècle, mais que la vraie source de son inspiration n'est pas où d'abord elle paraît être, c'est-à-dire dans ses infortunes personnelles ou dans son patriotisme, mais dans cette théorie de l'*infelicità*, si lucidement exposée dans les œuvres en prose et principalement dans celles que nous traduisons plus loin. Assurément tout n'est pas faux dans ce qui a été dit de l'influence des souffrances physiques de Leopardi sur sa poésie; ces souffrances ont pu entrer comme élément dans son inspiration. Mais elles ne sont pas toute son inspiration; elles n'y ont même pas une part dominante Les odes et les satires sont nées de cette croyance sincère que tout le monde souffre, que le mal est partout, et que si on ne le proclame pas, c'est par amour-propre ou par crainte puérile de l'effet d'un tel aveu. Si l'on veut goûter le charme de cette poésie, il faut admettre sans discussion ce point de départ, se faire, si l'on peut, pessimiste pour un instant, fermer les yeux aux progrès qu'accomplit chaque jour la civilisation, et comme dit Leopardi, « faire naufrage » dans ce désespoir sans bornes:

È dolce il naufragar in questo mare.

A ces conditions, croyons-nous, on goûtera, on aimera même la Ginestra et les Paralipomènes. On peut en effet non-seulement goûter, mais encore aimer l'expression poétique des pensées les plus opposées aux nôtres. N'arrivons-nous pas, par l'étude et la comparaison, à nous plaire aux monuments de civilisations disparues ? N'est-il pas possible de même d'oublier un instant notre doctrine particulière et de sortir de nous pour entrer dans ces poèmes si beaux par l'union intime de la forme et de l'idée, de la forme la plus pure, la plus claire, et la plus élégante qui puisse se trouver et de l'idée la plus personnelle qui ait jamais animé une poésie ? Et nous ne pensons pas que ce soit se trahir soi-même, ni mettre en péril les convictions qu'on peut avoir, que de chercher à se placer provisoirement dans l'état d'âme où se trouvait le penseur au moment de développer et d'embellir par la poésie la conception de son intelligence.

Cet état d'âme de Leopardi, nous avons essayé de le décrire et de montrer cette sorte d'idée fixe, d'abord voilée, se dégageant par degré pour absorber enfin ou éliminer toutes les autres idées, idées empruntées, sans racines dans l'esprit du poète et qui n'ont produit que des poésies banales et creuses.

Cette recherche aura suffi à faire voir comment la poésie de Leopardi est originale, et aussi comment elle est, pour ainsi, dire unique. Aucun poète ne fut jamais inspiré par une incrédulité de même nature (I), et on a vu que Leopardi n'avait pu arracher à l'antiquité un seul témoignage sérieux en faveur de son pessimisme. Est-il besoin d'indi-

(1) Peut-être trouverait-on quelque analogie entre la pensée de Leopardi et celle qu'on lit dans les yeux et dans le sourire de cette femme reproduite partout par Léonard de Vinci, non pas seulement dans le portrait du Louvre, mais aussi dans les esquisses au crayon rouge du palais Bréra, de l'Académie des Beaux-arts de Venise et des Offices. Quand tous les autres peintres célèbrent la vie ou l'espérance, il semble, si l'on compare ces dessins et si on les rapproche de la Joconde, inexplicable sans ce commentaire, que Léonard de Vinci ait voulu exprimer dans ces traits, tantôt ironiques, tantôt tristes, comme une aspiration vers le néant. Voir surtout la tête du Christ au Bréra et les dessins du musée de Venise.

quer en quoi il diffère des poètes ses contemporains ? Sans doute, il n'était pas rare à cette époque que de grandes âmes fussent mélancoliques, et la tristesse de lord Byron et de Châteaubriand ne fut ni moins sincère ni moins profonde que celle de Leopardi. Mais lord Byron et Châteaubriand ne découvraient cette tristesse qu'en eux-mêmes : ils se croyaient seuls ou presque seuls à souffrir, et ce mal qu'ils décrivent n'est pas encore le mal du siècle, mais celui de Lara et de René. La douleur est leur lot, et c'est dans ce contraste entre la détresse de leur âme et la sérénité d'autrui qu'ils trouvent le sentiment de leur misère ainsi que leur consolation et leur gloire. Ce qui distingue Leopardi des grands mélancoliques qui inaugurèrent le XIX[e] siècle, c'est de n'avoir pas réclamé pour lui ce privilége de la douleur, et de l'avoir étendu à l'humanité tout entière. Sa propre infortune n'est là que pour faire nombre dans la multitude des infortunes humaines. Dans les âmes trop discrètes ou trop menteuses de ses contemporains, il devine la même *infelicità*. Ceux-là disent : « Je souffre. » Leopardi s'écrie : « Nous souffrons. » Werther et Jacopo Ortis se mettent à l'écart de la foule et se croient les chefs d'une aristocratie de la douleur. Ottonieri proclame que tout le monde est malheureux, mais que presque personne ne consent à l'avouer.

On rapproche plus volontiers Alfred de Musset de Leopardi ; tous deux sont morts jeunes ; tous deux ont écrit des poésies mélancoliques ; ils ont aimé tous deux la brièveté et la perfection et n'ont pas laissé d'œuvres de longue haleine. Comme Leopardi, Musset est cher à des esprits choisis, qui se piquent de n'être que quelques-uns à le goûter, tout en étant néanmoins plus nombreux peut-être qu'ils ne le pensent et qu'ils ne le voudraient. Mais s'il est vrai de dire que les poètes, une fois illustres, ont comme des clients qui se groupent, plus rares ou plus nombreux selon les temps, autour de leur génie et de leur nom, la clientèle de Leopardi n'est pas celle de Musset. La muse philosophique de celui-là sera accompagnée dans son progrès discret, mais in-

terrompu, à travers la postérité, par quelques difficiles systématiquement portés à ne voir qu'un côté des choses, âmes rigides et pures qui ne veulent pas aimer la vie; — Musset est condamné à mener, quoi qu'il en ait, le chœur spirituel et élégant de ceux qui aiment trop à vivre, esprits superficiels, faciles, âmes changeantes et molles qui auront été séduites, les unes par la douleur du maître, les autres par ses vues quelquefois justes, toujours hâtives et courtes, sur les choses morales.

C'est qu'en effet rien, ni dans sa vie ni dans ses œuvres, n'autorise à rapprocher le poète français du poète italien. Leopardi se développa seul dans une bourgade isolée du monde; Musset ne fut jamais seul. De celui-là, son biographe Ranieri a dit *qu'il mourut vierge* à 39 ans ; celui-ci se jeta, au sortir du collége, dans le plaisir et le bruit, et y rencontra souvent l'amour. Dès son entrée dans le monde, il fut en vue, presque en scène, déjà applaudi, récompensé, aussi loin de la pauvreté que de l'oubli. Il personnifia dans sa vie scandaleuse, mais presque toujours de bon ton, la jeunesse de ce temps-là, romantique à vingt ans, classique à trente, écrivant après *Don Paëz* les *Lettres de Dupuis et de Cotonnet*, l'*Espoir en Dieu* après *Mardoche*, commençant par la *Ballade à la lune* et finissant par le *Discours de réception à l'Académie française*. Sa vie n'a pas ce qui fait la grandeur et l'originalité de celle de Leopardi, c'est-à-dire l'unité.

Son œuvre aussi manque d'unité. La seconde partie de ses poésies semble être la réfutation de la première : c'est l'amour sincère mis au-dessus du plaisir, c'est Rodolphe, dans l'*Idylle*, vaincu par Albert, c'est la volupté du souvenir triomphant de la volupté même de la possession. Ce recueil, qui a commencé par des joyeusetés, est couronné, en quelque sorte, par cette pièce du *Souvenir* qui est inspirée par un idéalisme analogue à celui de Pétrarque. — Ces contradictions ne prouvent rien contre la beauté de l'œuvre de Musset. Il a peint d'une main délicate et sûre le cœur humain en ses métamorphoses et en sa diversité. C'est un

poète comme Lamartine, comme Victor Hugo, moins grand sans doute, mais puisant à la même source d'inspiration ; comme eux, en effet, il a exprimé ceux des sentiments de sa génération qui l'ont le plus vivement touché. Mais il n'est pas un philosophe, malgré sa science du cœur humain, malgré la vérité brûlante de ses peintures, malgré les *Nuits*, malgré l'*Espoir en Dieu*. Ce n'est pas la douleur qu'il chante, c'est sa douleur à lui. Et c'est précisément parce qu'il ne généralise pas, parce que c'est lui seul qui a été trahi, déçu, frappé, parce que c'est lui seul qui a souffert, qu'il émeut, qu'il fait tressaillir. Il se propose de saisir les âmes et de les remuer, non de leur faire connaître la vérité. Il n'avait point avant d'écrire d'idées arrêtées sur les choses ni de conception particulière de l'univers ; mais, ayant souffert, il a chanté, et à ses chants se sont mêlées parfois, comme il arrive, des considérations générales sur la douleur :

> Car, lorsque nous avons quelque ennui dans le cœur,
> Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
> Que personne, avant nous, n'a connu la douleur.

Parfois cependant il veut, il prétend philosopher. L'*Espoir en Dieu* n'est pas seulement une poésie religieuse ; c'est, si l'on y regarde de près, l'abrégé d'un système de philosophie, réduit ou arrangé pour la versification. Il s'y trouve même une histoire et une réfutation des doctrines des philosophes précédents. Les Manichéens, les théistes, Platon, Aristote, Pythagore, Leibnitz, Descartes, Montaigne, Pascal, Pyrrhon, Zénon, Voltaire, Spinosa, Locke, Kant sont passés en revue, dans l'ordre fantastique que nous venons de suivre et appréciés en termes non-seulement inexacts (1), mais, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant de l'auteur des *Nuits*, presque puérils. Tout le poème est, pour le raisonnement, impossible à discuter. — Il n'y a même pas dans les idées

(1) Que dire, par exemple, de ces vers sur Kant :

> Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
> Qui, du philosophisme achevant la ruine,
> Déclare le ciel vide et conclut au néant ?

morales d'Alfred de Musset quelque chose de cette suite et de ce progrès qui se rencontrent à un degré remarquable dans le développement de certaines pensées poétiques, indépendantes de toute conception philosophique, dans celle de Victor Hugo, par exemple. Cette conclusion de l'Espoir en Dieu, fondée, ou à peu près, sur l'étrange raisonnement de Voltaire ainsi modifié : « Si Dieu n'*existe* pas, il *faut* l'inventer, » il semble qne Musset y tient et que cette prière éloquente, qui termine le poème, va donner désormais à son inspiration un caractère plus sérieux ou plus conforme aux croyances déistes : il n'y songe plus le lendemain ; il déclare même, avec une verve inattendue, que la vraie morale c'est d'aimer sa mie « à la barbe du siècle, » comme le faisait Regnier.

Si de telles contradictions sont profondément humaines, si même elles sont l'un des charmes des poésies de Musset, il faut reconnaître qu'elles marquent bien que Leopardi et Musset ne se ressemblent pas, qu'il n'y a même peut-être pas eu deux poètes, parmi ceux qu'on appelle mélancoliques, dont le génie et l'inspiration aient à ce point différé. L'un, comme poète et comme homme, est mené par sa vie ; l'autre la dirige. Musset est l'esclave docile des caprices de son cœur et de son imagination ; le cœur et l'imagination de Leopardi sont soumis, dans les pièces où il est lui-même, à une pensée dominante et qui ne change pas. Lucrèce et Ovide n'ont pas été plus dissemblables.

Quant au jugement que Musset a porté sur Leopardi, il suffirait à prouver, s'il était nécessaire de le prouver, que la douleur de Leopardi fut sans influence sur l'œuvre poétique de Musset : car il est difficile de se méprendre autant que l'a fait l'auteur de *Après une lecture*. Ces vers, qui sont dans toutes les mémoires, sont harmonieux et ont le mérite d'avoir contribué à la renommée de Leopardi ; mais Musset avait-il lu toutes les poésies ? Ne les avait-il pas plutôt parcourues, distrait, songeant plutôt à lui, se cherchant dans sa lecture, comme il arrive aux poètes ? Sinon, comment aurait-il dit que Leopardi *dédaigna la rime*, lui qui usa dans ses *can-*

zoni de ce système de rimes, le plus compliqué qui existe, dont Dante a tracé les règles ? Où voit-il que Leopardi « n'a laissé vibrer sur son luth irrité que l'accent du malheur *et de la liberté* ? » Comment ce grand connaisseur en amour a-t-il pris au sérieux la Nérine de Leopardi ? Cependant les derniers vers de *Après une lecture* sont de quelqu'un qui n'est pas dupe de « la légende douloureuse, » et qui devine que, dans ses disgrâces et ses contrariétés, Leopardi a vécu libre et, par conséquent, heureux :

..... Seul, l'âme désolée,
Mais toujours calme et bon, sans te plaindre du sort,
Tu marchais en chantant dans ta route isolée.
L'heure dernière vint, tant de fois appelée :
Tu la vis arriver sans crainte et sans remord,
Et tu goûtas enfin *le charme de la mort* (1).

Rien d'aussi vrai n'a été dit sur le caractère de Leopardi. Il n'aimait point qu'on se complût dans les plaintes ni même dans la mélancolie : « Les jeunes gens, disait-il, croient en général se rendre aimables en feignant d'être mélancoliques. Et peut-être que, quand elle est feinte, la mélancolie peut plaire pendant quelque temps, surtout aux femmes. Mais quand elle est vraie, elle met en fuite tout le genre humain; et, à la longue, on voit qu'il n'y a qu'une chose qui plaise et qui réussisse dans le commerce des hommes, c'est la gaîté ; parce que finalement, contrairement à ce que pensent les jeunes gens, le monde (et il n'a pas tort) aime, non à pleurer, mais à rire (2). » Assurément Leopardi ne cherche pas à faire rire; mais comme dit Musset, il reste *calme*, *il marche en chantant dans sa route isolée*. Sa poésie, toute triste qu'elle est, a quelque chose de fort et de viril, qui vient de l'âme du poète, non de ses doctrines, et qui fait que son désespoir est plutôt sain que malade et invite à lutter en homme et non à se laisser aller en enfant au gré des choses.

Mais cette influence salutaire de la poésie léopardienne ne peut se produire que sur un très-petit nombre d'esprits très-

(1) *La gentilezza del morir*. (Am. e Morte.)
(2) *Pensieri*, XXXIV, ed. Lemonnier.

cultivés, capables de distinguer entre les conséquences mauvaises de la théorie de l'*infelicità* et l'impression fortifiante que laisse ce grand et heureux effort tenté par un esprit libre pour chanter une pensée si destructrice, en apparence, de toute poésie. Le grand nombre risquera ou de ne pas comprendre les idées de Leopardi ou de trop les comprendre. Quel intérêt ou quelle utilité peuvent offrir à la grande majorité des Italiens, qui croient à la justice et au progrès et qui vivent de ces croyances, les négations et les parodies raffinées qui font le mérite de la *Ginestra* et des *Paralipomènes?* Et les poésies dites patriotiques, qui ne sont point sincères tant qu'elles veulent être patriotiques, et qui ne sont plus patriotiques quand elles deviennent sincères, mélange incohérent d'imitations serviles ou maladroites et de contradictions qui les rendent, si on ne connaît pas l'*infelicità*, incompréhensibles, quels sentiments peuvent-elles exciter chez un peuple qui a eu Pétrarque et qui hier encore avait Manzoni ? Aussi ne pouvons-nous nous expliquer qu'en Italie les principales poésies de Leopardi, y compris la *Ginestra*, soient mises entre les mains des élèves des lycées, en même temps que les œuvres des grands poètes dont les idées ont fait l'Italie. Peut-être n'est-ce qu'un hommage, comme l'Italie aime à en rendre à toutes ses gloires. Mais Leopardi n'est pas un poète national ; il doit être réservé, non à l'éducation d'un peuple, mais au plaisir de quelques esprits libres et lettrés.

APPENDICE

Œuvres inédites

PROJETS ET ÉBAUCHES DE POÈMES.

I.

AL PROGETTO DEGL' INNI CRISTIANI.

1° PER L'INNO AL REDENTORE.— Tu sapevi già tutto ab eterno, ma permetti alla immaginaz. umana che noi ti consideriamo come più intimo testimonio delle nostre miserie. Tu hai provata questa vita nostra, tu ne hai assaporato il nullo, tu hai sentito il dolore e l'infelicità dell' esser nostro, ec, ec. Pietà di tanti affanni, pietà di questa povera creatura tua, pietà dell' uomo infelice, di quello che hai redento, pietà del gener tuo poichè hai voluto aver comune lá stirpe con noi, esser uomo ancor tu.

2° Nell' INNO AI APOSTOLI si potrà parlare dei missionari, di S. Francesco......(1), delle missioni all' America, ec.

3° Nell' INNO AI SOLITARI, degli ordini religiosi, delle certose, della vita monastica, degli antichi grandi monasteri, ec.

(Degl' inni v. la Bibl. Antiquar. del Fabricio).

4° PER L'INNO AL CREATORE O AL REDENTORE. Ora vo [correndo] (2) da speme a speme tutto giorno errando e mi scordo di te, benchè sempre deluso, ec. Tempo verrà ch' io, non restandomi altra luce di speranza, altro stato a cui ricorrere, porrò tutta la mia speranza nella morte, e allora incorrerò a te, ec. ec. Abbi allora misericordia, ec.

5° A MARIA. E vero che siamo tutti malvagi, ma non ne godiamo, siamo tanti infelici. E vero che questa vita e questi mali son brevi e nulli, ma noi pure siamo piccoli, e ci riescono lunghissimi e insopportabili. Tu che sei già grande e...(3), abbi pietà di tante miserie, ec.

(1) Les points indiquent les mots que nous n'avons pu lire.
(2) Barré dans l'original.
(3) Peut-être *sicura*.

II.

Alla vita abbozzata di......... (1)

Suono delle campanelle delle pagode udito di notte o di sera dopo la cena stando in letto. Mio desiderio della vita, e opinione che fosse o potesse essere una bella cosa nel....... 17, quando credeva di doverla ben presto perdere, e come allora mi sembrava bello e desiderabile quello che ora nelle stesse circostanze quanto al rimanente mi par compassionevole. La cosa più notabile e forse unica in lui è che in età quasi fanciullesca avea già certezza e squisitezza di giudizio sopra le grandi verità non insegnate........ se non dell'esperienza, cognizione quasi intera del mondo, e di se stesso in guisa che conosceva tutto il suo bene e il suo male, e l'andamento della sua natura e andava sempre *au devant* de' suoi progressi, e secondo queste cognizioni regolava anche le sue azioni e il suo contegno nella conversazione dove era sempre taciturno, e non curante di far mostra di se, cosa straniss. ne' giovani istruiti sopra l'età e vivaci (V. l'istor. di Corinna nel romanzo di questo nome) e tutta propria degli uomini di nostro........

III.

Alla canzone sulla Grecia.

Ai principi d'Europa, detestando la loro politica che gl' impedisce di recar soccorso così facile alla povera Grecia, quella stessa politica che li fa sopportare l'indegna pirateria de' barbareschi, ec., pregandoli che una volta si smuovano (come il Mustoxidi (2) nella sua nota canzone), ec.. Fatto dei Parganiotti che nel 1819 abbandonarono tutti la patria isola di Parga ceduta che fu dagl' inglesi ai turchi. — V. le gazzette del Luglio di quell' anno.

(1) Nom propre illisible, probablement imaginé, comme *Ottonieri*.

(2) Je ne connais pas de canzone d'André Mustoxidis: aucune biographie ne le mentionne comme poète (Voir la biographie Didot et *Iarbuch zum Conversations Lexicon.*) Peut-être Leopardi veut-il parler de quelque poésie populaire citée dans l'*Exposé des faits qui ont précédé et suivi la reddition de Parga*, Paris, 1819.

IV.

All' abbozzo dell' Erminia.

..... Povera Antiochia, già te per certo non conteran fra le città beate. — Si avverta che la domanda di Erminia al vecchio intorno a Tancredi segua la nuova ch'egli dà della presa di Gerusalemne per togliere l'inverisimiglianza che ella non sappia di Tancredi quelle cose che potea saper Vafrino, il quale .... avrebbe certo detto, e perciò si badi ch'ella non si mostri ignorante di quello che deve aver saputo de Vafrino. Vicino è il monte e la città chi è sopra, e n'adombrano il sol [ch'] (1) hanno a le spalle. — De le torri, e de' tetti, e de le mura.

V.

Al progetto di varie opere.

IL PRIMO DELITTO O LA VERGINE GUASTA (2). — Poésia di qualsivoglia sorta. Più capi di sentimenti si possono prender da Orazio ode 27. l. 3., dove con molta verità esprime sommaramente i concetti di una fanciulla di quello stato. E nota particolarmente quel desiderio della morte e quel coraggio (*utinam inter errem, etc.*) (3) che fa veramente desiderare in quel punto d'essere stato piuttosto tagliato in pezzi, coraggio proveniente del rimorso, ec., e che si trova anche nelle femine e fanciulle in quel momento.

VI.

Alle canzoni stampate.

Si dovrà far man bassa sopra punti i ammirativi, uso inutile e moderno.

(1) Barré dans l'original. La phrase est très-obscure et très-incorrecte.

(2) Sujet traité par Moschus (Id. II), par Properce — I, 8, par J.J. Rousseau (cantate) et Lebrun (ode).

(3) Impudens liqui patrios penates,
Impudens Orcum moror ! O deorum
Si quis hæc audis, utinam inter errem
Nuda leones !

PENSIERI.

I

Tutto è o puo esser contento di se stesso, eccetto l'uomo, il che mostra che la sua esistenza non si limita a questo mondo, come quella delle altre cose (1).

II

Canzonette popolari che si cantavano al mio tempo a Recanati (dicembre 1818).

Facciate alla finestra, Luciola,
Decco che passa lo ragazzo tuo,
E porta un canestrello pieno d'ova
Montato colle pampane dell' uva.
I contadi fatica e mai non lenta
E 'l miglior pasto sua è la polenta.
E già venuta l'ora di partire
In santa pace vi voglio lasciare.

III

Nina, una goccia d'acqua se ce l'hai:
Se non me la voi da', padrona sei. (Apr. 1819).

IV

Io benedico chi t' ha fatto l'occhi
Che te l'ha fatti tanto 'nnamorati. (Maggio 1819).

V

Una volta mi voglio arrisicare,
Nella camera tua voglio venire. (Maggio 1820).

(1) Evidemment Leopardi était encore croyant quand il écrivit cette pensée.

VI

Ottimamente il Paciaudi, come referisce e loda l'Alfieri nella sua propria vita, chiamava la prosa *la nutrice del verso*, giacchè uno che per far versi si nutrisse solamente di versi sarebbe come chi si cibasse di solo grasso per ingrassare, quando il grasso degli animali è la cosa meno atta a formare il nostro, e le cose più atte sono appunto le carni succose ma magre, e la sostanza cavata delle parti più secche, quale si può considerare la prosa rispetto al verso.

VII

Una giovane nubile educata parte in monastero, parte in casa con massime da monastero, esortava la sorella di un giovane parimente libero, a volergli bene, e le ripeteva questo più volte, e con premura, cosa di ch' io informato credetti che questo potesse essere un artifizio dell' amore che non potendo a cagione della di lei educaz. monastica operare direttamente, operava indirettamente facendole consigliare altrui un amor lecito, verso quell' oggetto, ch' ella forse si sentiva portata ad amare con amore ch' ella avrà stimato illecito.

VIII

Un villano del territorio di Recanati avendo portato un suo bue già venduto al macellaio compratore per essere ammazzato, e questo sul punto dell' operazione, da principio dimorò sospeso ed incerto di partire o di restare, di guardare o di torcere il viso, e finalmente avendo vinto la curiosità, e veduto stramazzare il bue, si mise a piangere dirottamente. L'ho udito da un testimonio di vistà.

IX

Chi mi chiedesse qual sia secondo me il più eloquente pezzo italiano, direi le due canzoni del Petrarca *Spirto gentil*, ec, e *Italia mia*, ec. Se concedessi qualche cosa al Tasso ch' era in verità eloquente, e principalmente parlando di se stesso, ed eccetto il Petrarca, è il solo

[illegible] parte si fece tale, e [illegible] in qualunque modo di [illegible] grandi quando [illegible] diventano [illegible] e l'interesse [illegible] all'affetto e alla sofisti- [illegible] dell' [illegible] e della poesia, [illegible] di cosa pro- [illegible] e si parla di [illegible] deriv- [illegible] si dee [illegible] che il parlar [illegible] falsissima: e si [illegible] quale in fine all' [illegible] qual pezzo io [illegible] migliore [illegible] il quale si [illegible] i giudici[1] [illegible] effetto incre- [illegible] introdurre se stesso [illegible] quello che si crede.

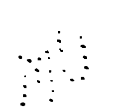
X.

La duttilità della lingua francese si riduce a potersi fare intendere, la facilità di esprimersi nella lingua italiana ha di più il vantaggio di esprimere le cose coll'efficacia dell'espressione, di maniera che il francese può dir quello che vuole, e l'italiano può metterlo sotto gli occhi; quegli ha gran facilità di farsi intendere, questi di far vedere. Però quella lingua che, purchè faccia intendere, non cerca altro, avrà la debolezza dell'espressione, mancanza di certi *tours* (per li quali la lodano di duttilità) che esprimono la cosa, ma freddissimamente e sbiaditissimamente e annacquatamente, e buona per matematiche e per le scienze, nulla per l'immaginazione la quale è la vera provincia della lingua italiana: dove però è chiaro che l'efficacia non toglie la precisione anzi l'accresce, *mettendo quasi sotto i sensi quello che i francesi mettono sotto l'intelletto*, ond'ella non è men buona per le scienze che per l'eloquenza e la poesia, come si vede nella precisa efficacia e scolpitezza evidente del Redi, del Galilei, ec.

XI.

Io, (1) per esprimere l'effetto indefinibile che fanno in me le odi di

(1) Vedi a questo proposito la page [illegible]. (Note du manuscrit.)



Anacreonte, non so trovare similitudine ed esempio più adattato di un alito passeggero di venticello fresco nell'estate odorifero e ricreante, che tutto in un momento vi restora in certo modo e v'apre come il respiro è il cuore con una certa allegria, ma prima che voi possiate appagarvi pienamente di quel piacere, ovvero analizzarne la qualità, e distinguere perchè vi sentiate così refrigerato, già quello spiro è passato: conforme appunto avviene in Anacreonte, che è quella sensazione indefinibile e quasi istantanea, e se volete analizzarla vi sfugge, non la sentite più ; tornate a leggere, vi restano le parole sole o secche ; quell'arietta, per così dire, è fuggita, e appena vi potete ricordare in confuso la sensazione che v'hanno prodotta un momento fa quelle stesse parole che avete sotto gli occhi. Questa sensazione mi è parso di sentirla, leggendo (oltre Anacreonte) il solo Zappi.

XII.

Il gusto presente per la filosofia non si dee stimare passeggero ne casuale, come fu varie volte anticam. p. e. appresso i greci al tempo di Platone dopo Socrate, e appresso i Romani in altri tempi ancora, ma fra i nobili e gli sciolti come .... al tempo di Luciano, quando mantenevano il filosofo come ingrediente di corte e di famigli illustre, e si trattenevano benchè scioccam. con lui, etc. V. Luciano, fra le altre op. nel trattato *De Mercede conductis.* In questi tali tempi era effetto di moda, e non avendo il suo principio radicale nello stato dei popoli poteva passare e passava come ogni altra moda, sicch' era cosa accidentale che sopravvenisse questo gusto piuttosto che un altro. Ma presentamente il commercio scambievole dei popoli, la stampa etc. e tutto quello che ha tanto avanzato l'incivilim. cagiona questo amore dei lumi e per conseg. della filosofia, e questo gusto filosofico che si manifesta nelle opere più alla moda è quello spirito senza il quale si può dire che nessun. op. moderna incontra: onde questo gusto avendo la sua ferma radice nella condiz. presente dei popoli si dee stimare durevole e non casuale nè passeggero e molto differente da una moda.

XIII.

La prosa per esser veramente bella (conforme era quella degli antichi) e conservare quella morbidezza e pastosità comporta anche tra le altre cose di nobiltà e di dignità che comparisce in tutte le

prose antiche e in quasi nessuna moderna, bisogna che abbia sempre qualche cosa di poetico, non già qualche cosa particolare, ma una mezza tinta generale, onde ci sono certe espressioni tecniche p. e. che assendo bassiss. nella poesia sono basse nella prosa ; (giacchè qui non parlo di quelle che son basse e plebee assolutam. le quali anche talvolta sconverrano meno alla buona prosa di quelle ch'io dico qui) come altre che sono basse nella poesia, alla prosa non disconvengono affatto : p. e. quei versi di Voltaire :

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Quel tecnicismo in questi versi uon disdice in prosa. Da questo ch' io ho detto si vede quanto debba diventare, come in fatti diventa, geometrica, arida, sparuta, dura, asciutta, ossuta, e dirò così, somigliante a una persona magra che abbia le punte dell' ossa tutte in fuori, quella prosa tutta sparsa d'espressioni, metafore, frasi, locuzioni, modi tecnici che usa presentem. massim. in Francia, e quanto lontana di quella freschezza e carnosità morbida, sana, vermiglia, vegeta, florida, o da quella preghevolezza e da quella dignità che s'ammira in tutte quelle prose che sanno d'antico.

XIV

La tartaruga lunghissima nelle sue operaz. ha lunghissima vita. Cosi tutto è proporzionato nella natura, e la pigrizia della tartaruga di cui si potrebbe accusar la natura non è veram. pigrizia assoluta cioè considerata nella tartaruga, ma rispettiva. Da ciò si possono cavare considerazioni.

XV

Che il popolo latino non chiamasse *testam* il capo, come il nostro la chiama burlescamente *la Coccia*, e da questo non sia venuta la voce italiana *testa*, e la francese *tête*?

XVI

Quello che dice il Metastasio negli Estratti della poet. d'Aristot. e il Gravina nel trattato della Tragedia dove parla del numero, Cap.

26, e ho detto io nel Discorso sul Drame intorno alla materia dell' imitaz. la quale non può essere ad arbitrio, come imitare in marmo, in bronzo, in verso, in prosa, etc. è vero: e quello che ho detto io specialmente mi par che sia vero senza eccezione : ma quanto al Metastaz. poich' egli la dice per difender l'Opera, bisogna notare che gli elementi della materia non debbon esser discordanti, che allora la imitazione è barbara; come forse si può dir dell' Opera dove da una parte è l'uomo vero e reale per imitar l'uomo, cioè la persona rapresentata, dall' altra è il canto in bocca dell' uomo, per imitare non il canto ma il discorso della stessa persona. Questa osservazione [considerazione] si può estendere a molte altre materie d'imitaz. mal composte. Quanto al canto però si osservi che anche gli antichi cantarono le tragedie come dice il loro nome, se ben questo fu forse nei primi tempi quando la tragedia era veram. in mano di gentaglia sua sciocca inventrice, e il costume o non durò, o se durò, fu perchè avea cominciato così e non si ardì o non si volle mutare, e questo forse fu cagione ancora che face fare la tragedia e la commedia in verso, di maniera che da questa pratica venuta da vile origine non si dee stimare il giudizio de' greci e degli antichi su questo particolare; i quali forse avrebbero fatto ambedue in prosa, se l'una o l'altra fosse stata invenzione del gusto, e non parto stentato di diversissime circostanze e usanze vecchie.

XVII.

Sento dal mio letto suonare [battere] l'orologia della torre. Rimembranze di quelle notti estive nelle quali essendo fauciullo e lasciato in letto in camera oscura, chiuse le sole persiane, tra la paura e il coraggio, sentiva battere un tale orologio. Oppure situazione trasportata alla profondità della notte, e al mattino ancora silenziosa, e alle età consistente.

XVIII.

Nel Monti è pregiabilissima e si può dire originale e sua propria la volubilità, armonia, mollezza, cadevolezza, eleganza, dignità, graziosa, e dignitosa grazia del verso, e tutte queste proprietà parimente nelle immagini, alle quali aggiungete scelta felice, evidenza, scolpitezza, ec. E dico tutte giacchè anche le sue immagini hanno un certo che di volubile, molle, pieghevole, facile, ec. Ma tutto quello che spetta all'anima, al fuoco, all'affetto, all'impeto vero e profondo

sia sublime, sia massimamente tenero, gli manca affatto. Egli è un poeta veramente dell'orechio e dell'immaginazione, del cuore in nessun modo, e ogni volta che o per iscelta, come nel Bardo, o per necessità ed incidenza, come nella Basvilliana, è portato ad esprimer cose affettuose, è così manifesta la freddezza del suo cuore che non vale punto a celarla l'elaboratezza del suo stile e della sua compositione anche nei luoghi ch'io dico, nei quali pure egli va bene spesso, anzi per l'ordinario, un ributtante freddezza ed aridità in traccia di luoghi di classici greci e latini, di espressioni, di concetti, di movimenti classici per esprimerli elegamente, lasciando con ciò freddissimo l'uditore, che non trova ancor quivi senon quella coltura (la quale in questi casi più quasi nuoce di quello giovi) che trova per tutto il resto della compositione sparso anche esso di traduzioni di pezzi de' classici. Giacchè questo è il costume del Monti, e nella Basvilliana e per tutto, di tradurre (ottimamente bensì, ma quasi formalmente tradurre) frequenti luoghi, modi, frasi, pensieri, immagini, similitudini, metafore.

—

NOTE DE LEOPARDI SUR UN PASSAGE D'HORACE.

Quante controversie sul significato di quelle parole di Orazio intorno a Cleopatra vinta nella battaglia Aziaca: Od. 37. lib. 1, v. 23, seq.:

Nec latentes
Classe cita REPARAVIT *oras*!

V. il Forcellini e i comentatori. E nessuno l'ha bene inteso. Acrone: NEC LATENTES CLASSE CITA REPARAVIT ORAS: *fines regni latentes*; *id est non colligit denuo exercitum ex intimis regni partibus*. Porfirione, altro antico scoliaste: NEC LATENTES C. C. R. ORAS: *hoc est: Nec fugit in latentes, id est intimas Ægypti regiones, ut vires inde repararet*. Nè mai s'intenderà e spiegherà perfettamente senza l'antico italiano, il quale c'insegna un significato del verbo *reparare* che non è conosciuto ai Lessicografi latini. Ed è quello di ricoverarsi, nel qual senso nostri antichi dicevano, e ancor noi possiamo dire, *riparare* o *ripararsi a un luogo* o *in un luogo*. Orazio dunque vuol dire, e dice espressamente: *Non si ricoverò, non rifuggi alle recondite, alle riposte parti d' Egitto*. Come se in luogo di *reparavit* avesse detto *petiit*, ma *reparavit* ha maggior forza di esprimere la

fuga e il timore. In francese *repaire* e *repairer* si dice in simile significato, ma solo di bestie salvatiche.

LETTRES DE LEOPARDI A M. DE SINNER.

I.

Florence (1), le 17 février 1831.

Mon très-cher et respectable ami (2),

J'aurais bien de la peine à vous exprimer combien je suis pénétré de reconnaissance envers vous pour la manière si obligeante et si tendre dont vous m'écrivez et pour la bonté que vous avez eue de me renvoyer si promptement les deux petites feuilles de mes pensées, qui assurément ne méritaient pas la moitié du soin que vous avez pris pour les conserver. Si je voulais épuiser ce sujet, je ne finirais jamais, et vous savez, mon cher ami, que je suis obligé d'être court. Ainsi vous ne prendrez pas pour une marque de peu d'affection le laconisme avec lequel je vous déclare que mes sentiments pour vous sont les plus profonds que je saurais éprouver, que je remercie toujours le ciel de m'avoir fait faire votre connaissance, et que je vous prie de vouloir bien me permettre de vous regarder comme un de mes amis les plus intimes et les plus chéris, comme l'un de ceux qui m'aiment le plus sincèrement et auxquels je me suis donné sans réserve. — Rosini m'avait déjà donné les nouvelles de votre séjour à Pise : il paraissait fier de raconter que vous aviez passé avec lui tout le temps que vous étiez resté dans cette ville. — Je suis bien aise d'apprendre que la troisième livraison de votre Etienne va paraître. Cet ouvrage vous fera une grande réputation sans doute, plus durable peut-être qu'aucune des plus hautes réputations littéraires de ce siècle, parce que l'importance de votre ouvrage durera toujours, au lieu que les productions littéraires d'aujourd'hui n'ont qu'un intérêt temporaire.

Voici comment doit s'entendre le passage de mon épître que vous m'indiquez : « Ainsi nous savons (*sappiamo*, prés. indicatif) que les brutes, etc., passent leurs jours moins tristement et moins ennuyeusement que nous, et ne se plaignent pas de la lenteur du temps. » Je conçois qu'une traduction bien faite, en allemand ou en

(1) L'original est en français, et tout entier de la main de Leopardi. — Cachet en cire rouge, aux armes de la famille, grand et assez élégant.

(2) J'avais écrit le 24 janvier 1831. V. Rosini, *Lettere*, N° III, p. 87. (Note marginale de L. de Sinner.)

français, de quelqu'un de mes petits morceaux de littérature en prose ou en vers, pourrait nous être fort utile. Je vous ai envoyé, sous bande, par la poste, le seul exemplaire qui me restait de mes *canzoni*. Je vous prie de faire mes compliments bien sincères à M. Fix, et de le remercier en mon nom des observations qu'il a bien voulu faire sur mon *Anacréontique*. Elles me seront utiles, surtout en cela qu'elles me feront retrancher ces deux odes de la nouvelle édition de mes poésies, qui, par parenthèse, est sous presse et où il y aura plusieurs morceaux inédits : je vous en enverrai un exemplaire sitôt qu'elle aura paru.......... Je suis très-persuadé que le moment actuel n'est nullement favorable à des spéculations de librairie ; j'ai d'ailleurs une confiance entière en votre zèle, et vous ne devez pas douter de ma patience. Mais je persiste à croire que la forme de mélanges est la seule sous laquelle mes observations puissent être rédigées. Si le titre d'*adversaria* ne jouit pas de la faveur publique, on peut en choisir un autre tel que *spicilegium*, *opuscula philologica*, etc. ; mais quant à la forme, je crois impossible d'en trouver une autre qui soit applicable. J'avoue que je suis ordinairement peu touché de ces propos : *tel ou tel genre n'est plus à la mode.* On le remet à la mode, si l'ouvrage est bon ; et, si l'ouvrage est mauvais, la mode ne saurait pas le soutenir. Aussi me semble-t-il que ce ne serait pas entrer dans le *monde philologique*, que de paraître comme philologue dans un journal. Au reste, ce sera à vous à décider là-dessus en dernier ressort ; et soyez sûr que votre décision ne peut manquer de me satisfaire entièrement. — Je fais extraire de mes pensées les morceaux *strictement* philologiques, en espérant vous les faire parvenir par une occasion sûre. Je vois que c'est peu de chose ; il y a quelques notes lexcographiques, et deux observations sur Théon qui pourront vous intéresser.

Pour ce qui est de l'*essai* (1) sur les erreurs populaires, je consentirais à le vendre même pour le nom, c'est-à-dire à ce qu'il fût publié sous le nom d'un autre ; car croyez-moi, sans le refondre entièrement, il est impossible de le rendre un ouvrage capable de nous faire honneur.

Je n'ai plus vu....... (2), mais je sais qu'il a reçu la lettre de Van-Praët, ainsi que je l'ai dit à M. de Mourawieff, qui doit avoir eu la bonté de vous mander quelque chose de ma part (3). Messieurs...(4) et Vieusseux vous font leurs compliments : le premier a été menacé et presque frappé d'apoplexie ; il n'est pas bien. On conserve ici un souvenir très-agréable du temps que vous avez passé parmi nous. Donnez-moi vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez ; si ma

(1) Creuzer, 1, 2. (Note de Sinner).
(2) Illisible.
(3) V. Lettre 3 février 1831, — 6, au 3 mars 1831 (*sic*) (Note de L. de S.)
(4) Illisible.

réponse, à cause de ma santé, se fera un peu attendre, elle ne manquera pas. J'ai hasardé cette lettre en français, malgré la permission que vous m'avez donnée de vous écrire en italien; je serai moins téméraire une autre fois. Adieu, mon très-estimable et très-cher ami; je suis et serai toute ma vie

Votre très-tendre et fidèle ami
G. LEOPARDI.

II

Mio carissimo ed egregio amico (1),

Il luogo (2) dell'*Epistola al Pepoli*, che a voi parve difficile a intendere, era veramente oscuro, tanto che già prima che voi me ne aveste scritto, io l'aveva coretto e cangiato nel modo che potrete vedere nella nuova edizione. Non crediate dunque che da quel vostro imbarazzo io prenda cattiva opinione del vostro saper in lingua italiana. Piacesse al cielo ch'io sapessi o avessi mai saputo altrettanto di lingua tedesca. — Vidi lo *Specimen* che m'inviaste della vostra opera. Vi giuro che mi parve cosa bellissima, e perfetta quanto è possibile in tal genere. Io ne sono incantato. Lodo anche molto la precisione colla quale sono indicati gli autori delle giunte, ec. Ma ditemi, vi prego : la prima distribuzione è ella ancora pubblicata ? Con dolore veggo dalla vostra ultima, e M. de Mourawieff mi conferma, che la sorte di quella utilissima e magnifica opera e la vostra posizione presente sono molto incerte. Mi lusinghereble infinitamente il pensiero di rivedervi qui e di passare molte ore del giorno al vostro fianco col piacer di chi conversa con un caro amico, e di chi ascolta ed impara mille ottime cose da un uomo eruditissimo. Ma da un altro lato, veggo che a voi, se vivrete qui, bisognerà rassegnarvi a rinunziare quasi intieramente alla filologia per assoluta mancanza di libri e d'uomini. Che che sia di ciò, confesso che il desiderio di rivedervi supera in me ogni altra considerazione, e M. Mourawieff vi desidera anch'egli moltissimo, come ben sapete, e come egli mi ripete ogni volta che mi vede.

Voi avete fatto sforzi erculei per dare alle mie bagatelle filologiche un apparenza di valore. M. Waltz è stato eccessivamente buono con me : vi prego a ringraziarnelo in mio nome. Credete voi opportuno di presentare a MM. Boissonade, Hase, e Letronne i miei rispetti, e d'informarli dell' ammirazione e dell' umile venerazione

(1) J'ai répondu le 30 mars. Rosini, 2, III, n° 8. (L. de S.)
(2) Cette lettre est autographe.

ch' io ho per loro ? Fate di nuovo, vi prego, i miei sinceri complimenti a M. Fix.

Non ostante l'indulgenza colla quale voi giudicate del *Saggio su gli errori popolari*, io sinceramente persisto a creder chi il venderlo tal qual e in anima e in corpo, cioè anche per il nome, sia il migliore, e forse il solo uso che possa farsene. E se ciò si potesse presentamente far con profito, io ve ne pregherei. V'assicuro ch'io sono intimamente convinto che da quel libro non posso venirmi onore alcuno; è però la questione è di trarne la maggior somma possibile di danaro.

E gran tempo che non ho nuove di Rosini, col quale non mancherò di fare le vostre parti alla prima occasione. Il povero..... era già morto di apoplessia, quando io chiusi l'altra mia lettera. La sua casa è nelle mani d'un suo nepote venuto qua da Tortona. Audin non ha ancora pubblicato il Catalogo che si aspetta da lui ; ed io non l'ho mai più veduto dopo la vostra partenza : gli feci fare però i vostri saluti.

Voi avete gran ragione di dolervi dello sciocco e intempestivo rinnovamente delle querele intorno al Longo. Vieusseux acceterebbe certamente e publicherebbe nell'Antologia una vostra riposta ; ma se vi avesse ad essere molto di greco, egli si troverebbe imbarassato 1° perchè la stamperia di quel giornale ha pochi caratteri greci, 2° per la correzione. Il solo corettore di greco è quel Tommaseo (segnato K. X. Y.) che ha scritto l'articolo a cui voi respondereste. Io v'offro tutta intera l'opera mia per la correzione delle stampe, se ciò può valervi, e se i miei occhi sopporteranno questa piccola fatica. Ma, a dire il vero, io credo che se la vostra riposta (come voi dite) deve abbondare di greco, è impossibile che essa abbia in Italia un maggior numero di lettori quando sia stampata nell'Antologïa, di quelli che avrà se sarà stampata in un giornale francese, il quale certamente sarà letto e conosciuto qui da tutte le persone interessate nella cosa, e capaci d'intendere queste materie.

Vi ho spedito per la posta un esemplare de' miei *Canti*, che contiene tutte le mie poesie originali *approvate* e ricorrette. Le altre che ho pubblicato in varii tempi sono da me disapprovate e rifiutate. Alla pag. 86, v. 5. dopo *chiudea* interpungi. Alla p. 123, v. 5, correggi *giovi* ; alla p. 129. v. penult. leggi *sopiro* (cioè *sopirono*).

Addio, mio carissimo e preziosissimo e incomparabile amico. Scusate la brevità e la tardanza della presente. Voi ne conoscete la causa; e non avete bisogno di molte espressioni per essere persuaso della grandezza e costanza dell' amore ch' io vi porto, e della gratitudine profondissima ch'io sento e sentirò eternamente all' affetto ed alla bontà che voi avete per me. Addio con tutto il mio cuore.

Il vostro Leopardi.

III.

Firenze, 31 giugno 1831 (1).

Mio carissimo amico,

Vi ho scritto per la posta, due o tre settimane sono. Ora profitto di un occasione che mi si presenta per mandarvi qualche osservazioncella filologica che già da più mese ho fatta estrarre da miei *Pensieri*. Sono bagatelle assai miserabili, e voi ne avete già più che vi bisogna. Ma in fine ho voluto che tutte le mie sciempiaggini filologiche si trovassero riunite presso di voi.

Una dama bellissima e gentilissima, (anzi la bellezza e l'amabilità stessa) mi prega a proccurarle degli autografi (2) (voglio dir lettere, biglietti, o altri piccoli scritti) di persone distinte in letteratura o in politica o in armi, ec., ec., antiche o moderne; morte o viventi: nel qual genere questa dama ha già una bella collezione. Potreste voi favorirmi in questa cosa? io ve ne sarei eternamente riconoscente.

Il signor Castelnuovo che s'incarica di recarvi questo piego, si tratterà costì forse 30 o 40 giorni; dopo di che sarà di ritorno in Italia.

Rosini vi ringrazia delle memorie che conservate di lui, e, quando sarà tempo, vi scriverà circa la *Luiza Strozzi,* la quale per ora dorme, attese le circostanze attuali della letteratura.

Datemi le vostre nuove, vi prego; parlatemi molto de' vostri studi, de' vostri pensieri e de' vostri progetti; e ricordatevi spesso del vostro Leopardi, che non vi dimentica mai, e che vi amerà finchè avrà vita. Addio.

IV.

Firenze, 30 giugno 1831 (3).

Mio carissimo ed egregio amico,

Vi scrissi per la posta rispondendo all' amantissima vostra dei 30 marzo. Poi vi scrissi per mezzo del. Sig. Castelnuovo, mandandovi un pacchetto di carte, che al giungervi della presente spero che avrete già ricevute, quantunque il signor Castelnuovo sia partito di

(1) Copie revue par L. de S (Note de Sinner.)
(2) V. Rosini, Lettre 3 et 4 (Id.)
(3) Copie revue par L. de S. (Id.)

qua più tardi ch' io non credeva. Questa vi perverrà per mezzo di Madama Carlotta Lenzoni nata Medici, dama che appartiene alla prima nobiltà di Firenze, e che ha un pregio molto maggiore ancora cioè quello di amare le lettere e le arti più che non sogliono le dame italiane. Ella conosce personalmente quasi tutti i letterati d'Italia, avendo sempre amato che la società che si raduna regolarmente in sua casa più volte la settimana, fosse composta degl' ingegni più distinti che si trovavano in Firenze. Io vi sarò gratissimo se per mezzo vostro ella potrà fare, come desidera, la conoscenza di molte persone distinte per merito letterario in cotesta capitale. In tanto son certo di proccurarle un bell' acquisto, proccurandole la conoscenza vostra. E come essa mi sarà grata di ciò, così mi terrò obbligatissimo a voi per ogni gentilezza che userete a questa ottima signora. Vogliatemi bene, e credetemi finch' io vivo

Tutto vostro,
G. LEOPARDI.

V

Roma, via de' Condotti, N· 81, 3º piano;
24 dicembre 1831 (1).

Mio carissimo ed egregio amico,

Non è stato senza mio gran dispiacere che ho tardato tanto a rispondere alla cara vostra dei 24 di Ottobre. Ma oltre ch' io la ricevetti assai tardi, perchè fin dal principio d'Ottobre io mi trovava partito da Firenze, sono poi stato lunghissimamente malato di reuma di petto, del quale sono ancora convalescente, e non mi è stato possibile fino ad ora di scrivere (2). Da madama Lenzoni io aveva saputo già il vostro viaggio di Germania. V' assicuro che mi affligge grandemente il sentire che i vostri lavori sul *Thesaurus* non si stenderanno oltre la prima lettera. Senz' adulazione alcuna, i pochi saggi che ho veduti della vostra opera mi facevano sperare che l' Europa avrebbe da voi un lessico il più vicino possibile alla perfezione. So che avete pubblicato il primo fascicolo, ed alcune copie ne vennero a Firenze, che non mi fu possibile di vedere. Qui, avendone ricercato, non ho potuto trovarne alcuna. E ben vero che non ho veduto ancora Monsig. Mai, dal quale potrei forse averne notizia. Sarebbe per me una gran consolazione l'avervi in Firenze, e il poter vivere lungamente con voi, che siete una delle più preziose e care conoscenze ch' io abbia, e dal quale tante cose potrei imparare. Io tornerò certamente a Firenze alla fine dell' inverno, per restarvi tanto quanto mi permette-

(1) Autographe.
(2) Souligné par Sainte-Beuve, depuis *Ma oltre ch' io.....*

ranno i miei piccoli mezzi, già vicini da esaurirsi; mancati i quali l' abborrito e l'inabitabile Recanati mi aspetta, se io non avrò il coraggio (che spero avere) di prendere il solo partito ragionevole e virile che mi rimane (1).

Madama Lenzoni mi ha scritto e fatto dire più volte ch' ella era infinitamente grata alle intenzioni che voi aveste la bontà di usarle, e che molto dispiacere le recò il vostro viaggio di Germania che le impedì di profittare più lungamente della vostra gentilezza e di godere la vostra compagnia. Vi ringrazio dunque io dell' onore fatto alla mia racomandazione. La Lenzoni è ora in Firenze, sufficiamente bene di salute, e vi fà molti complimenti. Non ho veduto quest' anno Rosini, venuto a Firenze dopo la mia partenza. Egli aveva fatto recitare a Pisa una sua commedia, *Il Torquato Tasso*, con grande applauso a quel che egli dice. Del resto, egli lavora sempre nel suo nuovo romanzo *Luiza Strozzi*. E gran tempo ch' io non ho veduto M. Mourawieff. Egli partì di Firenze colla sua famiglia per andare a prendere i bagni di mare a Viareggio, nè credo che fosse ritornato quand' io partii.

Io non potrò mai ringraziarvi abbastanza, mio carissimo ed eccellente amico, di tante e tante pene che voi vi siete date per far conoscere in questi infelici tempi le mie povere cose. Sarebbe impossibile trovar persona più zelante della mia riputazione, come la vostra cordialità vi fa essere. Voi avete ragione quanto alla negligenza del Piatti: questa è così estrema, che non solo a Parigi, ma a Siena, 13 leghe da Firenze, egli non ha mandato ancora un esemplare dei miei *Canti*, avendo in quella città più di 60 associati. Credo che sia scherzo ciò che voi mi dite del testamento che avete intenzione di fare in caso che il *cholera* invada la Francia; in ogni modo i miei manoscritti a me sarabbero inutili, non potendo io applicare più che per lo passato; e voi, se voleste morire, dovreste farne un legato a qualche vostro amico, dotto ed intelligente, che ne disponesse come credesse meglio.

Voi aspettate forse ch' io vi dica qualche cosa della filologia romana. Ma la mia salute qui è stata finora così cattiva, ch' io non posso darvi alcuna soddisfacente notizia a questo riguardo, essendo obbligato a tenermi quasi sempre in casa. E ben vero che spesso mi trovo onorato di visite letterarie, ma queste non sono punto filologiche, è in generale si può dire che se qui si conosce un poco più di latino che nell' altra Italia, il greco è quasi sconosciuto, e la filologia quasi intieramente abbandonata in grazia dell' archeologia (2). La quale come felicemente possa essere coltivata senza una profonda cognizione delle lingue dotte, lo lascio pensare a voi. Filologi

(1) Souligné par Sainte-Beuve, depuis *Sarebbe per me*.....
(2) Souligné par Sainte-Beuve depuis *Voi aspettate*....

stranieri di grido non si trovano a Roma quest' anno. Io veggo assai spesso il buon ministro di Prussia, cavalier Bunsen, amico già del povero Niebuhr. Egli ha tutte le settimane in sua casa una società di dotti, della quale io non ho potuto profittare ancora, a causa della mia salute, abitando egli assai distante da me (1). Egli pubblica, come sapete, insieme con Gerhard (buono e brave giovane), e con altri dotti italiani e stranieri, gli Annali e il Bulletino d'Archeologia. Gli ho parlato di voi : egli vi conosce per fama, ma non ha veduto ancora dei vostri lavori.

Continuate, vi prego, a darmi le vostre nuove, e a tenermi informato dei vostri disegni e dèlle vostre speranze. Carissimo amico, voi, conoscendo la mia insufficienza, non mi onorate mai d'alcun vostro comando, mentre da altra parte voi non cessate d'adoperarvi a vantaggio mio. Ma se credete che il buon voler possa compensare in qualche modo in poco potere, non mi rispiarmete, vi prego. Quando mi scriverete, non mettete sulla lettera l'indirizzo della mia abitazione, perchè questo in Italia è causa che le lettere si smarriscono, attesa la negligenza dei porta-lettere. Addio, mio ottimo amico. Conservatevi ed amatemi.

Il vostro LEOPARDI.

VI.

Via Condotti, n. 81, Roma, 21 Febbraio 1832.

Mio carissimo ed ottimo amico (2),

Ebbi l'amabilissima vostra lettera dei 13 di Gennaio. Ebbi ancora il foglietto degli *anecdota* di Boissonade; e dell' uno e dell' altra vi ringrazio cordialissimamente. Vi mandai subito per la posta sotto fascia l'ultimo esemplare che mi restava de' miei *Canti*, il quale per esser già stato un poco usato, avrete trovato alquanto..... Appena avrò ricevuto il primo fascicolo del Thesaurus, di cui annunziate la spedizione e di cui parimente vi ringrazio di tutto cuore, mi darò ogni cura possibile per farlo conoscere qui e gustare da persone intendenti capaci di promovuerne lo .... Potete mandarmi subito l'articolo francese che voi mi dite relativo al Thesaurus. Io lo farò tradurre e inserire in questo *Giornale Arcadico*, solo giornale letterario che si pubblichi in Roma. Anche, se così volete, lo farò porre nell' Antologia di Firenze. Sono veramente lieto d'intendere che voi resterete forse alla compilazione del Thesaurus anche dopo l'*alpha*. Concepisco bene che questo lavoro, occupando tutto il

(1) Id. depuis *Filologi stranieri*.....
(2) Autographe.

vostro tempo, non vi lascia modo di attendere ad altre opere; ma mi pare che questo medesimo sia lavoro tale, da render noto ed illustre il vostro nome in tutta l'Europa letterata. Non parlo poi dell' utilità pubblica, e del piacer ch' io provo in pensare che questa utilissima impresa sia confidata alla vostra dottrina. E perchè non potrete voi, durante il lavoro stesso, fare un altro viaggio in Italia, visitare il mezzogiorno della Penisola, raccogliere nuovi materiali per la vostra opera nelle due città più feconde per la filologia, e da voi non vedute ancora, che sono Roma e Napoli? Io non vi parlo del mio desiderio di rivedervi : potete immaginare quanto sia grande. Ma di rivedervi a Parigi non ho speranza, non perchè la mia salute m'impedisca ora il viaggiare, ma perchè i mezzi miei mancherebero, come sapete (1).

Vi prego caldamente di scriver al Sig. Ast ch' io sono molto ammiratore della sua dottrina, e che fo grande stima de' suoi lavori sopra Platone, e particolarmente della sua version latina. Questo è cio ch' io non ho potuto esprimere in quelle mie poche osservazioncelle critiche scarabocchiate in fretta ; ma io mi preparava a dirlo in una introduzione alle medesime, se le avessi mai publicato.

Non ostante i lavori di Routh sopra i frammenti degli antichi Padri e di Giulio Africano, io credo che un parallelo fra i miei manoscritti sacri e le *Reliquiæ* non sarebbe senza qualche frutto. Per esempio, mi ricordo di un frammento di Giustino martire (ch' io credo però apocrifo) da ma trovato in Theodoro Studita, il quale manca in tutte le edizioni di Giustino, e che sarei curioso di sapere se sia stato osservato da Routh (2).

In uno de' miei fogli, quello dove, fra le altre cose, si parla della pretesa nemicizia fra Senofonte e Platone, io spiego un passo del *Simposio* di Senofonte : καὶ ἐβόων αὖθις , ch' io rendo *e gridavano* DA CAPO. Vi prego di (3) notare in qualche postilla a questa osservazione i seguenti versi di Plauti, Trinum, act. 3, sc. 2. *Non enim possum quin exclamem : euge, euge,* Lysiteles, πάλιν (cioè DA CAPO); *facile palmam habes ; hic victus* ; *vicit tua comœdia.*

A proposito di commedia, Rosini non ha publicato ancora colle stampe il suo Torquato Tasso. Se lo pubblicherà, io avrò cura di spedirvene un esemplare per la posta come voi desiderate. Ma forse questa pubblicazione non è vicina, perchè se la *pièce* fu applaudita a Pisa per testimonianza dell' autore, a Firenze ultimamente ha fatto *fiasco* completo ; cosa ch' io non so dall' autore, ma da altri miei amici. Vi (4)..... però a non citarmi come fonte di questa poco im-

(1) Sainte-Beuve, depuis *Ma di rivedervi.....*
(2) V. Fragments S. P. Græc. part. 2 p. 38, 39. (L. de S.)
(3) Inscrit dans le nº 15 du petit portefeuille. (L. de S.)
(4) Le papier est déchiré à cet endroit. L. de S. conjecture *prego.*

portante novella, perchè sapete che gli sdegni letterarii di Rosini non sono sempre inoffensivi.

Ho fatto far qui delle ricerche per avere qualche copia de' *Canti* che potessi mandarvi; ma ancor qui gli esemplari venuti da Firenze sono esauriti.

Voi siete sempre estremamente buono con me; e mi lusingate assaissimo quando mi dite che la mia compagnia sarebbe atta ad allegerirvi il peso della vita. Veramente il sentimento é cosa assai rara, non solo in Parigi, ma in tutto l'universo; e le qualità più eminenti dello spirito sono meno straordinarie di quelle del cuore. Giudicate da ciò qual conto io debba fare dell' amicizia di un uomo nel quale ho ritrovato le qualità dello spirito e del cuore riunite. Non vi stancate di amarmi: non troverete in me altri meriti, ma un animo amante, anzi amantissimo, mi troverete finch' io vivo. Addio, addio.

Il vostro LEOPARDI.

Io fo conto di partire per Firenze verso la metà di Marzo, e forse ancor prima. A Firenze potete indirizzarmi le vostre lettere. La mia salute ora non è pessima quanto a tutto il resto; quanto all' applicazione, è quale è stata da cinque anni.

VII.

Firenze, 23 Maggio 1832 (1).

Io non saprei mai dirvi quanto mi abbia rallegrato la vostra amabilissima lettera dei 26 Aprile, mio carissimo ed egregio amico, e con quanta gratitudine io abbia quivi veduto il conto che voi mi date delle infinite e inaprezzabili cure da voi prese per far della riputazione al vostro amico. Mi duole però molto, che voi siate si laconico sul conto vostro, tanto più che mi dite di essere mal contento della vostra posizione. Possiamo noi sperare di rivedervi in Italia? Posso io in particolare nutrir la dolce aspettativa di veder di nuovo al mio fianco un amico così dotto, così affetuoso e cordiale, così infaticabile, col quale passerei delle lunghe ore imparando e comunicando de' sentimenti che pochi intendono?

Io sarei felice di poter servire in qualche cosa il sig. Thilo relativamente alle copie o estratti ch'egli desiderava di Venezia. Ma voi conoscete lo stato della mia salute. Nè saprei indicarvi persona più a proposito che il Tipaldo per servirlo in tale occorrenza. Ben posso sodisfarvi intieramente circa le *Isidoriana*, che sono appunto quelle dell'.... promesse all' edizione Romana d'Isidoro di Siviglia, nelle

(1) Autographe.

quali si dà un catalogo e una descrizione esatta di tutti i codd. vaticani che contengono qualche cosa d'Isidoro. Quivi dunque, cioè nelle *Isidoriana*, tom. 2, p. 243-4, si parla di un fragm. di Filippo Sideta contenuto nel cod. vat. 628 che contiene anco non so quali cose d'Isidoro. Io ebbi poi nelle mani quello codice : vidi il fragm. di Filip. Sidete, il quale non è altro che una traduzione latina della disputa con un Giudeo (se ben mi ricordo) scritta da esso Filippo, e contenuta originalmente in greco in un cod. cesareo (ap. Lambec, ni fallor). Sì, il testo, come la traduz. latina vaticana, che pare antica, sono, se non erro, ineditti. Del resto, quella mia piccola nota sopra cui cade la questione, si trova ella fra le schede relative al Cod. apocrifo (1) ? o appartiene piutosto ai framenti degli Storici ecclesiastici greci (2) ? Delle altre questioni, quella del sig. Tafel è difficile a risolvere (massimamente essendo lontano da Roma), perchè il Mai non si lascia facilmente intendere circa i suoi disegni. Per le altre due, scrivo a Roma, e spero di potervi dare qualche riposta soddisfacente. — Il primo fascicolo dello Stefano, che voi aveste la bontà di spedirmi a Roma, non mi è mai pervenuto nè colà nè a Firenze : vi prego di farne fare qualche ricerca dal libraio a cui lo consegnaste costì.

Il sig. Creuzer mi usa troppo bontà e degnazione. Vi prego a significarli la mia gratitudine, e la mia profonda riverenza. Se il sig. Heuschel si determinerà a far qualche cosa del mio debole saggio sugli errori degli antichi, io potrò, ad un vostro avviso, mandar costì alcune poche e brevi note da me prese più tardi relative ad altri errori più curiosi e meno conosciuti. Voi mi dite che il sig. Waltz ha ricevuto diverse mie congetture nel testo di... ? Piacciavi rescrivermi questo nome, ch'io non ho saputo intendere (3).

Ho ricevuto fogli dell' Hesperus (4) dei quali vi ringrazio carissimamente. Voi dite benissimo ch'egli è assurdo l'attribuire ai miei scritti una tendenza religiosa. Quels que soient mes malheurs, qu'on a jugé à propos d'étaler et que peut-être on a un peu exagérés dans ce journal, j'ai eu assez de courage pour ne pas chercher à en diminuer le poids ni par de frivoles espérances d'une prétendue félicité future et inconnue, ni par une lâche résignation. Mes sentiments envers la destinée ont été et sont toujours ceux que j'ai exprimés dans le *Bruto minore*. Ç'a été (5) par suite de ce même courage, qu'étant amené

(1) Oui, comme addition au suivant (L. de S.)

(2) Oui, voyez le petit portefeuille N° 10, feuillet 2, (Epist. 7.) De plus Auctor. hist. eccl. fragmenta, p. 10 du man. catalogué. Cela se trouve dans les deux MSS. (L. de S.)

(3) Teone (Theo Sophista.) — (Note marg. d'une écriture inconnue)

(4) Publié à Sttutgard, 9 et 10 avril 1832, p. 219-224, art. de Heuschel (L. de S.)

(5) *C'est* barré, dans l'original.

par mes recherches à une philosophie désespérante, je n'ai pas hésité à l'embrasser tout entière ; tandis que de l'autre côté ce n'a été que par effet de la lâcheté des hommes, qui ont besoin d'être persuadés du mérite de l'existence, que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances, et que l'on s'obstine à attribuer à mes circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations et mes raisonnements, plutôt que d'accuser mes maladies (2).

Abbiamo qui il sig. Pestalozzi della cui conoscenza vi sono molto grato. Vorrei essergli buono a qualche cosa, ma egli si ferma qui troppo pochi giorni per desiderare di far della relazione. Mi è dispiaciuto che la vostra lettera a Mad. Lenzoni, per esser questa in campagna, non ha potuto essere recapitata. Essa signora Lenzoni mi raccomanda sempre di mandarvi mille conplimenti da sua parte. — In questo momento ricevo la notizia che il fascicolo del Thesaurus, da voi speditomi, è giunto finalmente in Roma. — Rosini, che vi saluta molto, ha pubblicato colle stampe il suo dramma *Torquato Tasso,* recitato di nuovo in Pisa con grandissimo successo.

Se fate qualche uso del Giulio Africano, vi prego a farlo considerare come un lavoro *affatto giovanile*, lavoro fatto nello spazio di 6 soli mesi, in età di 17 anni (1815), subito dopo il saggio sugli errori ec. che fu opera di due mesi. Ciò mi par necessario a scusare le infinite imperfezioni che vi si trovano, gli errori ec. Il lavoro sui *padri*, e sugli *storici ecclesiastici* fu fatto ancor prima (1814-1815), in 8 mesi.

Addio, mio carissimo ed eccellente amico. Se mi scrivete, non vogliate essere così breve sullo stato vostro e sulle vostre intenzioni, come nella lettera ultima. Amatemi e credetemi, finch' io vivo, tutto vostro riconoscentissimo ed affetuosissimo amico.

G. LEOPARDI.

VIII

Firenze, 21 giugno 1832.

Mio incomparabile amico (1),

Risposi alla vostra carissima dei 26 Aprile. Ora debbo ringraziarvi dell' altra del Giugno, la quale mi è tanto più cara, quanto mi dà le nuove vostre un poco più distesamente che la prima. Il

(1) Sainte-Beuve, depuis *Ho ricevuto...*
(2) Autographe.

sig. Pestalozzi mi aveva detto che voi eravate annoiato del Thesaurus. Comprendo bene che il vostro ingegno e la vostra dottrina possono risplendere maggiormente in opere meno vaste e più precisamente vostre. Una collocazione in Germania vi converrà forse meglio che ogni altra cosa. Quanto a me, io deploro sinceramente che l'Italia sia così arretrata in filologia, e così povera di risorse in ogni genere, da non lasciarmi quasi alcuna speranza di vedervi stabilito vicino a me. La presenza vostra sarabbe per me una felicità, veramente una felicità, siccome già è un dono del cielo l'amicizia vostra, e la bontà che voi avete per me. Le anime pari vostre sono così rare, che conosciute una volta, sarebbe impossibile non solo il dimenticarle, ma il non fare ogni sforzo per conservarsele affezionate. Voi mi dite che la nostra amicizia deve durare al di là della vita. Io non so esprimere quanto queste parole mi consolino. Sì certo, mio prezioso amico, noi ci ameremo finchè durerà in noi la facoltà di amare. L'amor mio sarà pieno di gratitudine, il vostro avrà quel nobile compiacimento che nasce della coscienza di aver fatto del bene.

Ho finalmente il primo fascicolo del Thesaurus. L'opera corrisponde alla grandissima aspettazione ch' io ne aveva. Non dirò altro, se non che io augurerei a me stesso e alla scienza, che questo lavoro fosse continuato e terminato interamente su questo andare. Del resto, i miei amici di qui mi sono intorno accioch' io ne scriva un articolo ragionato per l'Antologia (che ora è il miglior giornale letterario in Italia) : e se la mia salute me lo permetterà una volta, voi immaginate con quanto piacere io mi occuperò di questo argumento. Ma non so quando io possa sperarlo.

Vi prego caldamente a raccormandarmi al sig. Bothe, e ringraziarlo della compiacenza colla quale egli impiega il suo bello stile a far conoscere i miei deboli scritti in Germania. Voi avete ragione circa la biografia dell' Ottonieri, nome supposto. Avrò molto caro l'esemplario che mi promettete dei fogli del sig. Bothe.

Io temo che il Sig. Thilo si troverà deluso nella sua aspettativa circa i *Fragmenta patrum* et *historicorum ecclesiasticorum*. Credo che qualche supplemento all' opera di Routh se ne potrà cavare : ma in generale egli vi troverà una quantità d' imperfezioni e di mancanza da una parte, provenienti dallo stato incompleto della libreria di mio padre, e dalla mia troppo giovane età di 16 in 17 anni; e dall' altra parte troppo poca novità relativamente alla mole del lavoro. Vi prego a comunicare al Sig. Thilo questo mio parere insieme coi miei distinti complimenti.

Voi sapete ch' io sono abbastanza imparziale nel dar giudizio di miei scritti, e però non crederete che sia un puro effetto dell' amor proprio se vi dico che, qualunque sia l'opinione di Ast

(il quale è naturale che non trovi soddisfacente una critica del suo lavoro), persisto a credere che le mie osservazione platoniche contengano molto di vero, anzi sono per la più parte vere ed utili all' intelligenza di Platone; e che possano convenientemente aver luogo quasi tutte nel volume di *Miscellanea* che voi, caro amico, mi promettete di comporre : e voi solo lo potete.

La poesia di cui vi parlò Poerio, e ch'io stava componendo appunto nel tempo ch'ebbi la fortuna di conoscervi, non è stata mai terminata, ne credo che lo sarà. Altre poesie inedite, destinate ad uscire in luce, non mi trovo avere. Ho bensi due dialoghi da essere aggiunti alle *operette*, l'uno di *Plotino e Porfirio* soprà il suicidio, l'altro il *Copernic* sopra la nullità del genere. Di queste due prose voi siete il padrone di disporre al vostro piacer : solo bisogna ch'io abbia il tempo di farle copiare, e di rivedere la copia. Esse non potrebbero facilmente pubblicarsi in Italia. Da Roma non ho ancora che delle riposte insignificanti alle questioni da voi propostemi ; ma insisterò tanto, che otterrò pure qualche cosa di preciso. E ben vero che difficilmente si può far cosa alla Vaticana in tempo delle vacanze, che durano di Giugno a Novembre. Le biblioteche di Roma son chiuse durante tutto questo tempo (1).

Addio, carissimo, ottimo ed impareggiabile amico. Il cielo vi dia un viaggio prospero. Non dimenticate la promessa che mi avete fatta di scrivermi almeno di Germania, ed amate sempre il vostro caldissimo amico.

LEOPARDI.

IX.

Firenze, 31 Luglio 1832 (2).

Avendo ricevuta l'amabilissima vostra dei 7, sono stato da Vieusseux per risolver con lui di ciò che meglio convenisse fare circa l'anunziare il Thesaurus nell'Antologia. Una mera traduzione dell' articolo francese non è secondo l'uso di questo giornale. Una semplice compilazione di notizie tratte parte da quell'articolo e parte dalla memoria di M. Berger, pare a Vieusseux una cosa ancor troppo leggera e da non fare onore a l'Antologia. Non potendo io per ora occuparmi di un articolo originale in tal proposito, Vieusseux si è risoluto di cercare altra persona, ed abbiamo gettato gli occhi sopra il Dr Ambrosoli di Milano, principale compilatore della Biblioteca italiana, il quale si era già offerto di lavorare anche per l'Antologia. E uomo abbastanza dotto, e di molto ingegno e buon gusto. Vieusseux gli

(1) Sainte-Beuve, depuis *E ben vero che...*
(2) Autographe.

scriverà al detto effetto, e se egli manderà un articolo, vi prometto ch'io avrò ogni cura perchè questo riesce tale da sodisfarvi, almeno in quanto appartiene al giudizio che si porterà dell'opera. E questo farò medesimamente nel caso che l'articolo sia scritto da qualcun altro ; poichè in ogni modo certamente sarà dato conto della vostra opera nell'Antologia; e vi manderò l'articolo stampato.

Avrei ben caro che la vostra destinazione provvisoria e passeggera si convertisse in qualche cosa di solido e di durevole costì in Parigi. Un impiego in Germania vi allontanerebbe sempre più da me, e renderebbe più difficili e rare le communicazioni tra noi ; perciò non ardisco desiderare che gli Alemanni arrivino a possedervi.

Dubito che le mie due prose inedite abbiano un interesse sufficiente per comparir separate del corpo delle *operette morali* al quale erano destinate. Di ciò giudicherete voi. Io le fo copiare. Quanto al tempo in cui potrò spedirvele, c'intenderemo in seguito, perchè ciò dipende dalla mia salute, essendo necessario che io medesimo riveda esattamente la copia.

Manderò ancora i supplementi agli *Errori popolari* quando saranno copiati.

Quanto ai *Canti*, le poche copie che ne restano ancora vendibili in Italia non saranno mai certamente spedite nè in Francia nè in Germania. Se il farne una nuova edizione vi pare che vaglia il pregio, comprendete bene ch'io non ho nulla che opporre. In tal caso, vi raccomanderei l'ultimo esemplare da me speditovi, nel quale sono corretti a mano parecchi errori di stampa.

Di M. de Mourawieff non ho potuto raccorre altre notizie, se non che egli, colla sua famiglia, è ancora a Napoli, dove pare che si fermerà. Vieusseux non ne ha nuove.

Il suggellar con cera nera e stato un puro caso, e vi ringrazio della vostra amorevole domanda in tal proposito.

Addio, carissimo amico. Fate dunque un buono è lieto viaggio, e portate con voi, se è possibile, la memoria del vostro Leopardi. Da Roma non ho ancora risposta circa la questioni che voi sapete. E incredibile la pigrizia e la nullità di quella gente. Addio, amatemi sempre e scrivetemi.

Vostro cordialissimo amico,

LEOPARDI.

Vi mando sotto fascia un esemplare del *T. Tasso* di Rosini.

X

Firenze, 18 dicembre 1832 (1).

Mio carissimo ed eccellente amico,

Non posso esprimervi con quanto piacere io abbia riveduto i vostri

(1) Autographe.

caratteri, dopo il silenzio di più mesi. E ben vero che questo piacere è temperato dal dolore di sentirvi mal sodisfatto della vostra situazione. Vorrei consolarvi se potessi, e lo vorrei con tutto il cuore ; quanto alla parte ch'io prendo ai vostri dispiaceri, ed alla viva compassione che m'inspirano, non credo che possiate dubitarne. Io stesso ho bisogno di consolazione, poichè vedo dal vostro discorso che probabilmente il destino vi fisserà in Germania ; e così sarò sempre più lontano da voi, e sempre più privato della speranza di rivedervi. Del resto, è pur troppo vero che il merito è stimato meno in quei tempi e in quei luoghi nei quali è più raro. E non mi fa gran maraviglia che la Germania, solo paese dotto oggidì, sia più giusta verso di voi che la presuntuosissima e superficialissima e ciarlatanissima Francia (1).

Non so che vi sarà sembrato dell' articolo sopra il Thesaurus, che credo che abbiate ricevuto da Vieusseux nell' ultimo quaderno dell' Antologia. Dopo avermi promesso d'incaricarne l'Ambrosoli, Vieusseux mi disse d'aver data la commissione dell'articolo al solito K. X. Y. cioè Niccolo Tommaseo, giovane dalmata, ch' è il fac-totum dell' Antologia. A me l'articolo è parso molto insignifiante, quale io l'aspettava.

Non ardisco promettervi nulla circa il far collazionare de' codd. per M. Thilo fuori di Firenze, perchè nulla posso fidarmi dell' attività de' miei conoscenti in Roma, in Milano e in Napoli, dove è assai probabile che esistano de' mss. a proposito. Si aggiunge la infame gelosia de' bibliotecarii, insuperabile a chi non sia interessato a combatterla personalmente. In Roma, alla Barberiniana, io vidi due *mss.* di tutte, credo, le opere di Sinesio. Nella medesima biblioteca si trova un cod. contenente degl'inni cristiane nel metro anacreontico come i sinesiani. Il cod. è mancante perchè nell'ultima pagina si legge 'Ανακρέοντος τηΐου μέλη : una mano devota ha tagliato via i fogli che contenevano le poesie d'Anacreonte. Ma questo cod. importante, e gli altri della Barberiniana sono più che mai inaccessibili a cansa di quell' iniquo bibliotecario ex-gesuita, ab. Bezzi. Quanto alla collazione del ms. lauranziano, non avendo io potuto aver notizia del Greco da voi indicatomi, voi sarete servito per mezzo dell' ab. Bencini ; e vi prego a dirmi che via dovrò tenere per far pervenire i fogli della collazione al loro destino.

M. de Mourawieff-Apostol è sempre con la sua famiglia a Napoli ; e mi maraviglio molto che non vi scriva. Scusate, mio ottimo ed indulgentissimo amico, la brevità della presente. Lo stato de' miei occhi non fu mai più infelice che ora. Ma voi dovete pensare che quando io vi scrivessi un volume non vi direi mai interamente quanta gratitudine e quanto affetto mi stringano a voi, e quanto

(1) Sainte-Beuve, depuis *E non mi fa.....*

sarei desideroso..... ogni opera mia per rendervi contento e felice, se potessi. Continuate, vi prego, a darmi le vostre nuove distesamente come nell' ultima vostra, che, quantunque io sia inutile a tutto, non potete parlarne a persona che maggiormente se ne interessi. E ditemi qualche cosa del vostro Ammonio. Vi abbraccio mille volte con tutto il cuore.

Vostro eternamente
G. LEOPARDI.

XI.

Sarò (1) veramente breve questa volta, mio impareggiabile amico, per *estrema* necessità imposta mi da' miei poveri occhi. Ancora non mi è stato possibile di leggere il libro di Cast...., del quale vi rendo un milione di grazie. Vi mando sotto fascia, insieme col saggio sugli *Amori* del Tasso, una copia de' miei *canti*; ma non ho potuto procurarmi le Operette, perchè non si trovano niun luogo, se non forse a Milano. Desidero che M. Thilo sia contento dell' acclusa collazione. Quando gliela manderete, accompagnatela, vi prego, con miei complimenti. Essa è fatta dal Bencini, che vi riverisce. La spesa è troppo frivola perchè vaglia il pregio di parlarne. — Ebbi il libro di M. Berger, e lo raccomandai a Vieusseux, ma l'Antologia, come saprete, è soppressa per decreto granducale. — Debbo anche ringraziarvi del bel volume del Havelok (2), e sopra tutto del vostro articolo nel *Siècle*, dove ho riconosciuto, con vivi senti di gratitudine, la dolce affezione che l'ha dettato.

Questa lettera, così breve com' ella è, cominciata in Genuaio!! non ha *assolumamente* potuto esser finita che oggi, a causa di unà fiera ed ostinatissima oftalmia, della quale sono appena convalescente. Perdonate alla mia infermità, mio pietoso amico; io non ho mai cessato di pensare a voi. Chiedete mille scuse per me all' egregio M. Mablin: non ho voluto servirmi d' altra mano per ringraziarlo, riserbandomi a farlo di mio pugno il più presto che potrò. Datemi distesamente le vostre nuove, del desiderio delle quali sono impatientissimo, e non vi stancate di amare il vostro sempre amantissimo e gratissimo

G. LEOPARDI.
Firenze, 18 Aprile 1833.

XII.

Napoli, 20 Marzo 1834 (3).

Mio carissimo ed eccellente amico, la vostra amabilissima del 21

(1) Autographe.
(2) Barry, Sur le cycle populaire de Robin-Hood, thèse littéraire, Paris, 1833. in-8. (L. de S.)
(3) Cette lettre est de la main de Ranieri.

dicembre non mi fu data alla poste, che il dì 8 del corrente. Già il dì 4 Gennaio vi scrissi di mio pugno alcune poche righe che il mio amico *Ranieri* accluse in una sua a *Poerio*; al quale contemporaneamente indirizzò per voi un esemplare della poetica di Aristotile tradotta da..... Spero che l' una e l' altra cosa vi sia stata recapitata, benchè da Poerio non abbiamo finora nessun riscontro. Mi prevalgo questa volta d' altra mano per inscrivervi un poco più a lungo. — Io per molte e fortissime ragioni sono desiderosissimo di venire a terminare i miei giorni a Parigi. La mia salute non mi spaventa più. A Napoli mi sono convinto che il nord e il mezzogiorno sono per lo meno indifferenti ai miei mali. Le difficoltà stanno nei mezzi; e più nei mezzi di giungere costà che di viverci; perchè giunto una volta spero che non sarebbe difficile di trovar costà da vivere così economicamente come sapete ch' io vivo in Italia. Credete voi che una nuova collezione dei classici italiani, ch' io dirigessi, illustrassi, ec., potrebbe occuparmi utilmente costì? Vi assicuro che nessuna delle intraprese di tal genere fatte finora in Francia è stata affidata ad Italiani capaci di ben guidarla. Potreste voi parlarne a qualche libraio? O conoscerete voi qualche altra intrapresa che potesse costì essermi più utile? In qualunque caso, potreste voi nella lettera che mi scriverete, rispondermi sopra di ciò con un articolo ostensibile, nel quale mi dareste speranza certa che, giunto costà, io avrei tosto dove impiegarmi, nominandomi *circostoziamente* l' imprese, il libraio, ec.? Con una tal lettera alla mano credo che mi sarebbe possibile di trovar qui mezzi sufficienti per condurmi a Parigi e viverci i primi mesi. Un fogliolino poi annesso alla vostra lettera mi parlerebbe del vero stato delle cose con piena sincerità.— Nei lavori ch' io intraprendessi avrei l'efficace aiuto del amicissimo Ranieri, a cui detto la presente, il quale ha congiunto coi miei i suoi destini. Egli vi saluta distintamente. — Rispondetemi, vi prego, il più presto possibile. Salutate caramente il bravo Gioberti, al quale risponderò..... Vi prego ad esprimere la mia viva e profonda riconoscenza al professor Thilo per l'insigne onore che ha voluto farmi indirizzandomi la suo nuova edizione degl' *Inni di Sinesio*. Gliene scriverò io stesso quando avrò ricevuto il libro: ma per il momento non posso dirvi dove dobbiate mandarmelo, non sapendo io medesimo quanto resterò qui, nè per dove partirò. Raccomandatemi all' egregio professor Mablin. — Addio, mio eccellente amico. Voi comprendete che il desiderio di ribracciarvi non è dei meno potenti frai motivi che mi spingono a Parigi. Spero intanto che rispondendomi mi darete le vostre nuove diffusamente. Addio con tutto il cuore

Il vostro LEOPARDI (1).

P. S. — Vi prego d' indirizzar la vostra risposta al. Sig. Antonio

(1) La signature est autographe.

Ranieri Tenti, Napoli. Potete essere sicuro che se farò qualche usa delle vostra lettera avrò ben cura di non compromettervi in alcnn modo.

XIII.

Napoli, 10 Giugno 1834 (1).

Mio carissimo ed eccellente amico,

Dalla carissima vostra del 13 Maggio conobbi quello ch'io già sapeva, voglio dire quanta cura ed affezione voi ponete in tutto ciò che mi concerne. Tutto quello che mi dite sul proposito della mia venuta costì si accorda maravigliosamente con quello che io aveva già pensato da me medesimo ; e quando la mia salute e le mie circostanze lo permettessero, io, in compagna del mio amico, che tanto vi ossequia, non lascerei di prendere il partito che voi mi proponete ; e verremmo a Parigi preparati a tornarcene dopo qualche mese, se le cose non andassero a seconda de' desideri nostri. Intanto, come mi dite che la sola cosa la quale possa essere fruttuosa costì è il divenire collaboratore d'una Rivista, vi prego di dirmi se ciò potesse essere anche da loutano, mandando io gli articoli (per un mezzo che troverei io) sia in italiano per essere fatti tradurre da voi costì, sia in quel francese che mi verrebbe sotto la penna a me straniero per essere fatti correggere da persona nostra amica. A questa mia interrogazione pregovi rispondermi presto con la solita vostra amicizia e sincerità. Indirizzate la lettera *a Roma al mio proprio nome.* Non lo so di certo : ma potrei fra poco essere colà col mio amico. Se ciò non fosse, mi sarebbe facile averla qui di Roma.

Addio, mio preziosissimo ed incomparabile amico. Vi abbraccio con tutto il mio cuore. Mille cari saluti a Poerio ed a Gioberti

Il vostro Leopardi (2).

P. S. — Ranieri prega anch' egli l'amabilissimo signor de Sinner di salutare da parte sua l'amicissimo suo Poerio ; e di nuovo si ricommanda assai.

XIV.

Napoli, 3 Ottobre 1835 (3).

Mio eccellente e carissimo amico,

Questa volta il nostro, anzi il mio silenzio ha passato veramente

(1) De la main de Ranieri.
(2) Autographe depuis *Addio...*
(3) Autographe.

ogni limite. Dopo la vostra amabilisima del Luglio del 1834, io sono stato per molti mesi incertissimo del luogo dove avrei passata la settimana seguente, e non avrei saputo dove pregarvi d'indirizzare la vostra risposta. Poi vedutomi stabilito ancora per qualche altro tempo, a Napoli, ora l'imbecilità degli occhi, ora qualche piccolo studio, e finalmente il desiderio di accompagnare la mia lettera col piccolo volume che vi spedisco oggi per la posta, e che non si è publicato prima della settimana scorsa, mi hanno ritardato il piacer di trattenermi con voi per iscritto.

Io sperava di ricevere le vostre nuove e qualcuna delle vostre publicazioni recenti da Alessandro Poerio tornato qua nella primavera di quest'anno. Ma egli assorto nella profonda sapienza di uno asino italiano, anzi dalmata, chiamato Niccolò Tomaseo, le cui sublimi lezioni lo tennero occupato negli ultimi giorni della sua dimora a Parigi (1), non ebbe agio di rivedere gli amici, non mi recò di voi altre nuove, se non che eravate definitivamente ed onorevolmente collocato costì, della qual cosa, se è vera come spero e credo, sono veramente lieto. Vogliate dunque voi stesso darmi con particolarità le nuove vostre, parlarmi de' vostri studi, de' vostri disegni, in fine mettermi al corrente della vostra storia, facendo sparire la laguna che il lungo silenzio passato ha posto non nella nostra amicizia, ma nelle nostri relazione scambievoli.

Io, dopo quasi un anno di soggiorno in Napoli, cominciai finalmente a sentire gli effetti benefici di quest' aria veramente salutifera ed è cosa incontrastabile ch' io ho ricuperato qui più di quello che forse avrei osato sperare. Nell' inverno passato potei leggere, comporre e scrivere qualche cosa ; nella state ho potuto attendere (benchè con poco successo quanto alla correzione tipografica) alla stampa del volumetto che vi spedisco; ed ora spero di riprenderc ancora in qualche parte gli studi, e condurre ancora innanzi qualche cosa durante l'inverno (2).

Le difficoltà, che presto connobbi, dell' esecuzione mi fecero rinunziare al pensiero che vi aveva communicato, e sul quale si amichevolmente vi tratteneste nella vostra ultima lettera, di scrivere in coteste Riviste. Io sono a Napoli sempre, come io era a Firenze, in un modo precario, ma sempre senza alcuna veduta ne alcum disegno positivo di cambiamento. Ranieri, col quale io vivo e che solo il fulmine di Giove potrebbe dividere dal mio fianco (3), vi manda per mio mezzo mille complimenti, ed è assai desideroso di conoscere personalmente un uomo del quale mi ode parlare spesso e con maggiore interesso ch'io non soglio facilmente mostrare per alcuno. Chi sa se

(1) Sainte-Beuve, depuis *Ma egli...*
(2) Id. depuis *Io, dopo quasi...*
(3) Id. depuis *Ranieri col quale....*

e quando sarà dato a noi tre di ritrovarci insieme? Intanto, qualunque sia la nostra scambievole contananza, non mi dimenticate. Sarò contento se serberete di me quella memoria ch'io serbo di voi. Scrivetemi lungamente, se volete farmi piacere. Datemi nuove letterarie più che potete, e specialmente filologiche. Non leggendo i giornali, io... (1) al buio d'ogni cosa. Da me so bene che non aspettate nuove di filologia, perchè qual filologia in Italia? E vero che Mai è sul punto di vestire la porpora, e Mezzofanti gli verrà appresso; ma essi ne sono debitori al gesuitismo, e non alla filologia (2).

Addio, mio carissimo amico. Avete voi nuove di Gioberti? Addio amatemi e credetemi per la vita

Vostro affetuosissimo amico,

LEOPARDI.

XV

Napoli, 25 Gennaio 1836 (3).

Mio eccellente e carissimo amico,

Solamente oggi, dopo aver subito tutte le innumerabili e interminabili prove sanitarie e politiche, mi giungono della posta i 2 quaderni da voi speditimi in Ottobre! Ma il piacer di riceverli, del quale vi parlerò poi, mi è avvelenato della notizia che mi è data quasi contemporaneamente, perchè, non leggendo i giornali, io non ho le nuove del mondo, se non a caso. Dico della notizia dell' incendio avvenuto costì, nel quale, mi si dice, è perita ancora l'edizione del Crisostomo. Questa sventura mi cagiona, per causa vostra, un dispiacere così vivo, che maggiore non potrei provarne per una sventura mia propria. Se questa lettera vi giunge regolarmente, vogliate, ve ne prego, aver la bontà di darmi al più presto le vostre nuove, e di significarmi con qualche precizione a che si stenda il danno che questo desastro deve avervi recato. Voi sapete che nessun male afflige tanto, come quelli di cui non si conoscono la natura e i confini. — Non so s' io debba considerare altrimenti che come una dolce illuzione la speranza che voi mi date di rivedervi a Napoli l'inverno prossimo. Io vi sarò ancora, secondo ogni probabilità. Qui un uomo solo può vivere tolerabilmente con 150 franchi il mese, mediocramente con 200, e comodamente, benchè senza lusso, con 250 (4) — Mi dispiace di non potere ancora darvi alcuna notizia intorno a quel Lacroix, di cui mi dimandate. S'io fossi a Roma, facil-

(1) Le papier est déchiré.
(2) Sainte-Beuve, depuis *E vero che il Mai...*
(3) Autographe.
(4) Sainte-Beuve, depuis *Qui un uomo solo....*

mente potrei sodisfarvi: ma in Napoli è appena credibile a chi non vi ha dimorato, quanto sia difficile il procacciarsi notizie di fuori (1). — Il pachetto di libri che voi mi dite, dovreste aver la bontà d' involgerlo in una sopraccarta indirizzata a me, e raccomandata *à M. le baron Poerio à Naples,* e così farlo tenere costì in Parigi al cavalier Cobianchi *Place de la Madeleine n° 1*, pregandolo da parte di Alessandro Poerio, che deve averlo già provenuto sopra di ciò, di voler spedire quel pachetto al suo indirizzo per occasione sicura di qualche viaggiatore. — Mi duole assaissimo che la mia piccola nota relativa al Sig. Bothe vi sia sembrata dura. Vi assicuro (e potete assicurarne il Sig. Bothe al mio nome) che ciò non viene se non da mia poca abilità di esprimermi; perchè la mia intenzione non fu altra che di esser breve. Nè avrei punto replicato alla sua obbiezione, se non l'avessi creduta molte plausibile, e tale che anche a molti italiani sarebbe potuto occorrere spontaneamente. — Il mio libraio Stavita nel suo manifesto promette 6 voll. tra cose edite e inedite. E uscito il 2° vol. che è 1° delle operette morali accresciute. Vi manderò quanto prima i [4 ?] esemplari che avete la bontà di chiedermi, dei quali vi sarò gratissimo se, come dite, vorrete darvi la pena di farne pervenire, con molti miei saluti, uno al Sig. Bothe, e uno a Gioberti.

Il proemio degli *Excerpta* dimostra più che mai quella benevolenza che voi dimostrate sempre quando parlate di me. La scelta delle osservazioni è fatta con moltissimo giudizio e dottrina (2). Vi sono corsi parecchi falli di stampa, come p. 13, l. 21, κνοω per know inglese: e sopratutto nella descrizione del cod. Barberin. come p. 3., l. 5. Sœc xvi! — P. 5. l. 2, manca qualche parola che dovea far menzione delle ἠθοποίαι di Libanio, come apparisce dalla seg. lin. 16. — Ib. l. 3, pro *Sl* leg. SS. et conf. l. 4. — P. 5. l. 7: *Quæ Libanio dantur*, add. *nempe quæ ab Allatio et Movello, tum ea omnia quæ* ἀδέσποτα *esse dixi, non vero ea quæ Libanii nomen præferunt in ipso codice.* — Se aveste tempo da perdere, saprei volontieri, quando mi scrirete, perche non abbiate fatto uso delle osservazioncelle sopra l'autore περὶ ὕψους e sopra Celso, nè di quella sopra l'ἰδόων αὖθις di Senofonte nel Convivio; le quali mi parve, quando fummo insieme in Firenze, che riuscissero di vostra sodisfazione. — Oh tornino, mio carissimo e prezioso amico, quei momenti nei quali io godeva della vostra società, e profittava della vostra dottrina. Ranieri vi prega con me a fare che non riesca vano il vostro disegno di veder Napoli, e si offre anch' egli a servirvi qui con ogni sua forza alla vostra venuta. Addio, carissimo: vi abbraccio, e mi raccommando alla vostra memoria. Addio.

Tutto vostro Leopardi.

(1) Sainte-Beuve, depuis *Ma in Napoli*....
(2) Id. depuis *Il proemio*....

XVI.

Napoli, 6 Aprile 1836 (1).

Mio cariss. ed ottimo amico,

Sono assai lieto che il Crisostomo sia risorto dalle sue ceneri, e con infinito piacere vedrò lo specimen che dite volermene mandare, e tutte quelle altre cose vostre che avrete in pronto per me. Io non lessi del Crisostomo (quando io poteva leggere) se non una parte, nè so se io abbia scharabocchiato alcuna nota sopra di esso. — Gli Anecdota dell' Andres non furono continuati da lui, ma un napoletano, Civillo, ha dato il catalogo dei mss. greci di questa biblioteca, in 2 voll. fol. publicati il 1° nel 1826, e l'altro 1832. Il 1° contiene i mss. ecclesiastici, e mi ricordo che Hase ne parlò con gran lode nel bulletin di Ferussac. — Io conosco quel Franc. Fuoco, e volendovi servire mi sono procurato il suo Metodo graduale, 4° ediz., e l' ho presso di me, e voleva mandarvelo, ma guardandone qualche pagina; l'ho trovato pieno di così grossi, così terribili, così innumerabili errori, che per pietà dell' onore italiano non solo non vi lo mando, ma vi prego di avvertire ogni forestiero a cui lo vediate in mano, che lo consegni all' omonimo del suo autore, cioè al fuoco (2). — Voi avete compiutamente ragione intorno allo Pseudo. Longino ec. ec.; e quanto agli *Errori* di stampa che sono corsi negli *Excerpta,* guidicate che maraviglia essi debbono fare a me, dal vedere che le cose stampate sotto i miei occhi ne sono piene. Nella vostra amabilissima lettera, una cosa mi è dispiaciuta, ed è che voi desideriate ch' io riprenda i miei scartafacci. Prima i fiumi torneranno alle fonti, che io ricuperi il vigore necessario per gli studi filologici (3); e quando quest' impossibile avvenisse, le mie carte tornando dalle vostre nelle mie mani, non farebbero che perdere. Vi prego di fare anco i miei conplimenti e ringraziamenti al Sig. Dübner per la parte che voi mi dite ch' egli ebbe nella compilazione delle mie schedulæ. — Stavita mandò costì i 24 esemplari delle così dette mie Opere, vol. 1 e 2. Credo che avrà mandato ancora de' manifesti. Ma non ve ne mando, perchè non avendo io voluto scriverli, nè permesso che fossero scritti da miei amici, furono fatti fare dal libraio a qualche persona sua e sono pieni d'esagerazioni sciocche. Nessuna (eccetto poche pagine) delle cose contenute nello Spettatore e nel Racoglitore, ne delle altre mie giovanili, avrebbe luogo nei 3 voll. (4) che ver-

(1) Autographe.
(2) Sainte-Beuve, depuis *Che per pietà.....*
(3) Sainte-Beuve, depuis *Prima i fiumi.....*
(4) Id., depuis *Nessuna.....*

rebero dopo le op. mor., ma sarebbero composti quasi in tutto di cose inedite. Dico sarebbero perchè credo che l'edizione non andrà innanzi, parte per bontà di quelli che hanno *allarmata* la censura sopra tale pubblicazione, parte perch' io sono digustatissimo del pidocchioso libraio, il quale avendo raccolto col suo manifesto un numero di associati maggiore che non credeva, sicuro dello spaccio, ha dato la più infame edizione che ha potuto, di carta, di caratteri e di ogni cosa.

Io aveva cominciata questa lettera prima di partire per una campagna alquanto lontana di qua, dove io contava di stare pochi giorni (1), e sono stato in vece quasi tre mesi. Partendo mandai per voi un piego contenente le 4 copie che da gran tempo vi debbo del mio 1° vol., ed altrettante del 2°, ad A. Poerio che mi aveva data speranza di trovare occasione che ve le recapitasse. Ma ritornando, trovo con dolore il piego ancor qui. Tenterò qualche altra via, e vedrò di superare l'infinita difficoltà che qui si prova di mandare e di ricever libri. Poerio mi ha consegnato il Codex apocryphus, e la διατριβή di M. Gros, dei quali doni vi ringrazio senza fine. Ma con maraviglia e dispiacere ho dimandato invano, non solo i 6 esempl. degli *Excerpta*, ma l'altra dissertaz. di M. Gros, quella di Walz, e sopra tutto i 7 libri da voi pubblicati, che nella vostra ultima di Marzo mi promettevate. Non so assolutamente chi accagionare di questa mancanza, nè se voi mi abbiate spediti i libri che mancano. Non vogliate defraudarmene, ve ne prego, massime dei vostri : Cobianchi è sempre pronto a favorirme, incaricandosi di spedirli qua. Vi accludo una risposta alla gentile lettera del vostro giovane e gentile e bravo amico; al quale vi prego di scusare la mia tardanza. Perdonatemi ancor voi, e scrivetemi presto; che pochi giorni sono per me così lieti, come quelli nei quali ricevo le vostre nuove. Nessuno poi sarebbe più lieto di quello in cui vi rivedessi. Addio, mio prezioso amico. Ranieri vi reverisce, e vi saluta caramente. Io vi abbraccio, e con tutta l'anima mi ripeto

Vostro per sempre,
LEOPARDI.

P. S. — Oggi, 28 Giugno, Poerio mi avvisa di avere avuto nuove che un altro piego di libri diretto a me, proveniente da voi, è partito da Parigi per Napoli.

XVII.

Di campagna, 22 dicembre 1836 (1).

Mio carissimo ed ottimo amico,

Questa lettera sarà molto arida e digiuna, e servirà solo a mos-

(1) Id.. depuis *Io aveva.....*
(2) Autographe.

trarvi ch'io sono ancora in vita, ma non potrà soddisfare ad alcuna delle vostre domande, perch'io mi trovo in campagna, non tanto per timore del choléra, quanto perchè trovandomi già quando tale malattia scoppiò in Napoli, che fu il 18 di Ottobre, feci quello che fecero gli altri nel caso mio, cioè di restare dove si trovavano. Il choléra è ora in Napoli in declinazione, ma non punto cessato. Quanto ciò sarà, io tornato a Napoli, potrò rispondere alle vostre questioni filologiche, ad una delle quali, cioè a quella che riguarde la *Storia d'Eunapio*, credo di potere fino da ora respondere negativamente. Nè posso anche parlarvi dei vostri libri, dei quali vi ringrazio senza fine, e che sono impazientissimo di vedere ; perchè tutto quello ch' io potei sapere della vostra spedizione di Maggio prima ch' io partissi per la campagna ai 20 di Agosto, fu che il vostro pacco si trovava a Marsiglia in luogo sicuro. Le precauzioni sanitarie rendono ora difficilissimo a Napoli di ricevere oggetti dell' estero, ma queste finiranno presto, e voi non lasciate perciò di mandarmi tutto ciò che mi avete destinato, che appena giunto che sarò in Napoli, io farò tutte le diligenze necessarie per riscuotere esattamente ciascuna delle vostre spedizioni. Voi avete molto publicato, del che mi rallegro. Non mi dite se l'edizione del Crisostomo si continua, come credo, nè a qual termine l'avete condotta, nè se dopo il Crisostomo darete qualche altro Padre, come mi scriveste altra volta. Vi sono gratissimo dell' intenzione che avete d'indirizzarmi qualcuna delle vostre pubblicazioni : questo mi sarà un nuovo segno della vostra affezione, del quale io avrò luogo, non solo di rallegrarmi, ma d'insuperbire.

Avete voi nuove di Gioberti ? Ha egli mai ricevuta una mia di più mesi addietro ? Borelli di Parma, che vidi a Napoli nel Giugno passato, mi disse di avere da gran tempo una lettera di Gioberti per me, la quale non ho mai potuto ricuperare dalle sue mani. Se scrivete a Gioberti vi prego di dirli tutto questo, salutandolo da mia parte assai caramente. Salutatemi anche il vostro buono e bravo alunno M. Lebreton, e ringraziatelo della sua lettera. Auche vi prego de' miei complimenti a M. Bothe, di cui con molto interesse vedrò l'Omero.

L'edizione delle mie Opere è sospesa, e più probabilmente abolita, dal Secondo volume in quà, il quale ancora non si è potuto vendere a Napoli pubblicamente, non avendo ottenuto il *publicetur*. La mia filosofia è dispiaciuta ai preti, i quali e qui ed in tutto il mondo, sotto un nome o sotto un altro, possono ancora e potranno eternamente tutto. Se volete ch' io vi spedisca per la posta un altro esemplare del 2° vol. per completare il numero 5, non avete che a scrivermelo.

Addio, mio eccellente amico. Io provo un intenso e vivissimo desiderio di riabbracciarvi, ma questo come e dove sarà soddisfatto?

Temo assai che solamente κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα. Ranieri vi riverisce e vi saluta quanto più può. Parlatemi dei vostri studi, ed amatemi sempre. Addio di tutto cuore (1).

Vostro intero amico

G. LEOPARDI.

Credete voi che, mandando costì un esemplare delle mie o poesie o prose, con molte correzioni ed aggiunte inedite, ovvero un libro del tutto inedito, si troverebbe un libraio (come Baudry o altri) che *senza alcun mio compenso pecuniario* ne desse un edizione a suo conto? Io credo di no, e quella pazza bestia di Tommaseo, che, disprezzato in Italia, si fa tenere un grand' uomo a Parigi, e che è nemico mio personale, si prenderebbe la pena di dissuadere qualunque libraio da tale impresa.

Scusate l'infame carta; egli è quello che si può avere alle falde del Vesuvio, dove io vivo da 4 mesi.

Date voi o darete del Crisostomo anche le cose spurie? Nella B. Barberina (ora chiusa) v' è un bellissimo cod. Membranato del sec. 10 acefalo, dove nella prima pag. è scritto di mano recente φωτίου. Ma di.... non v' è ne anche una linea, e (come lasciai quivi scritto in un fogliolino, che credo che ancora si conservi) contiene sotto il nome del Crisostomo le cose date dal Montfaucon, tra le spurie, sotto il nome di Tito Bostrense.

XVIII.

A M. Charles Lebreton (2).

Napoli, 2 Marzo 1837.

Non, monsieur, si je cherchais des suffrages, le vôtre ne me serait pas du tout indifférent; c'est pour des âmes telles que la vôtre, pour des cœurs tendres et sensibles, comme celui qui a dicté votre aimable lettre, que les poètes écrivent et que j'aurais écrit, moi, si j'avais été poète. Mon excellent ami, M. de Sinner, m'a peint à vos yeux avec des couleurs trop favorables; il m'a prêté bien des ornements; prenez garde là-dessus de ne pas l'en croire sur sa parole; son amitié pour moi vous conduirait trop loin de la vérité. Dites-lui, je vous prie, que malgré le titre magnifique d'*Opere* que mon libraire a cru devoir donner à son recueil, je n'ai jamais fait d'ouvrage, j'ai fait seulement des essais en comptant toujours préluder, mais ma carrière n'est pas allée plus loin. Quoique ne méritant pas les autres sentiments que vous avez la bonté de me témoigner, j'accepte avec

(1) Sainte-Beuve, depuis *L'edizione delle mie Opere....*
(2) Copie revue par L. de S.

reconnaissance votre amitié, et si je vis encore quand vous viendrez en Italie, ce sera pour moi une véritable joie de vous embrasser et un véritable plaisir d'interroger votre imagination jeune et vive sur les impressions que lui aura fait éprouver cette terre des souvenirs.

G. LEOPARDI.

Soyez sûr, monsieur, qu'il n'y a d'autres convenances à garder avec moi que de dire ce que l'on sent.

XIX.

Mio eccellente amico (1),

Ricevetti la vostra amabilissima 27 Gennaio in campagna, malató con febre. Tornato in città ho dovuto anche per più giorni guardare il letto, e sono oggi ancora convalescente. Questo ha ritardato la mia risposta più che non avrei voluto. Prendo un ben vivo interesse all' avvenimento che ha cangiato lo stato della vostra famiglia. Sono lieto d'intender che questo non vi allontanerà stabilmente da Parigi. Ho ricevuto la vostra spedizione *di Ottobre*, e veduto con gran piacere i due saggi del vostro bel lavoro sopra il Crisostomo il quale mi dispiace assai di sentire improvvisamente interroto. Anche mi ha interessato moltissimo la vostra notizia sopra il Coray, scritta con grande intelligenza, e piena di fatti. Considero poi come vostre le parole onerevoli relative a me, che ho trovate negli scritti dei Sigg. Walz, Gros e Berger, i quali sono certo che solo a vostro riguardo si sono indotti a far menzione delle cose mie. La vostra spedizione di Maggio è ancora a Marsiglia, ma sarà presto in mia mano. *Altra* spedizione vostra non conosco.

Vi prego di fare i miei ringraziamenti e le mie congratulazioni al Sig... per la sua traduzione di Sciamfora. Quando scrivete a Gioberti, non dimenticate, vi prego, di dirli quello di cui vi pregai nell' ultima mia. Io vi ho spedito due esemplari di miei canti e 1 del 1° vol. Operette morali, per un occasione partita da Napoli il 25 Febbraio.

Una nuova collazione del cod. Palatino-Vaticanus dei Caratteri di Teofrasto non è cosa, ch' io creda, difficile ad ottenere ; ma di ciò potrò forse scrivervi fra non molto con più certezza da Roma stessa, dove ho in animo di fare una gita, se le comunicazioni, ancor chiuse per il choléra, non me l'impediscono (1).

Vi acchiudo il foglio che mi dite in francese, relativo all'

(1) Autographe. — Dernière lettre de Leopardi mort à Naples le 14 juin 1837, à 5 h. après midi. (Note de L. de S.)

(2) Sainte-Beuve, depuis *Ma di ciò potrò*.

edizione delle mie bagatelle. Io manderei i due primi volumi in un esemplare correttissimo, e chiarissimo, ma il terzo, cioè il secondo delle operette morali, non posso mandarlo altrimenti, per la parte edita, che nell' edizione di Firenze, tal qual è ; perchè mi è impossibile di fare i cangiamenti e le correzioni necessarie sopra quell' edizione, che è senza interlinea e senza margini. Però è indispensabile che di questo terzo volume io possa vedere le ultime prove di stampa, dove io farei i cangiamenti dovuti, che non sarebbero mai troppo gravi, nè difficili ad eseguire. Senza questa edizione, difficilmente l'affare potrebbe avere effetto. Addio, mio prezioso amico. La convalescenza non mi lascia essere più lungo. Voglio pregarvi di un favore per quando sarete a Berna questa state : ed è d'informarvi se vi si trova ancora il ministro d'Olanda Cav. Reinhold (1), e di darmi le sue nuove, se potete averle. Se vi piacesse di fargli una visita in mio nome, ve ne sarei gratissimo, e sono certo che ne sareste benissimo accolto. Addio di nuovo. Vogliatemi ben quanto ne vuole a voi

il vostro LEOPARDI.

Napoli 2 Marzo 1837.

NOTE SUR UN PROJET D'ÉDITION (2).

Je ferai à mes Operette morali les additions que je promets dans a notice qui les précède dans l'édition de Naples. Elles consistent en trois opuscules d'une étendue assez considérable. On peut voir leurs titres dans la notice que j'ai citée.

J'ajouterai aussi à mes poésies des morceaux inédits.

En Italie, j'aurais donné quelque traduction inédite, par exemple une traduction du Manuel d'Epictète, une traduction de 4 discours moraux d'Isocrate. etc. Tout cela n'est bon à rien en France.

Je veux publier un volume inédit de pensées sur le caractère des hommes et sur leur conduite dans la société ; mais je ne veux pas m'obliger de le donner au même libraire qui publiera le reste, si auparavant je n'ai pas vu du moins le premier volume imprimé, afin de pouvoir juger de l'exécution.

Au reste, je ne tiens en aucune manière à ce que l'édition soit faite sous le titre général d'œuvres. On peut et même on devrait publier un volume sous le titre indépendant de *Canti* et deux autres sous celui d'*Operette morali*. Je ferai des améliorations nombreuses à tous ces trois volumes.

(1) Ep. 395, t. 2, p. 92, allé en Suisse 1828. — V. lettre 187., Ep. t. 1, 313—314 (L. de S.)

(2) Copie revue (L. de S.)

CATALOGUE DES MANUSCRITS DE LEOPARDI (1).

1. (3) Saggio sopra gli errori, etc.

2. (4) Commentarii de vita et scriptis rhetorum quorumdam qui secundo post Christum seculo vel primo declinante vixerunt, auctore Jacobo Leopardi, qui et selecta veterum opuscula ad calcem adjecit, et observationibus illustravit (1814).

3. (5) Porphyrii, de vita Plotini et ordine librorum ejus commentarius Græce et Latine ex versione Marsilii Ficini emendata Græca illustravit et Latina emendavit Jacobus Leopardi (1814).

4. (6) Auctorum historiæ ecclesiasticæ Græcorum deperditorum fragmenta.

5. (7) Epistola de Eusebio. Continet emendationes, etc.

6. (8) Varianti di due edizioni delle Operette morali di Giacomo Leopardi. Milan, 1827; Napoli 1835.

7. (10) Della fama di Orazio presso gli antichi. Discorso.

8. (11) Supplemento generale a tutte le mie carte: 1° Alle osservazioni sul Fronton, ec.; 2° 6 piccole Schede ; 3° Projet d'éd. pour Baudry, puis pour l'Ausone ; 4° Correctiones variæ philologicæ ; 5° Nota sopra Senofonte; 6° Sopra la voce Ἄρπυιαι ; 7° Quante controversie sul significare di quelle parole di Orazio : *Nec latentes classe cita reparavit oras.*

9 (12). Schede filologiche divise in tre parti.

10 (13). Frontone, Arione. Epistola a Giordani sul Frontone del Mai. Epistola d'Appiano tradotta dal Leopardi. Queste foglie fanno corredo alle opere di Frontone tradotte e illustrate dal Leopardi.

11 (14). Plato: 1° Convivium; 2° Phædrus ; 3° Protagoras ; 4° Sophistes; 5° Thœetus ; 6° Gorgias ; 7° Phædo. — Jacobi Leopardi : notæ in Protagoram. — Ejusdem aliæ nota in Protagoram.

12 (15). 1° Iscrizioni triopee; 2° Analogia linguæ hebrææ et Ægyptiæ; 3° Fragmenta Æthiopicon; 4° Fragmenta Græcorum veterum ecclesiasticæ hist. ; 5° Scrittori di dialoghi ; 6° Schede di appunti vari; 7° Descrizione del codice greco barberino (392); 8° Libanii : Λόγος; 9° Λιβανίου (Libani) διηγῆμα περὶ τοῦ Ῥόδου ; 10° Αἰσώπου μῦθι ; 11° Excerpta ex schedis criticis Jacobi Leopardii; 12° De Symmacho; 13° Senof. Sympos ; 14° una scheda volante, comincia : p. 44 : lin. 12 Καὶ αὐτοὶ etc.; 15° Osservazione sopra un luogo di Lucio Floro.

(1) Les numéros placés entre parenthèses sont ceux du catalogue léopardien de la bibliothèque nationale de Florence, qui comprend, outre les manuscrits de Leopardi, quelques imprimés. (Articles de Leopardi dans le *Spettator*, *Excerpta* publiés par L. de Sinner, Extraits de revues allemandes.)

13 (16). 1° Anacreontiche greche ; 2° In Tiberii rhetoris περὶ τῶν παρὰ Δημοσθένει σχημάτων etc. ; 3° Celsus, Libellus de arte dicendi.; 4° Leopardii supplementum ex variis: Pensieri; 5° Petri Bond.: variarum lectionum libri duo.

14 (17). 1° Lettera di Giacomo Leopardi a Pietro Giordani, sopra il Dionigi del Mai ; 2° Altra lettera dello stesso ; 3° Schede ad epistolam in Dionys. Hal.

15 (18). Jacobi Leop. Recan. Com.: 1° emendat. in Theonem ; 2° Themistius Mai ; 3° Iseo del Mai.

16 (19). Progetto per una nuova edizione delle opere del Leopardi

17 (20). In Julium Africanum J. L. R. C. lucubrationes.

18 (21). Fragmenta patrum Græc. sæculi secundi et veterum auctorum de illis testimonia.

19 (22). Opere di Cornelio Frontone tradotte dal latino e dal greco e nuovamente illustrate dal Leopardi.

20 (23). Originali di 18 lettere di Leopardi al Sinner dal 17 febb. 1831 al 2 marzo 1837.

ESSAIS DE TRADUCTIONS

Histoire du genre humain. — Dialogue d'un follet et d'un gnome. — Dialogue de Timandre et d'Eléandre. — Dialogue d'un marchand d'almanachs et d'un passant. — Dialogue de Tristan et d'un ami. — Comparaison des pensées de Brutus et de Théophraste. — Manuel d'Epictète : Préambule du traducteur.

HISTOIRE DU GENRE HUMAIN

On raconte que tous les hommes qui au commencement peuplèrent la terre furent créés partout en même temps, et tous enfants, et furent nourris par les abeilles, les chèvres et les colombes, comme Jupiter enfant dans les fables des poètes. La terre était beaucoup plus petite qu'elle ne l'est aujourd'hui, presque tous les pays étaient plats, le ciel sans étoiles. La mer n'avait pas été créée, et il apparaissait dans le monde beaucoup moins de variété et de magnificence qu'on n'y en découvre aujourd'hui. Mais néanmoins les hommes se complaisaient, sans que la satiété leur vînt, à regarder et à considérer le ciel et la terre, s'émerveillant outre mesure et estimant ces deux choses fort belles et non-seulement vastes, mais infinies en grandeur comme en majesté et en grâce. Ils se nourrissaient en outre de joyeuses espérances, retiraient d'incroyables plaisirs de chacun des sentiments de leur vie, grandissaient dans le contentement, et se croyaient presque possesseurs de la félicité. Ainsi se passèrent fort doucement leur enfance et leur première adolescence. Arrivés à un âge plus mûr, ils commencèrent à éprouver quelque changement. Comme les espérances, que jusqu'alors ils avaient remises de jour en jour, ne se réalisaient point, il leur parut qu'elles méritaient peu de foi. Se contenter des jouissances présentes, sans se promettre aucun accroissement de bonheur, leur paraissait impossible, surtout parce que l'aspect des choses de la nature et chaque partie de la vie journalière, soit habitude, soit que leur âme eût perdu sa vivacité première, ne leur donnaient plus, à beaucoup près, autant d'agrément qu'à l'origine. Ils allaient par la terre, visitant les contrées les plus lointaines, ce qu'ils pouvaient faire sans difficulté puisque ce n'étaient que des plaines, sans mers et sans obstacles. Au bout de quelques années, la plupart d'entre eux s'aperçurent que la terre avait des limites certaines qui n'étaient même pas assez éloi-

gnées pour qu'on ne pût les atteindre, et que tous les endroits de cette terre, ainsi que tous les hommes, sauf de très-légères différences, étaient semblables les uns aux autres. Ces choses accrurent leur mécontentement de telle sorte qu'ils n'étaient pas encore sortis de la jeunesse qu'un dégoût marqué de leur existence les avait universellement saisis. Et peu à peu, dans l'âge viril, et surtout au déclin des ans, la satiété se changeant en haine, quelques-uns en vinrent à un tel désespoir que, ne supportant plus la lumière et la vie qu'ils avaient d'abord tant aimées, spontanément, l'un d'une façon, l'autre d'une autre, ils s'en délivrèrent.

Cela parut horrible aux Dieux que des créatures vivantes préférassent la mort à la vie et se détruisissent sans y être forcées par la nécessité ni par aucun événement. On ne peut dire aisément combien ils s'étonnèrent que leurs dons parussent assez vils et assez détestables pour qu'on s'en dépouillât et qu'on les rejetât de toutes ses forces. Il leur semblait avoir mis dans le monde assez de bonté, de beauté, d'ordre et d'harmonie, pour qu'un tel séjour fût non-seulement toléré, mais extrêmement aimé de quelque animal que ce fût, principalement de l'homme, qu'ils avaient formé avec un soin particulier et une perfection merveilleuse. Mais dans le même temps, outre qu'ils ressentaient une grande pitié à la vue d'une misère comme celle que les hommes manifestaient, ils se demandaient si ces tristes exemples, en se renouvelant et en se multipliant, n'entraîneraient pas au bout de peu de temps, contre l'ordre des destins, la perte de la race humaine, et si les choses n'allaient pas être privées de cette perfection qui leur venait de notre race, et eux-mêmes de ces honneurs qu'ils recevaient des hommes.

Jupiter résolut d'améliorer la condition humaine, puisqu'il semblait qu'on le réclamât, et de donner aux hommes des moyens plus efficaces pour qu'ils se dirigeassent vers le bonheur. Il les entendait se plaindre surtout de ce que les choses n'étaient pas immenses en grandeur, ni infinies en beauté, en perfection et en variété, comme ils l'avaient jugé d'abord, mais au contraire fort petites, toutes imparfaites et presque de même forme. Ils ne se plaignaient pas seulement de leur vieillesse, mais aussi de leur âge mûr et même de leur jeunesse. Ils regrettaient la douceur de leurs premières années. Ils demandaient avec de ferventes prières de retourner à l'enfance et d'y rester toute leur vie. Là-dessus, Jupiter ne pouvait les satisfaire, car cela était contraire aux lois universelles de la nature, ainsi qu'aux devoirs et aux services auxquels l'homme était destiné, selon les intentions et les décrets divins. Jupiter ne pouvait pas davantage communiquer sa propre infinité aux créatures mortelles, ni rendre infinie la matière pas plus que la perfection et la félicité des choses et des hommes. Il lui parut à propos de reculer les limites de

la création, d'y ajouter des ornements et de la variété. Cette résolution prise, il agrandit la terre de tous les côtés, et y fit couler la mer, créant de la sorte des séparations entre les lieux habités, afin de varier l'aspect des choses, et d'empêcher que les confins en fussent aisément connus des hommes; il leur coupa ainsi les chemins et leur proposa une image vivante de l'immensité. A cette époque, les nouvelles eaux occupèrent la terre Atlantide, ainsi qu'une quantité d'autres régions : il reste de l'Atlantide un souvenir qui a survécu à la multitude des siècles. Jupiter abaissa beaucoup de lieux, en exhaussa beaucoup d'autres, fit surgir des montagnes et des collines, parsema la nuit d'étoiles, subtilisa et épura la nature de l'air, donna au jour plus de clarté et plus de lumière, nuança et distribua plus diversement que par le passé les couleurs du ciel et des campagnes, mêla les générations des hommes de telle sorte que la vieillesse des uns concordât avec la jeunesse des autres. S'étant résolu à multiplier les apparences de cet infini dont les hommes étaient par-dessus tout avides, puisqu'il ne les pouvait satisfaire en réalité, et voulant donner de l'agrément et un aliment à leur imagination, dont il sentait que la force avait été la principale source de cette si grande béatitude de leur enfance, il employa encore beaucoup d'expédients semblables à celui de la mer, créa l'écho, le cacha dans les vallées et dans les cavernes, et mit dans les forêts un bruissement sourd et profond, avec un vaste ondoiement de leurs cimes. Il créa de même le peuple des songes et leur confia le soin de tromper sous plusieurs formes la pensée des hommes, en leur figurant cette plénitude de félicité incompréhensible et impossible à réaliser, et ces images douteuses et indéterminées, dont lui-même n'aurait pu produire aucun exemplaire réel, quand même il l'eût voulu, pour exaucer les soupirs ardents des hommes.

Ces précautions de Jupiter recréèrent et relevèrent l'âme des hommes et rendirent à la vie de chacun son charme et son prix. On sentit, on aima et on admira la beauté et l'immensité des choses terrestres. Cet heureux état dura plus longtemps que le premier, surtout à cause des intervalles que Jupiter avait introduits dans les naissances, si bien que les âmes, refroidies et lassées par l'expérience des choses, furent reconfortées en retrouvant la chaleur et les espérances de l'âge vert. Mais le progrès du temps fit disparaître cette nouveauté. On vit renaître et se relever l'ennui et le mépris de la vie. Les hommes tombèrent dans un tel abattement qu'alors, dit-on, prit naissance cette coutume que l'histoire attribue à quelques peuples anciens : quand il naissait quelqu'un, les parents et les amis de la famille se réunissaient pour pleurer; et quand il mourait, c'était un jour de fête et de félicitations. Enfin tous les peuples en vinrent à l'impiété, soit qu'il leur parût n'être pas écoutés de Jupi-

ter, soit qu'il entre dans la nature du malheur d'endurcir et de corrompre les âmes les mieux nées et de leur ôter l'amour de l'honnêteté et de la droiture. Aussi se trompent-ils tout à fait ceux qui pensent que la première cause des malheurs de l'homme est dans ses iniquités et ses crimes à l'égard des Dieux : au contraire, c'est la perversité de l'homme qui est née de ses malheurs.

Quand les Dieux punirent par le déluge de Deucalion l'insolence des mortels et tirèrent vengeance de leurs injures, les deux seuls survivants du naufrage universel de notre race, Deucalion et Pyrrha, convaincus que le mieux qui pût arriver au genre humain était d'être entièrement anéanti, s'étaient assis sur le sommet d'un rocher, appelant la mort de tous leurs souhaits, bien loin de se plaindre ni de déplorer le destin commun. Jupiter leur enjoignit cependant de remédier au dépeuplement de la terre. Mais, désespérés et dédaigneux de la vie comme ils l'étaient, ils n'eurent pas le courage d'engendrer une nouvelle génération. Ce fut en prenant des pierres sur la montagne, selon les instructions des Dieux, et en les lançant derrière leurs épaules, qu'ils refirent la race humaine. Toutefois, instruit par le passé du caractère des hommes, et sachant qu'il ne leur peut suffire comme aux autres animaux de vivre et d'être exempts de toute douleur et de toute incommodité physique, mais que, désirant l'impossible toujours et en tout état, ils se tourmentent eux-mêmes de ce désir d'autant plus qu'ils souffrent moins des autres maux, Jupiter résolut, pour conserver cette misérable espèce, d'employer de nouveaux moyens, dont voici les principaux.

Premièrement il mêla à la vie de véritables maux, et l'embarrassa de mille affaires et de mille fatigues, à l'effet de distraire les hommes et de les détourner le plus possible de s'entretenir avec leur âme ou du moins avec ce désir d'une inconnue et vaine félicité. Il répandit parmi eux une multitude de maladies variées et une infinité d'autres disgrâces ; il voulait, en diversifiant les conditions et les fortunes de la vie mortelle, obvier à la satiété et accroître le prix des biens par le contraste des maux, et faire que l'expérience d'un état pire rendît le défaut de jouissances beaucoup plus tolérable que par le passé. Il entendait aussi rompre et apprivoiser la férocité des hommes, les contraindre à courber la tête et à céder à la nécessité, les réduire à se contenter plus facilement de leur sort et émousser la vivacité et la véhémence du désir dans les âmes affaiblies non moins par les infirmités physiques que par les peines morales. En outre, il sentait qu'il arriverait que les hommes, exténués par les maladies et les malheurs, seraient moins prompts que par le passé à tourner leurs mains contre eux-mêmes, parce qu'ils seraient lâches et découragés, comme il advient par l'usage des souffrances. Ces souffrances ont même coutume, en laissant une place à des espérances meilleures,

d'attacher les âmes à la vie : les infortunés ont la ferme espérance qu'ils seront très-heureux quand ils se seront délivrés de leurs maux, chose qu'ils ne manquent jamais d'espérer d'une façon ou d'une autre, comme c'est la nature de l'homme. Ensuite Jupiter créa les tempêtes des vents et des nuées, s'arma du tonnerre et de la foudre, donna à Neptune le trident, lança les comètes et régla les éclipses. Avec ces phénomènes et d'autres signes terribles, il résolut d'épouvanter de temps en temps les mortels, sachant que la crainte et la présence des dangers réconcilieraient avec la vie, au moins pour quelques instants, non-seulement les malheureux, mais ceux qui l'avaient le plus prise en abomination et qui étaient le plus disposés à la fuir.

Et pour bannir l'oisiveté passée, il donna au genre humain le besoin et l'appétit de nouveaux aliments et de nouvelles boissons, qu'il ne pouvait se procurer sans mille fatigues ; tandis que jusqu'au déluge les hommes ne s'étaient désaltérés qu'avec de l'eau et s'étaient nourris des herbes et des fruits que la terre et les arbres leur fournissaient spontanément et d'autres aliments de peu de prix et faciles à trouver, comme en usent encore aujourd'hui quelques peuples, et particulièrement ceux de Californie. Il assigna aux diverses contrées divers climats, varia semblablement les parties de l'année qui, jusqu'alors, avait été toujours et pour toute la terre si bonne et si favorable que les hommes n'avaient pas pris l'habitude de se vêtir : ils y furent contraints dès lors, et ils durent à force d'industrie remédier aux changements et aux inclémences du ciel. Il invita Mercure à fonder les premières cités, à séparer les hommes par peuples, par nations et par langues, en les faisant se quereller entre eux, et à leur enseigner le chant et les autres arts qui par leur nature et leur origine furent appelés et sont encore appelés divins. Lui-même donna des lois et des réglementations politiques aux nouveles nations ; et enfin, voulant les gratifier d'un incomparable présent, il envoya parmi eux quelques fantômes de figures excellentes et surhumaines qui furent appelés Justice, Vertu, Gloire, Amour de la patrie, et d'autres semblables. Parmi ces fantômes, il y en eut même un nommé Amour, qui à cette époque primitive vint au monde en même temps que les autres : car, avant l'usage des vêtements, ce n'était pas l'amour, mais un élan de désir, semblable à celui qui est de tout temps daus les brutes, qui poussait un sexe vers l'autre, de la façon dont chacun est attiré par des aliments ou des objets semblables, que l'on n'aime pas véritablement, mais que l'on désire.

On ne saurait dire combien furent grands les fruits que la vie mortelle retira de ces divins décrets, et combien la condition des hommes, nonobstant les fatigues, les épouvantes et les douleurs inconnues auparavant à notre race, surpassa eu commodité et en douceur l'état de choses antérieur au déluge. Et ce résultat provint en grande

partie de ces merveilleuses chimères, dont les hommes firent tantôt des génies, tantôt des dieux, et qu'ils suivirènt et honorèrent avec une ardeur indicible et avec les plus grandes et les plus étonnantes fatigues pendant une longue durée de siècles : ils y étaient excités opiniâtrément par les poètes et les artistes célébres, si bien qu'un très-grand nombre de mortels n'hésitèrent pas à faire à l'un ou à l'autre de ces fantômes le sacrifice de leur sang et de leur vie. Loin de s'en offenser, Jupiter en éprouvait un plaisir excessif pour divers motifs, entre autres parce qu'il jugeait que les hommes seraient d'autant moins portés à rejeter volontairement leur vie qu'ils seraient plus prompts à la dépenser pour des causes belles et glorieuses. Ces bonnes dispositions eurent uue durée plus grande que les précédentes. Sans doute la suite des siècles les altéra, mais telle fut leur valeur que, jusqu'au commencement d'un âge peu éloigné de l'âge présent, la vie humaine, qui, pendant quelque temps, avait été presque agréable, resta assez facile et assez tolérable.

Les causes et les modes de cette altération furent les nombreux moyens trouvés par les hommes pour subvenir aisément et en peu de temps à leurs propres besoins ; l'accroissement démesuré de l'inégalité entre les conditions et les emplois que Jupiter avait établis quand il fonda et organisa les premières républiques ; l'oisiveté et la vanité qui pour ces motifs revinrent après une si longue absence occuper la vie ; l'affaiblissement dans la réalité et dans l'opinion des hommes de la grâce qui résultait de la variété de la vie, comme il arrive toujours après une longue habitude ; et enfin d'autres circonstances très-graves qui ont été trop souvent décrites pour que nous ayons à en parler ici. Assurément on vit se renouveler parmi les hommes ce dégoût des choses dont ils avaient souffert avant le déluge, et grandir cet amer désir d'une félicité inconnue et étrangère à la nature de l'univers.

Mais la révolution totale de la fortune des hommes et la fin de cet état qu'aujourd'hui nous avons coutume d'appeler antique vinrent principalement d'une cause autre que les précédentes. La voici : Parmi ces fantômes si prisés des anciens, il y en avait un qu'ils appelaient dans leur langue *Sagesse*, qui, honoré universellement comme tous les autres, et suivi particulièrement par un graud nombre, avait contribué pour sa part, autant que les autres, à la prospérité des siècles écoulés.

Cette Sagesse plus d'une fois, presque chaque jour, avait promis et juré à ses fidèles qu'elle voulait leur montrer la Vérité : c'était, disait-elle, un génie très-grand dont elle était l'esclave ; il n'était jamais venu sur la terre ; il siégeait au ciel avec les Dieux. La Sagesse se faisait forte de l'en faire sortir par son autorité et sa grâce propre, et de le décider à se promener pendant quelque temps parmi les hommes.

Le commerce et la familiarité de la Vérité devaient élever le genre humain à un si haut point que, par la hauteur de ses connaissances, l'excellence de ses institutions et de ses mœurs et la félicité de sa vie, il serait dans peu comparable à la divinité. Mais comment une pure ombre, une vaine image pouvait-elle, je ne dis pas amener la Vérité sur la terre, mais seulement la montrer, comme elle l'avait promis? Aussi les hommes, après beaucoup d'années de croyance et de confiance, s'aperçurent-ils de la vanité de ce qu'on leur offrait. Dans le même temps, ayant faim de choses nouvelles, surtout à cause de l'oisiveté où ils vivaient, et excités moitié par l'ambition de s'égaler aux Dieux, moitié par le désir de cette félicité que les paroles du fantôme leur faisaient entrevoir dans le commerce de la Vérité, ils se mirent avec autant d'instance que de présomption à demander à Jupiter qu'il donnât pour quelque temps à la terre ce génie, le plus noble de tous; ils lui reprochaient d'envier à ses créatures l'utilité infinie qu'elles retireraient de la présence de la Vérité, et en même temps ils se plaignaient avec lui de leur sort et renouvelaient les plaintes antiques et odieuses sur la petitesse et la pauvreté des choses humaines. Ces chimères si séductrices, principes de tant de biens dans l'âge passé, étaient tenues maintenant par la plupart en peu d'estime, non qu'on sût déjà ce qu'elles étaient véritablement, mais la bassesse générale des pensées et la lâcheté des mœurs faisaient que presque personne ne s'attachait à elles. Voilà pourquoi les hommes blasphémaient contre le plus grand présent que les Éternels eussent fait et pussent faire aux mortels; ils criaient que la terre n'était jugé digne que des moindres génies; quant aux plus grands, auxquels il serait plus convenable que la race humaine se soumît, ils ne daignaient ni ne pouvaient mettre les pieds sur cette infime partie de l'univers.

Beaucoup de choses avaient déjà depuis longtemps aliéné de nouveau aux hommes la bienveillance de Jupiter, et entre autres les vices et les méfaits incomparables qui pour le nombre et la scélératesse avaient laissé bien loin la perversité que le déluge avait punie. Ce qui le dépitait surtout, c'était, après tant d'expériences faites, l'inquiétude et l'insatiabilité immodérées de la nature humaine. Quant à assurer, sinon le bonheur, du moins la tranquillité des hommes, il voyait désormais qu'aucune précaution, aucun état, aucune contrée ne pourrait le faire. Quand bien même il aurait voulu accroître mille fois plus l'étendue et les plaisirs de la terre et de l'univers, les hommes, aussi désireux de l'infini qu'ils en sont incapables, trouveraient bien vite ces choses petites, désagréables et de peu de prix. Mais, à la fin, ces sottes et orgueilleuses demandes excitèrent tellement la colère du dieu qu'il se résolut, mettant de côté toute pitié, à punir pour toujours l'espèce humaine, en la con-

damnant pour tous les âges à venir à des misères beaucoup plus graves que les misères passées. Aussi décida-t-il d'envoyer la Vérité sur la terre, non-seulement pour qu'elle y restât quelque temps, comme ils le demandaient, mais pour qu'elle y élût domicile à jamais. Chassant d'ici-bas ces beaux fantômes qu'il y avait placés, il fit de la Vérité la perpétuelle modératrice et maîtresse de la race humaine.

Les autres dieux s'étonnèrent de ce dessein. Il leur sembla que de la sorte on élevait trop la race humaine au préjudice de leur grandeur. Jupiter les fit changer d'avis en leur montrant que tous les génies, même les plus grands, ne sont pas naturellement bienfaisants et que tel n'est pas le caractère de la Vérité : elle produirait les mêmes effets chez les hommes que chez les dieux. Aux immortels, elle leur démontrait leur béatitude : aux hommes, elle leur découvrirait entièrement et leur mettrait continuellement sous les yeux leur infélicité, en la leur représentant de plus, non-seulement comme l'œuvre de la fortune, mais comme de telle nature qu'aucun accident ni aucun remède ne la pourrait bannir ni interrompre pendant la vie. Et comme la nature de la plupart des maux est qu'ils sont maux en tant qu'ils sont jugés tels par celui qui les supporte, et qu'ils sont plus ou moins graves selon l'opinion qu'on en a, on peut juger combien doit nuire aux hommes la présence de ce génie. Rien ne leur paraîtra plus véritable que la fausseté de tous les biens mortels ; et rien ne leur semblera solide si ce n'est la vanité de toute chose, leurs douleurs exceptées. Pour ces motifs, ils perdront jusqu'à l'espérance qui de tout temps avait soutenu leur vie plus que tout autre secours ou tout autre plaisir. N'espérant rien, ne voyant à leurs travaux et à leurs fatigues aucune fin qui en soit digne, ils en viendront à une telle négligence et à une telle horreur de toute œuvre de grandeur ou même d'activité, que l'attitude des vivants différera peu de celle des morts. Mais, dans ce désespoir et cette langueur, ils ne pourront éviter que le désir d'une immense félicité, inhérent à leurs âmes, ne les pique et ne les tourmente d'autant plus qu'ils seront moins distraits par la variété des soucis et l'effort de l'activité. Et dans le même temps ils se trouveront privés de la faculté naturelle de l'imagination, qui seule pouvait leur procurer quelque chose de cette félicité qui, dit-il, est impossible et incompréhensible pour moi et pour ceux qui la souhaitent. Et toutes ces images de l'infini (continua Jupiter), que j'avais placées dans le monde pour les tromper et les repaître, et qui étaient conformes à leur penchant vers les pensées vastes et indéterminées, deviendront tout à fait insuffisantes à cause des idées et des habitudes qu'ils emprunteront à la Vérité. De manière que si la terre et les autres parties de l'univers leur paraissaient jadis petites, elles leur paraîtront désormais minimes : car ils seront instruits et éclairés sur les arcanes de la na-

ture, et ces arcanes, contrairement à l'attente des hommes, paraissent d'autant moins étendues qu'on les connaît davantage. Enfin, quand la terre aura perdu ses fantômes, et que les enseignements de la Vérité, en en faisant connaître aux hommes la nature, auront ôté à la vie humaine toute valeur et toute rectitude de pensées comme d'actions, et éteint partout non-seulement le dévouement et l'amour dont les nations étaient l'objet, mais jusqu'au nom de patrie, tous les hommes se réuniront, conformément à leurs théories, en une seule nation et une seule patrie, comme ils étaient réunis à l'origine, et, tout en faisant profession d'un amour universel à l'égard de leur espèce, ils diviseront en réalité la race humaine en autant de peuples qu'il y aura d'hommes. En ne se proposant ni patrie à aimer particulièrement ni étrangers à haïr, chacun haïra tous les autres, n'aimant, dans toute son espèce, que soi-même. Quelles disgrâces naîtront de là, ce serait infini à conter. Néanmoins une si grande et si désespérée infortune ne décidera pas les mortels à abandonner spontanément la lumière : car la domination de ce génie ne les rendra pas moins vils que malheureux, et, en ajoutant outre mesure aux amertumes de leur vie, leur ôtera la force de la repousser.

A ces paroles de Jupiter, il parut aux dieux que notre sort serait plus cruel et plus terrible qu'il ne convient à la pitié divine d'y consentir. Mais Jupiter reprit en ces termes : Ils recevront néanmoins quelque consolation de ce fantôme qu'ils appellent Amour ; je suis disposé à le leur laisser, tout en éloignant tous les autres. Et il ne sera pas donné à la Vérité, si puissante qu'elle soit et bien qu'elle le doive combattre sans cesse, de l'exterminer jamais de la terre ni de e vaincre, si ce n'est rarement. Ainsi la vie des hommes, également occupée au culte de l'Amour et de la Vérité, sera divisée en deux parties qui toutes deux auront sur les choses et les âmes des mortels un commun empire. Tous les autres soins, sauf un petit nombre et de peu d'importance, seront négligés par la plupart des hommes. Dans la vieillesse, le manque des consolations de l'Amour sera compensé par le privilége même de la vieillesse, qui est d'être presque contente de vivre, comme il arrive aux autres animaux, et de soigner sa vie avec sollicitude, pour elle-même et non pour le plaisir ou l'avantage qu'on en retire.

Ayant donc éloigné de la terre les fantômes heureux, sauf l'Amour, le moins noble de tous, Jupiter envoya parmi les hommes la Vérité et lui donna sur la terre un séjour et un empire éternels. Les lamentables résultats qu'il avait prévus se produisirent. Et il arriva une chose merveilleuse : c'est que ce génie qui avant de descendre sur la terre, alors qu'il n'avait ni pouvoir ni réalité aucune parmi les hommes, avait été honoré par eux d'un grand nombre de temples et de sacrifices, une fois venu sur la terre avec l'autorité d'un principe,

et une fois présent, au contraire de tous les autres immortels qui plus ils se manifestent clairement, plus ils apparaissent vénérables, attrista de telle sorte les esprits des hommes et les émut d'une telle horreur, que, bien que forcés de lui obéir, ils refusèrent de l'adorer. Quand les fantômes d'autrefois exerçaient leur influence sur une âme, ils en étaient d'ordinaire révérés et aimés; ce génie au contraire fut en butte aux plus violentes malédictions et à la haine la plus pesante de la part de ceux qui subirent le plus son empire. Mais ne pouvant pour cela ni se soustraire ni répugner à sa tyrannie, les mortels vivaient dans cette misère suprême qu'ils ont supportée jusqu'à maintenant et qu'ils supporteront toujours.

Cependant la pitié, qui n'est jamais éteinte au cœur des Dieux, émut Jupiter (il n'y a pas longtemps) au sujet d'une telle infortune, principalement de celle de quelques hommes singuliers par la finesse de leur intelligence unie à la noblesse de leurs mœurs et à l'intégrité de leur vie, qu'il voyait communément opprimés et accablés plus que les autres par la puissance et la dure domination de ce génie. Aux temps antiques, les Dieux avaient coutume, quand la Justice, la Vertu et les autres fantômes gouvernaient les affaires humaines, de visiter quelquefois leurs propres créatures : ils descendaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, sur la terre, et y signifiaient leur présence de diverses façons : ces apparitions avaient toujours été d'un grand profit à tous les hommes ou à quelqu'un d'eux en particulier. Mais quand la vie fut corrompue de nouveau et submergée dans toutes les scélératesses, ils dédaignèrent pendant longtemps le commerce des hommes. Or Jupiter, compatissant à notre extrême infortune, demanda aux immortels si quelqu'un d'eux se résoudrait, comme par le passé, à visiter et à consoler leurs créatures, surtout celles qui paraissaient ne pas mériter personnellement l'universelle misère. Tous se turent, sauf l'Amour, fils de Vénus Céleste, qui portait le même nom que le fantôme ainsi appelé, mais dont la nature, la force et les actions étaient bien différentes. Comme la pitié de ce Dieu est singulière, il offrit de remplir lui-même la mission proposée par Jupiter et de descendre du ciel qu'il n'avait jamais quitté : car il était si indiciblement cher à l'assemblée des immortels qu'elle n'avait pas souffert qu'il s'éloignât d'elle, même pour un instant. Sans doute, de temps en temps, les anciens hommes, trompés par les métamorphoses et les ruses du fantôme qui portait le même nom, avaient pensé avoir des signes non douteux de la présence de ce grand dieu. Mais l'Amour ne voulut visiter les mortels que quand ils eurent été soumis à l'empire de la Vérité. Et encore, depuis ce temps, ne descend-il que rarement et ne s'arrête-t-il qu'un instant : autant parce que le genre humain est indigne de lui que parce que les Dieux ont beaucoup de peine à supporter son absence. Quand il vient sur la terre, il choisit les cœurs

plus tendres et plus doux des personnes généreuses et magnanimes; il s'y pose pour un court instant, y répand une si étrange et si merveilleuse suavité et les remplit de passions si nobles, de tant de vertu et de tant de courage, qu'ils éprouvent alors, chose toute nouvelle au genre humain, plutôt la réalité que la ressemblance du bonheur. Il est extrêmement rare qu'il unisse deux cœurs ensemble, en les saisissant l'un et l'autre en même temps et en leur donnant à tous deux une égale ardeur et un égal désir, bien qu'il en soit instamment prié par tous ceux qu'il possède. Mais Jupiter ne lui permet d'en satisfaire qu'un très-petit nombre, parce que la félicité qui naît d'un tel bienfait n'est séparée de la félicité divine que par un trop petit intervalle. De toute façon, être plein de sa puissance l'emporte en soi sur les plus fortunées conditions qu'ait eues aucun homme au meilleurs temps. Où il se pose, tout autour de lui, se groupent invisibles à autrui les merveilleuses chimères, jadis bannies du commerce des hommes : le dieu les ramène pour cet effet sur la terre : Jupiter le permet, et la Vérité ne s'y peut opposer, bien que très-ennemie de ces fantômes et en son âme grandement offensée de leur retour ; mais il n'est pas donné aux génies de lutter contre les Dieux. Les destins lui ont donné une enfance éternelle, et, conformément à sa nature, il remplit en quelque sorte ce premier vœu de l'homme, qui fut de retourner à la condition de l'enfance. Aussi, dans les âmes qu'il choisit pour y séjourner, il suscite et il fait reverdir, pendant tout le temps qu'il y reste, l'infinie espérance et les belles et chères imaginations des tendres années. Beaucoup de mortels, n'ayant pas éprouvé ces plaisirs dont ils sont incapables, le méprisent et le déchirent tous les jours, de loin comme de près avec l'audace la plus effrénée : mais lui n'entend pas leurs outrages, et, quand il les entendrait, il ne tirerait aucun châtiment de ces hommes, tant il est naturellement magnanime et clément. D'ailleurs, les Immortels, contents de la vengeance qu'ils exercent sur toute la race, et de l'incurable misère dont ils la châtient, ne se soucient pas des offenses singulières des hommes, et le seul châtiment que reçoivent les trompeurs, les injustes et les contempteurs des Dieux, c'est d'être étrangers, même en paroles, à la grâce de l'Amour.

—

DIALOGUE D'UN FOLLET ET D'UN GNOME

LE FOLLET.

Te voilà, *figliuolo di Sabazio* ? Où vas-tu ?

LE GNOME.

Mon père m'a envoyé savoir ce que diantre machinent ces coquins d'hommes. Il est inquiet : voilà un siècle qu'ils ne nous donnent

plus d'ennui et que, dans tout son royaume, on n'en voit pas un. Il se demande s'ils ne lui préparent pas quelque grosse affaire, si l'usage ne serait pas revenu, dans les ventes et les achats, d'échanger des moutons au lieu d'or et d'argent ; si les peuples civilisés ne se mettent pas à se contenter de billets pour monnaie, comme ils l'ont fait plus d'une fois ; où si on n'a pas rétabli les lois de Lycurgue Ceci lui paraît le moins probable.

LE FOLLET.

« Et vous les attendez en vain : ils sont tous morts, » comme il est dit au dénoûment d'une tragédie où mouraient tous les personnages.

LE GNOME.

Que veux-tu dire ?

LE FOLLET.

Je veux dire que les hommes sont tous morts : la race en est perdue.

LE GNOME.

Oh ! voilà qui est à mettre dans la gazette. Et pourtant on n'a point vu de gazette qui en parle.

LE FOLLET.

Etourdi, ne vois-tu pas que, si les hommes sont morts, on n'imprime plus de gazettes ?

LE GNOME.

Tu as raison. Comment faire maintenant pour savoir les nouvelles du monde ?

LE FOLLET.

Quelles nouvelles ? Que le soleil s'est levé ou s'est couché ? Qu'il fait chaud ou qu'il fait froid ? Qu'ici ou là il a plu, neigé ou fait du vent ? Les hommes disparus, la fortune a ôté son bandeau ; elle a mis ses bésicles, et accroché sa roue à un clou. Elle s'est assise, les bras croisés ; elle regarde les choses du monde et n'y met plus la main. Plus de ces royaumes plus de ces empires qui s'enflent ou sautent comme des bouchons de bouteille : tout cela s'en est allé en fumée. Plus de guerres : toutes les années se ressemblent l'une à l'autre comme un œuf ressemble à un œuf.

LE GNOME.

On ne saura pas non plus le quantième du mois, puisqu'il ne s'imprimera plus d'almanach.

LE FOLLET.

Le grand mal ! Comme si la lune allait se tromper de route !

LE GNOME.

Et les jours de la semaine, ils n'auront plus de nom.

LE FOLLET.

As-tu peur qu'ils n'arrivent pas, s'ils sont anonymes ? ou crois-tu, quand ils sont passés, les faire revenir sur leurs pas en les appelant par leur nom ?

LE GNOME.

On ne pourra plus faire le compte des années.

LE FOLLET.

Nous pourrons nous dire jeunes quand nous ne le serons plus. En ne calculaut plus les années, nous perdrons nos soucis. Vieux, nous ne serons plus à attendre la mort chaque jour.

LE GNOME.

Mais comment ont disparu ces coquins-là ?

LE FOLLET.

Les uns en se faisant la guerre, les autres en naviguant ; ceux-ci en se mangeant entre eux, ccux-là en s'égorgeant de leur propre main; d'autres en croupissant dans l'oisiveté, d'autres en répandant leur cervelle sur les livres, ou en faisant ripaille ou par mille excès ; enfin, en s'étudiant de toutes façons à aller contre leur nature et à se faire du tort.

LE GNOME.

C'est égal : je ne puis me mettre dans la tête que toute une race d'animaux se perde comme tu le dis.

LF FOLLET.

Toi qui es maître en géologie, tu devrais savoir que le cas n'est pas nouveau : il y avait jadis plusieurs sortes de bêtes qu'il n'y a plus aujourd'hui ; il n'en reste que des ossement pétrifiés. Et, certes, ces pauvres créatures ne savaient rien de tous ces artifices, dont, comme je te le disais, usent les hommes pour aller à leur perte.

LE GNOME.

Ainsi soit-il. Je voudrais bien qu'une ou deux de ces canailles-là ressuscitassent, pour savoir ce qu'elles penseraient en voyant que le reste des choses, malgré la disparition du genre humain, dure encore et procède comme devant. Ne croyaient-ils pas que le monde entier existait et durait pour eux seuls !

LE FOLLET.

Ils ne voulaient pas comprendre quc c'est pour les follets qu'il existe et dure !

LE GNOME.

Tu fais vraiment le follet, si tu parles sérieusement.

LE FOLLET.

Pourquoi? Je parle très-sérieusement.

LE GNOME.

Allons donc, bouffon ! Qui ne sait que le monde a été créé pour les gnomes?

LE FOLLET.

Pour les gnomes, qui se tiennent toujours sous terre ! Voilà la plus merveilleuse chose qu'on puisse entendre au monde! Que savent les gnomes du soleil, de la lune, de l'air, de la mer, des campagnes?

LE GNOME.

Que savent les follets des mines d'or et d'argent, et de tout le corps de la terre, dont ils n'ont que l'épiderme ?

LE FOLLET.

Bien! bien! Laissons cette querelle sur ce que nous savons ou ne savons pas. Car je tiens pour certain que même les lézards et les moucherons croient que le monde entier a été créé exprès pour l'usage de leur race. Laissons à chacun son avis, que rien ne lui ôterait de la tête. Pour ma part, je te dis seulement que si je n'étais pas né follet, je me désespérerais.

LE GNOME.

La même chose m'arriverait, si je n'étais pas né gnome. Mais je voudrais bien savoir ce que diraient les hommes de la présomption avec laquelle (entre autres méfaits) ils plongeaient leur mille bras dans la terre et nous arrachaient de force nos biens, en prétendant qu'ils appartenaient au genre humain. La nature, disaient-ils, les avait cachés et enfouis dans le sol par manière de badinage, pour voir s'ils sauraient les y trouver et les en faire sortir.

LE FOLLET.

Cela t'étonne? Ce n'était rien pour eux que de se persuader que toutes les choses du monde n'avaient d'autre objet que d'être à leur service : ils estimaient que tout cela, comparé au genre humain, n'était qu'une bagatelle. Leurs propres changements, ils les appelaient révolution du monde, et l'histoire de leur race, l'histoire du monde : et pourtant on pouvait compter, dans les seules limites de la terre, presqu'autant d'espèces, je ne dis pas de créatures, mais seulement d'animaux, qu'il y avait de têtes d'hommes vivants. Ces animaux, qui étaient faits exprès pour l'usage des hommes, s'aperçurent-ils jamais que le monde fût en révolution?

LE GNOME.

Est-ce que les cousins et les puces étaient faits aussi pour l'utilité de l'homme ?

LE FOLLET.

Je crois bien ! Ils nous exercent à la patience, disaient les hommes.

LE GNOME.

Avec cela que, sans les puces, ils manquaient d'occasions de s'exercer à la patience !

LE FOLLET.

Les porcs, selon Chrysippe, étaient des pièces de viande préparées exprès par la nature pour la cuisine de l'homme : leur âme, comme du sel, les empêchait de pourrir.

LE GNOME.

Moi, je crois que si Chrysippe avait eu dans la cervelle un peu de sel, au lieu d'âme, il n'aurait pas imaginé une pareille proposition.

LE FOLLET.

Voici encore qui est plaisant : c'est qu'une infinité d'espèces d'animaux n'ont jamais été connues des hommes leurs maîtres, soit qu'elles vécussent dans des lieux où ils ne mirent jamais les pieds, soit qu'elles fussent si petites qu'ils n'arrivèrent pas à les découvrir. Que d'espèces dont ils ne s'avisèrent que dans ces derniers temps ! On peut dire la même chose des plantes et de mille autres choses. Pareillement, peu à peu, grâce à leurs lunettes, ils découvrirent des étoiles ou des planètes, dont jusqu'alors, pendant des milliers et des milliers d'années, on avait ignoré l'existence. Aussitôt ils les inscrivaient parmi leurs biens. Ils s'imaginaient que les étoiles et les planètes étaient comme des lumignons accrochés là-haut pour éclairer leurs seigneuries : car, la nuit, ils avaient beaucoup d'affaires.

LE GNOME.

Oui, et en été quand ils voyaient passer de ces petites flammes qui à de certaines nuits traversent l'air, ils auraient dit volontiers que c'était quelque génie qui allait moucher les étoiles pour le service des hommes.

LE FOLLET.

Les voilà tous disparus : la terre sent-elle qu'il lui manque rien ? les fleuves sont-ils las de couler ? la mer se tarit-elle, parce qu'elle est inutile à la navigation et au commerce ?

LE GNOME.

Les étoiles et les planètes ne cessent ni de se lever ni de se coucher : elles n'ont pas pris le deuil.

LE FOLLET.

Et le soleil ne s'est pas couvert le visage de rouille, comme il fit, selon Virgile. pour la mort de César, dont je crois qu'il eut regret à peu près autant que la statue de Pompée.

DIALOGUE DE TIMANDRE ET D'ELÉANDRE.

TIMANDRE.

Je veux, ou plutôt je dois vous parler franchement: le fond et l'intention de vos écrits et de vos paroles me paraissent fort blâmables.

ELÉANDRE.

Pourvu que mes actions ne vous paraissent point telles, je n'en ai guère de souci : les paroles et les écrits importent peu.

TIMANDRE.

Pour vos actions, je n'y trouve pas à reprendre. Je sais que vous ne faites pas de bien aux autres parce que vous ne le pouvez, et je vois que vous ne leur faites pas de mal, parce que vous ne le voulez. Mais pour vos paroles et pour vos écrits, je les crois très-répréhensibles; et je ne vous accorde point qu'aujourd'hui ces choses importent peu ; parce que notre vie présente ne consiste pas, on peut le dire, en autre chose. Laissons pour le moment les paroles et parlons des écrits. Ce blâme et ce rire continuels au sujet de l'espèce humaine sont d'abord hors de mode.

ELÉANDRE

Ma cervelle aussi est hors de mode. Et il n'est pas nouveau que les fils soient semblables à leur père.

TIMANDRE.

Il ne sera pas non plus nouveau que vos livres, comme toute chose contraire à l'usage courant, aient une mauvaise fortune.

ELÉANDRE.

Petit malheur ! ils n'iront pas pour cela mendier leur pain aux portes.

TIMANDRE.

Il y a quarante ou cinquante ans, les philosophes avaient coutume de murmurer contre l'espèce humaine, mais aujourd'hui ils font le contraire.

ELÉANDRE.

Croyez-vous qu'il y a quarante ou cinquante ans les philosophes aient eu tort de murmurer contre le genre humain, ou raison ?

TIMANDRE.

Plutôt raison que tort.

ELÉANDRE.

Croyez-vous que pendant ces quarante ou cinquante ans le genre humain soit devenu le contraire de ce qu'il était ?

TIMANDRE.

Je ne le crois pas ; mais cela n'a point de rapport avec notre proposition.

ELÉANDRE.

Pourquoi, point de rapport? Peut-être a-t-il crû en puissance ou en perfection, au point que les écrivains d'aujourd'hui soient contraints de le flatter ou tenus de le révérer ?

TIMANDRE.

Ce sont des plaisanteries dans un sujet grave.

ELÉANDRE.

Revenons donc au sérieux. Je n'ignore pas que les hommes de ce siècle, en faisant du mal à leurs semblables selon l'usage antique, se sont néanmoins mis à en dire du bien, au contraire du siècle précédent. Mais moi, qui ne fais du mal ni à mes semblables, ni à mes non-semblables, je ne crois pas être obligé de dire du bien d'autrui contre ma conscience.

TIMANDRE.

Vous êtes cependant obligé, comme tous les autres hommes, de chercher à être utile à votre espèce.

ELÉANDRE.

Si mon espèce cherche à me faire le contraire, je ne vois pas comment m'incombe cette obligation que vous dites. Mais supposons qu'elle m'incombe. Que dois-je faire, si je ne puis la remplir ?

TIMANDRE.

Vous ne le pouvez, ni vous, ni beaucoup d'autres, par les actions ; mais vous pouvez et vous devez le faire par vos écrits. Et l'on n'est pas utile avec des livres qui mordent continuellement l'homme en général ; ou plutôt on nuit extrêmement.

ELÉANDRE.

J'admets qu'on n'est pas utile, et j'estime qu'on ne nuit pas. Mais croyez-vous que les livres puissent être utiles au genre humain ?

TIMANDRE.

Non-seulemont je le crois, mais tout le monde le croit.

ÉLÉANDRE.

Quels livres ?

TIMANDRE.

De plusieurs sortes ; mais spécialement de morale.

ÉLÉANDRE.

Cela n'est pas cru de tout le monde, puisque moi je ne le crois pas, comme répondit une femme à Socrate. Si quelque livre de morale pouvait être utile, je pense que ce seraient surtout les livres poétiques. Je dis poétiques en prenant ce mot dans un sens large, c'est-à-dire les livres destinés à émouvoir l'imagination, en prose ou en vers. Or je fais peu de cas d'une poésie qui, lue et méditée, ne laisse pas dans l'âme du lecteur un sentiment assez noble pour l'empêcher d'avoir pendant une demi-heure une pensée vile ou de faire une action indigne. Mais si le lecteur manque de parole à son meilleur ami une heure après la lecture, je ne méprise pas pour cela cette poésie, parcequ'autrement il me faudrait mépriser les plus belles, les plus chaudes et les plus nobles poésies du monde. Et je fais une exception pour les lecteurs qui vivent dans une grande ville; même s'ils lisent attentivement, ils ne peuvent tirer d'aucune sorte de poésie ni cette utilité d'une demi-heure, ni beaucoup de plaisir ou d'émotion.

TIMANDRE.

Vous parlez, à votre ordinaire, malignement, et de manière à donner à entendre que vous êtes d'habitude fort maltraité par autrui; car telle est la plupart du temps la cause de la mauvaise humeur et du mépris que quelques-uns font profession de ressentir à l'égard de leur propre espèce.

ÉLÉANDRE.

Vraiment je ne dis pas que les hommes m'aient traité ni me traitent fort bien; en disant cela, je me poserais en exemple unique. Mais ils ne m'ont pas non plus fait grand mal; parce que, ne désirant rien ni d'eux ni en concurrence avec eux, je ne me suis guère exposé à leurs offenses. Je vous le dis et je vous l'affirme; tel que je me connais et que je me vois fort clairement, c'est-à-dire ignorant la moindre partie de ce qu'il faut faire pour se rendre agréable aux hommes, impropre autant qu'on peut le dire au commerce d'autrui et même à la vie, soit par la faute de ma nature soit par la mienne, si avec cela les hommes me traitaient mieux qu'ils ne le font, je les estimerais moins que je ne les estime.

TIMANDRE.

Vous n'en êtes que plus condamnable; car la haine et le désir de se venger des hommes, si vous aviez été insulté à tort, auraient quelque excuse. Mais votre haine, comme vous le dites, n'a aucune

cause particulière ; si ce n'est peut-être une ambition insolite et misérable d'acquérir une réputation de misanthropie, comme Timon ; désir abominable en soi et singulièrement étranger à ce siècle qui est adonné avant tout à la philosophie.

ÉLÉANDRE.

Pour l'ambition, je n'ai pas à vous répondre ; car je vous ai déjà dit que je ne désire rien des hommes. Et si cela, quoique vrai, ne vous paraît pas croyable, vous devez croire au moins que ce n'est pas l'ambition qui me pousse à écrire des choses qui, de votre propre aveu, attirent du blâme et non de la gloire à celui qui les écrit. Quant à cette haine pour le genre humain, j'en suis tellement éloigné que non-seulement je ne veux, mais encore je ne puis haïr ceux qui m'offensent particulièrement ; je suis de tout point impropre et impénétrable à la haine, ce qui entre pour beaucoup dans mon incapacité à vivre dans le monde. Mais je ne me puis corriger ; parce que je pense toujours que, communément, quiconque se persuade, en déplaisant ou en nuisant à qui que ce soit, qu'il se fait du bien ou du plaisir à lui-mêmc, se décide à offenser autrui, non pour lui faire du mal (car telle n'est jamais la fin d'aucun acte ni d'aucune pensée possible), mais pour se faire du bien à lui-même ; désir naturel et qui ne mérite pas de haine. En outre, à chaque vice ou à chaque faute que je vois en autrui, avant de m'en indigner, je me mets à m'examiner moi-même, je suppose en moi les antécédents et les circonstances voulues, et, comme je me trouve toujours souillé ou capable des mêmes défauts, je n'ai pas le courage de m'irriter. Je réserve toujours ma colère pour les cas où je verrais une méchante action qui ne pourrait trouver place dans ma nature : mais jusqu'à présent je n'ai pu en voir aucune. Finalement l'idée de la vanité des choses humaines me remplit l'âme de telle sorte, que je ne me puis résoudre à me gendarmer pour aucune d'elles ; la haine et la colère me paraissent des passions grandes et fortes qui ne conviennent pas à la petitesse de la vie. Vous voyez qu'il y a loin de l'âme de Timon à la mienne. Timon, haïssant et fuyant tous les autres, aimait et caressait le jeune Alcibiade, comme la cause future de beaucoup de malheurs pour leur patrie commune. Moi, sans le haïr, je l'aurais fui plus que les autres ; j'aurais averti mes concitoyens du péril et je les aurais encouragés à s'en préserver. Quelques-uns disent que Timon ne haïssait pas les hommes, mais les bêtes féroces à figure humaine. Moi je ne hais ni les hommes ni les bêtes.

TIMANDRE.

Mais aussi vous n'aimez personne.

ÉLÉANDRE.

Ecoutez, mon ami. Je suis né pour aimer, j'ai aimé, et peut-être

avec autant de passion qu'il en peut jamais entrer dans une âme vivante. Aujourd'hui, bien que je ne sois encore, comme vous le voyez, ni dans l'âge naturellement froid, ni même dans l'âge de la tiédeur, je n'ai point de honte à dire que je n'aime personne, hors moi-même, par nécessité de nature et le moins qu'il m'est possible. Avec tout cela je me décide promptement à souffrir moi-même, plutôt que d'être une cause de souffrance pour autrui. Je crois que, pour peu que vous connaissiez ma conduite, vous pouvez me rendre ce témoignage.

TIMANDRE.

Je ne le nie pas.

ÉLÉANDRE.

De manière que je ne laisse pas de procurer aux hommes pour ma part, en sacrifiant mon intérêt personnel, le plus grand ou plutôt le seul bien qu'ils peuvent désirer de moi, c'est-à-dire de ne pas souffrir.

TIMANDRE.

Mais avouez-vous formellement ne pas aimer le genre humain en général ?

ÉLÉANDRE.

Oui, formellement. Mais de même que, si cela me regardait, je ferais punir les coupables, bien que je ne les haïsse pas ; de même, si je pouvais, je ferais le plus grand bien possible à mon espèce, bien que je ne l'aime pas.

TIMANDRE.

Bien, je le crois. Mais enfin si vous n'êtes poussé ni par les injures reçues, ni par la haine, ni par l'ambition, quelle chose vous pousse à écrire de la sorte ?

ÉLÉANDRE.

Diverses choses. D'abord, je ne puis tolérer la feinte et la dissimulation ; je m'y plie parfois dans mes paroles, mais dans mes écrits jamais ; parce que, si je parle souvent par nécessité, en revanche je ne suis jamais contraint d'écrire, et quand j'aurais à dire ce que je ne pense pas, cela ne me donnerait pas une grande consolation de mettre ma cervelle à la torture. Tous les gens sages se rient de ceux qui écrivent latin aujourd'hui ; car personne ne parle cette langue et bien peu l'entendent. Je ne vois pas comment il n'est pas également ridicule de supposer continuellement, comme on le fait en écrivant et en parlant, certaines qualités humaines que chacun sait fort bien ne se jamais trouver dans un homme réel, et certains êtres rationnels ou fantastiques, adorés jadis pendant un long temps, mais dont il n'est fait aucun cas aujourd'hui ni par celui qui les nomme ni par celui qui n'aime pas à les nommer. Qu'on se serve de masque et de travestissement

pour tromper autrui ou pour n'être pas connu, cela ne me paraît pas étrange. Mais que tous aillent masqués du même masque, et travestis de même, ne se dupant point les uns les autres et se reconnaissant fort bien entre eux, cela me paraît un enfantillage. Qu'ils ôtent leurs masques, qu'ils restent avec leurs habits; ils ne feront pas moins d'effet et ils seront plus à leur aise.

Enfin cette feinte éternelle, quoique inutile, et ce rôle qu'on joue, où l'on est si différent de soi, ne peuvent aller sans de grands soucis et un grand ennui. Si les hommes avaient passé tout d'un trait et non graduellement de l'état primitif, solitaire et sauvage, à la civilisation moderne, croyons-nous qu'on trouverait dans les langues les mots d'autrefois et les choses dites jadis, comme cet usage de revenir sans cesse sur le passé et d'en faire l'objet de mille raisonnements? En vérité, cet usage me semble être comme une de ces cérémonies et de ces pratiques anciennes, si éloignées des coutumes présentes, et qui cependant se maintiennent par la force de l'habitude. Moi qui ne puis me soumettre à ces cérémonies, je ne me soumets pas davantage à cet usage, et j'écris en langue moderne, et non pas en langue du temps des Troyens. En second lieu, je ne cherche pas tant dans mes écrits à critiquer notre espèce qu'à m'affliger de la destinée. Je crois qu'aucune chose n'est plus manifeste ni plus palpable que l'infélicité nécessaire de tous les vivants. Si cette infélicité n'est pas vraie, tout est faux et il nous faut laisser ce discours comme tout autre. Si elle est vraie, pourquoi ne m'est-il pas permis de m'en affliger ouvertement et librement, et de dire: je souffre? Si je m'affligeais en pleurant (et c'est là le troisième motif qui me pousse), je n'ennuierais pas peu les autres et moi-même, sans aucun fruit. En riant de mes maux, je trouve quelque soulagement, et je cherche à en donner à autrui dans la même mesure. Si je n'y réussis pas, je tiens cependant pour assuré que rire de nos maux est l'unique profit qu'on en puisse tirer et l'unique remède qu'il y en ait. Les poètes disent que le désespoir a toujours un sourire à la bouche. Vous ne devez pas croire que je ne compatisse pas à l'infélicité humaine. Mais, ne la pouvant réparer par aucune force, aucun art, aucune industrie ni aucun moyen, j'estime bien plus digne de l'homme et d'un désespoir magnanime de rire des maux communs que de se mettre à soupirer, à pleurer et à crier avec les autres, et de les provoquer à la lamentation. En dernier lieu, il me reste à dire que je désire autant que vous et qu'aucun autre le bien de mon espèce en général; mais je ne l'espère en aucune façon, et je ne me sais ni réjouir ni nourrir de certains biens en expectative, comme je le vois faire à beaucoup de philosophes dans ce siècle. Comme mon désespoir est entier, continu, fondé sur un jugement ferme et sur une certitude, il ne me laisse point songer ni imaginer un joyeux avenir ni entreprendre aucune chose pour la mener à fin.

Et vous savez bien que l'homme ne se dispose pas à tenter ce qu'il sait ou croit ne pas devoir réussir, que, quand il s'y décide, c'est une œuvre faible et manquée, et que, quand on écrit le contraire de son opinion, même quand on a une opinion fausse, on ne fait jamais rien qui soit digne de considération.

TIMANDRE.

Mais il faut réformer son propre jugement quand il s'écarte de la vérité, comme le vôtre.

ÉLÉANDRE.

Je juge, pour moi, que je suis malheureux, et en cela je sais que je ne me trompe pas. Si les autres ne le sont pas, je m'en félicite de toute mon âme. De plus je suis sûr de ne pas me délivrer de l'infélicité avant de mourir. Si les autres ont pour eux-mêmes une autre espérance, je m'en réjouis également.

TIMANDRE.

Nous sommes tous malheureux et tous les hommes l'ont été ; je ne crois pas que vous puissiez vous vanter que votre pensée soit des plus nouvelles. Mais la condition humaine peut devenir infiniment meilleure qu'elle ne l'est, comme elle est déjà devenue indiciblement meilleure qu'elle n'était. Vous montrez que vous ne vous souvenez pas ou ne voulez pas vous souvenir que l'homme est perfectible.

ÉLÉANDRE.

Perfectible, je le croirai sur votre parole. Mais parfait, ce qui importe le plus, je ne sais quand je pourrai le croire ni qui me le persuadera.

TIMANDRE.

Il n'est pas encore arrivé à la perfection, parce que le temps lui a manqué ; mais on ne peut douter qu'il ne doive y arriver.

ÉLÉANDRE.

Je n'en doute pas non plus. Ce petit nombre d'années qui se sont écoulées depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant ne pouvaient suffire ; elles ne permettent point de juger du caractère, de la destinée et des facultés de l'homme ; outre qu'on a eu bien autre chose à faire. Mais aujourd'hui on ne s'occupe que de perfectionner notre espèce.

TIMANDRE.

Oui, on s'en occupe avec le plus grand zèle dans tout l'univers civilisé. Si l'on considère le nombre et l'efficacité des moyens, qui depuis peu ont augmenté d'une façon incroyable, on peut croire qu'on atteindra le but dans un temps plus ou moins long ; et cette espérance n'est pas d'une mince utilité à cause des desseins et des actions utiles

qu'elle provoque. Si donc il fut jamais funeste et répréhensible de faire paraître un désespoir comme le vôtre, c'est surtout maintenant. Quoi de plus déplorable que d'inculquer aux hommes la nécessité de leur misère, la vanité de la vie, la faiblesse et la petitesse de leur espèce, et la méchanceté de leur nature ? Cela ne peut avoir d'autre résultat que de leur abattre le courage, de les dépouiller de l'estime de soi, qui est le premier fondement de la vie honnête, utile et glorieuse, et de les détourner du soin de leur propre bien.

ÉLÉANDRE.

Je voudrais vous entendre déclarer précisément si ce que je dis de l'infélicité des hommes vous semble vrai ou faux.

TIMANDRE.

Vous reprenez en main vos armes habituelles ; et que je vous avoue que ce que vous dites est vrai, vous croyez avoir vaincu. Eh bien ! je vous réponds que toute vérité n'est pas bonne à prêcher à tous ni toujours.

ÉLÉANDRE.

De grâce, répondez encore à une autre question. Ces vérités, dont je parle sans les prêcher, sont-elles dans la philosophie des vérités principales ou accessoires ?

TIMANDRE.

Pour ma part, je crois qu'elles sont la substance de toute la philosophie.

ÉLÉANDRE.

Ils se trompent donc grandement ceux qui disent et prêchent que la perfection de l'homme consiste dans le connaissance du vrai, que tous ses maux proviennent des idées fausses et de l'ignorance, et que le genre humain finira par être heureux, quand tous les hommes, ou au moins la plupart, connaîtront la vérité et la prendront pour règle de l'arrangement et de la conduite de leur vie. C'est ce que disent presque tous les philosophes anciens et modernes. Or voici qu'à votre avis ces vérités, qui sont la substance de toute la philosophie, se doivent cacher à la plus grande partie des hommes. Je crois que vous admettriez aisément qu'elles devraient être ignorées ou oubliées de tous ; parce que, une fois connues et gardées dans la mémoire, elles ne peuvent que nuire. Ce qui revient à dire que la philosophie devrait être extirpée du monde. Je n'ignore pas que la dernière conclusion que l'on tire de la vraie et parfaite philosophie, c'est qu'il n'est pas besoin de philosophie. D'où il suit que la philosophie premièrement est inutile, parce qu'il n'est pas besoin d'être philosophe pour ne pas philosopher ; secondement est très-nuisible, parce qu'on n'arrive qu'à ses dépens à cette conclusion dernière, et, quand on y est

arrivé, on ne la peut mettre en œuvre ; car il n'est pas au pouvoir de l'homme d'oublier les vérités connues et que l'habitude de philosopher se quitte moins facilement que toute autre. En somme la philosophie, qui, à l'origine, espère et promet de guérir nos maux, en est réduite à la fin à désirer en vain de se porter remède à elle-même. Cela dit, je demande pourquoi il y a lieu de croire que l'âge présent soit plus proche de la perfection que les âges passés. Peut-être parce qu'il connaît davantage le vrai. Mais on voit que cette connaissance est extrêmement contraire à la félicité de l'homme ? Ou peut-être parce qu'aujourd'hui quelques hommes savent qu'il n'est pas besoin de philosopher, sans avoir pour cela le pouvoir de s'en abstenir ? Mais les premiers hommes ne philosophèrent pas, et les sauvages s'abstiennent de philosopher, sans en être incommodés. Quels sont donc ces moyens nouveaux ou meilleurs d'approcher de la perfection, que n'avaient pas nos ancêtres et que nous possédons ?

TIMANDRE

Ils sont nombreux et de grande utilité. Mais vous les exposer demanderait des explications infinies.

ELÉANDRE.

Laissons-les de côté pour le moment, et revenons à mon cas. Je dis que si dans mes écrits je rappelle quelques vérités dures et tristes, dans l'unique intention de soulager mon âme ou de m'en consoler en en riant, je ne laisse pas cependant dans les mêmes écrits de déplorer, de déconseiller et de critiquer l'étude de cette misérable et froide vérité, dont la connaissance est la source ou de nonchalance et de fainéantise, ou de bassesse d'âme, d'iniquité, de malhonnêteté dans la conduite et de perversité dans les mœurs. Tandis qu'au contraire je loue et j'exalte, bien qu'elles soient fausses, les opinions qui font naître des actes et des pensées nobles, fortes, magnanimes, vertueuses et utiles au bien général ou particulier, ces imaginations belles et heureuses, encore que vaines, qui donnent du prix à la vie, les illusions naturelles de l'âme, et enfin les erreurs antiques fort différentes des erreurs barbares : celles-ci seules, et non pas celles-là, auraient dû tomber sous les coups de la civilisation moderne et de la philosophie, qui, selon moi, ont dépassé le but, comme c'est le propre et l'inévitable des choses humaines : après nous avoir arrachés à une barbarie, elles nous ont précipités dans une autre non moindre que la première, puoique née, non de l'ignorance, mais de la raison et du savoir, barbarie moins efficace et moins manifeste au physique qu'au moral, et, pour ainsi dire, plus cachée et plus intrinsèque. De toute façon, je doute; ou plutôt j'incline à croire qu'autant les erreurs antiqnes sont nécessaires à la bonne constitution des nations civilisées, autant elles sont et deviennent chaque jour davantage impossibles à renou-

veler. Quant à la perfection de l'homme, je vous jure que, si on y était arrivé, j'aurais écrit au moins un volume à la louange du genre humain. Mais puisqu'il ne m'a pas été donné de la voir et que je ne m'attends pas à ce que cela m'arrive dans ma vie, je suis disposé à consacrer par testament une partie de mon bien à faire composer et prononcer publiquement, tous les ans, un panégyrique du genre humain, le jour où il sera parfait ; je veux même qu'on lui élève un petit temple à l'antique ou une statue ou tout ce qu'on jugera convenable.

—

DIALOGUE D'UN MARCHAND D'ALMANACHS ET D'UN PASSANT

— Almanachs, almanachs nouveaux ! Calendriers nouveaux !

— Des almanachs pour l'année nouvelle ?

— Oui, monsieur.

— Croyez-vous qu'elle sera heureuse, cette année nouvelle ?

— Oh ! oui, illustrissime, bien sûr.

— Comme l'année passée ?

— Beaucoup, beaucoup plus.

— Comme l'autre ?

— Bien plus, illustrissime.

— Comme celle d'avant ? Ne vous plairait-il pas que l'année nouvelle fût comme n'importe laquelle de ces dernières années ?

— Non, monsieur, il ne me plairait pas.

— Combien d'années nouvelles se sont écoulées depuis que vous vendez des almanachs ?

— Il va y avoir vingt ans, illustrissime.

— A laquelle de ces vingt années voudriez-vous que ressemblât l'année qui vient ?

— Moi ? je ne sais pas.

— Ne vous souvenez-vous d'aucune année en particulier qui vous ait paru heureuse ?

— Non, en vérité, illustrissime.

— Et cependant la vie est une belle chose. N'est-il pas vrai ?

— On sait cela.

— Ne consentiriez-vous pas à revivre ces vingt ans, et même tout le temps qui s'est écoulé depuis votre naissance ?

— Eh ! mon cher monsieur, plût à Dieu que cela se pût !

— Mais si vous aviez à revivre la vie que vous avez vécue, avec tous ses plaisirs et toutes ses peines, ni plus ni moins ?

— Je ne voudrais pas.

— Et quelle autre vie voudriez-vous revivre ? la mienne, celle d'un prince ou celle d'un autre ? Ne croyez-vous pas que moi, le prince

ou un autre, nous répondrions comme vous, et qu'ayant à recommencer la même vie personne n'y consentirait?

— Je le crois.

— Ainsi, à cette condition, vous ne recommenceriez pas?

— Non, monsieur, non vraiment, je ne recommencerais pas.

— Quelle vie voudriez-vous donc?

— Je voudrais une vie faite comme Dieu me la ferait, sans autre condition.

— Une vie au hasard, dont on ne saurait rien d'avance, comme on ne sait rien de l'année nouvelle?

— Précisément.

— Oui, c'est ce que je voudrais, si j'avais à revivre, c'est ce que voudrait tout le monde. Cela signifie qu'il n'est jusqu'à ce jour personne que le hasard n'ait traité mal. Chacun est d'avis que la somme du mal a été pour lui plus grande que celle du bien: personne ne voudrait renaître à condition de recommencer la même vie avec tous ses biens et tous ses maux. Cette vie qui est une belle chose n'est pas celle qu'on connaît, mais celle qu'on ne connaît pas, non la vie passée, mais la vie à venir. L'année prochaine, le sort commencera à bien nous traiter tous deux et tous les autres avec nous : ce sera le commencement de la vie heureuse. N'est-il pas vrai?

— Espérons-le.

— Montrez-moi donc le plus beau de vos almanachs.

— Voici, illustrissime. Il vaut trente sous.

— Voilà trente sous.

— Merci, illustrissime. Au revoir. Almanachs! Almanachs nouveaux! Calendriers nouveaux!

—

DIALOGUE DE TRISTAN ET D'UN AMI

L'AMI.

J'ai lu votre livre : mélancolique, à votre habitude.

TRISTAN.

Oui, à mon habitude.

L'AMI.

Mélancolique, désolé, désespéré : on voit que cette vie vous paraît une grande vilaine chose.

TRISTAN.

Que vous dirai-je? j'avais été assez fou pour me mettre en tête que la vie humaine était malheureuse.

L'AMI.

Malheureuse, oui, peut-être. Mais enfin....

TRISTAN.

Non, non : très-heureuse au contraire. Je viens de changer d'opinion. Mais quand j'écrivis ce livre, j'avais en tête quelque folie, comme je vous disais. Si grande était ma persuasion que je me serais attendu à tout plutôt qu'à mettre en doute les observations que je faisais à ce propos: je croyais que chacune d'elles devait être aussitôt confirmée par la conscience de chaque lecteur. On peut, me disais-je, discuter si de telles observations sont utiles ou nuisibles, mais non si elles sont vraies. Songeant à la communauté des maux, je pensais que mes lamentations auraient un écho dans tous les cœurs. On nia non-seulement le détail, mais l'ensemble de mes observations. Non, me dit-on, la vie n'est pas malheureuse ; si elle vous paraît telle, ce doit être l'effet de quelque infirmité ou de quelque misère particulière à vous. A ces mots je restai étonné, étourdi, immobile, pétrifié. Pendant plusieurs jours, je crus me trouver dans un autre monde. Je revins à moi. Je me dédaignai un peu. Puis je me mis à rire et je me dis : Les hommes sont en général comme les maris. Si les maris veulent vivre tranquilles, il faut que chacun d'eux croie sa femme fidèle, et ainsi font-ils, même quand la moitié de la terre croirait le contraire. Qui veut ou doit vivre dans un pays, doit le croire l'un des meilleurs de la terre habitable, et le croit tel en effet, Comme tous les hommes veulent vivre, il convient qu'ils croient la vie belle et précieuse, et qu'ils s'irritent contre quiconque pense autrement. Car au fond le genre humain croit, non pas le vrai, mais ce qui est ou semble être le plus approprié à sa nature. Le genre humain, qui a cru et croira de si grosses sottises, ne croira jamais ni qu'il n'est rien, ni qu'il ne sera rien, ni qu'il n'a rien à espérer. Un philosophe qui enseignerait l'une de ces trois choses n'aurait point de succès, et ne ferait pas école, surtout dans le peuple : car, outre que toutes trois sont peu appropriées à qui veut vivre, les deux premières offensent la superbe des hommes, et la troisième (comme d'ailleurs les deux autres) veut pour être crue du courage et de la force d'âme. Et les hommes sont couards, débiles, d'âme basse et étroite, toujours enclins à bien espérer, parce qu'ils sont toujours attentifs à varier leurs opinions sur le bien, selon que la nécessité gouverne leur vie ; très-prompts, comme dit Pétrarque, à mettre bas les armes devant leur fortune, également prompts et résolus à se consoler de n'importe quelle mésaventure, à accepter n'importe quelle compensation de ce qui leur est refusé ou de ce qu'ils ont perdu, à s'accommoder dans toute condition de la plus inique et de la plus barbare fortune, et, quand ils sont privés de toutes les choses qu'on désire, à vivre de croyances fausses aussi gaillardement et aussi fermement que si elles étaient les plus vraies et les plus fondées du monde. Pour moi, je ris comme on rit dans l'Europe méridionale des

maris amoureux de leurs femmes infidèles : je ris du genre humain amoureux de la vie. J'estime par trop peu viril de vouloir se laisser tromper et jouer comme des sots et d'ajouter aux maux qu'on souffre celui d'être la dérision de la nature et du destin. Je parle toujours des tromperies de la raison et non de celles de l'imagination. Mes sentiments naissent-ils de la maladie ? je n'en sais rien. Je sais seulement que, malade ou non, je foule aux pieds la pusillanimité des hommes ; je refuse toute consolation et toute tromperie puérile ; j'ai le courage de supporter la privation de toute espérance, de regarder intrépidement le désert de la vie, de ne me dissimuler aucune partie de l'humaine infélicité et d'accepter toutes les conséquences d'une philosophie douloureuse, mais vraie. Cette philosophie, à défaut d'autre utilité, procure aux hommes forts la fière satisfaction de voir tous les voiles ôtés à la cruauté cachée et mystérieuse de la destinée humaine. En me disant ces choses, je croyais presque que cette philosophie douloureuse était mon de invention, à voir que tout le monde la réfutait comme on réfute les idées nouvelles et incomprises. Plus tard, en y réfléchissant, je me rappelai qu'elle n'était pas plus nouvelle que Salomon, qu'Homère, que les poètes et les philosophes les plus anciens qu'on connaisse, lesquels tous sont pleins de figures, de fables, de pensées ayant trait à l'extrême infélicité de l'homme. L'un dit que l'homme est le plus misérable des animaux ; l'autre, que le mieux est de ne pas naître, ou une fois né, de mourir au berceau ; ceux-ci, qu'il est cher aux Dieux celui qui meurt jeune ; ceux-là mille autres réflexions. Et même je me souviens que depuis ce temps-là jusqu'à hier ou avant-hier, tous les poètes, tous les philosophes, tous les écrivains grands et petits, d'une manière ou d'une autre, avaient répété ou confirmé les mêmes doctrines. Si bien que je me remis à m'émerveiller, et je passai beaucoup de temps à m'étonner, à me mépriser et à rire. Enfin, en étudiant plus profondément cette matière, je reconnus que l'infélicité de l'homme était une des erreurs invétérées de l'intelligence, et que la fausseté de cette opinion ainsi que la félicité de la vie était une des grandes découvertes du XIX[e] siècle. Alors je me tranquillisai, et je confesse que j'avais tort de croire ce que je croyais.

L'AMI.

Et vous avez changé d'opinion ?

TRISTAN.

Assurément. Voulez-vous que je contredise aux vérités découvertes par le dix-neuvième siècle ?

L'AMI.

Et croyez-vous tout ce que croit le siècle ?

TRISTAN.

Certainement. Quoi de merveilleux?

L'AMI.

Vous croyez donc à la perfectibilité indéfinie de l'homme?

TRISTAN.

Sans doute.

L'AMI.

Croyez-vous qu'en fait l'espèce humaine aille chaque jour s'améliorant?

TRISTAN.

Oui vraiment. Il est bien vrai que parfois je pense que les anciens valaient, pour la force du corps, chacun quatre de nous. Et le corps, c'est l'homme. Car (en laissant de côté tout le reste) la magnanimité, le courage, les passions, la puissance d'agir, la puissance de jouir, tout ce qui rend la vie noble et vivante, dépend de la vigueur du corps et ne peut avoir carrière sans elle. Un homme qui est faible de corps n'est pas un homme, mais un enfant, et pis encore: son sort est de rester là à voir vivre les autres. Pour lui, c'est tout au plus s'il peut bavarder: la vie n'est pas pour lui. Aussi dans l'antiquité, et même dans des siècles plus civilisés, la faiblesse du corps fut-elle ignominieuse. Mais chez nous, depuis longtemps déjà, l'éducation ne daigne pas songer au corps, chose trop basse et trop abjecte. Elle pense à l'âme, et, en voulant cultiver l'âme, elle ruine le corps, sans s'apercevoir qu'en ruinant le corps elle ruine l'âme à son tour. Et, en admettant qu'on pût remédier en cela à l'éducation, on ne pourrait jamais, sans changer radicalement l'état moderne de la société, trouver un remède qui eût de l'efficacité pour les autres parties de la vie privée et publique, qui toutes en elles-mêmes conspirèrent dans l'antiquité à perfectionner ou à conserver le corps, et conspirent aujourd'hui à le dépraver. Aussi, en comparaison des anciens, nous ne sommes guère que des enfants, et l'on peut dire plus que jamais que les anciens, au prix de nous, furent des hommes. Je parle autant des individus comparés aux individus que des masses comparées aux masses, pour employer cette gracieuse expression moderne. J'ajoute que les anciens furent incomparablement plus virils que nous, même dans les systèmes de morale et de métaphysique. Cependant je ne me laisse pas émouvoir par de si petites objections: je crois fermement que l'espèce humaine va toujours s'améliorant.

L'AMI.

Vous croyez encore, cela s'entend, que le savoir, ou, comme on dit, les lumières s'accroissent continuellement.

TRISTAN.

Certainement. Pourtant je vois que plus s'accroit la volonté d'ap-

prendre, plus s'affaiblit celle d'étudier. Et c'est une chose merveilleuse que de compter le nombre des savants, mais des vrais savants, qui vivaient il y a cent cinquante ans et plus tard encore, et de voir combien ce nombre était démesurément plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui. Qu'on ne me dise pas que les savants sont moins nombreux parce qu'en général les connaissances ne sont plus accumulées dans quelques individus, mais divisées entre beaucoup, ni que l'abondance de ceux-ci compense la rareté de ceux-là. Les connaissances ne sont pas comme les richesses qui, divisées ou agglomérées, font toujours la même somme. Là où tout le monde sait un peu, on sait fort peu, parce que la science marche avec la science et ne peut s'éparpiller. L'instruction superficielle peut être, non pas précisément divisée entre beaucoup d'hommes, mais commune à beaucoup d'ignorants. Le reste du savoir n'appartient qu'aux savants et surtout aux très-savants. Et sauf les cas fortuits, un seul homme très-savant et possesseur individuellement d'un immense capital de connaissances est capable d'accroître sérieusement et de guider le savoir humain. Aujourd'hui si l'on excepte peut-être l'Allemagne, d'où la science n'a encore pu émigrer (*snidare*), ne vous semble-t-il pas que l'apparition de ces hommes très-savants devienne de jour en jour moins possible ? Mais si je fais ces réflexions, c'est pour discourir, pour philosopher un peu ou peut-être pour faire le sophiste ; ce n'est certes pas que je ne sois persuadé de ce que vous dites. Au contraire, quand même je verrais le monde tout rempli d'un côté d'imposteurs ignorants, de l'autre d'ignorants présomptueux, je n'en croirais pas moins, comme je le crois, que le savoir et les lumières grandissent continuellement.

L'AMI.

En conséquence, vous croyez que ce siècle est supérieur à tous les siècles passés.

TRISTAN.

Assurément. Ainsi l'ont cru d'eux-mêmes tous les siècles, même les plus barbares : ainsi le croit mon siècle, ainsi le crois-je avec lui. Si maintenant vous me demandez en quoi il est supérieur aux autres siècles, tant au physique qu'au moral, je vous renverrai aux choses déjà dites.

L'AMI.

En somme, pour tout résumer en deux mots, pensez-vous maintenant au sujet de la nature et des destinées des hommes et des choses (puisque nous ne parlons pour ce moment ni de littérature ni de politique), pensez-vous, dis-je, ce que pensent les journaux ?

TRISTAN.

Précisément. Je crois et je m'attache à la profonde philosophie des

journaux, lesquels, en tuant toute autre littérature et toute autre étude, surtout l'étude sévère et ennuyeuse, sont les maîtres et la lumière de l'âge présent. N'est-il pas vrai?

L'AMI.

Très-vrai. Si vous ne plaisantez pas, si vous parlez sérieusement, vous voilà des nôtres.

TRISTAN.

Oui, certes ; je suis des vôtres.

L'AMI.

Mais que ferez-vous de votre livre ? Voulez-vous qu'il aille à la postérité rempli de sentiments aussi contraires à vos opinions d'aujourd'hui ?

TRISTAN.

A la postérité ? Je ris, parce que vous badinez, et si par hasard vous ne badiniez pas, je rirais bien davantage. Sans parler de moi, sachez bien que relativement aux individus et aux choses individuelles du XIXe siècle, il n'y a point lieu de craindre la postérité qui en saura tout autant qu'en ont su les ancêtres. « Les individus ont disparu devant les masses, » disent élégamment les penseurs modernes. Ce qui veut dire qu'il est inutile que l'individu prenne aucun souci, puisque, quel que soit son mérite, il n'a même plus à espérer, ni éveillé ni rêvant, cette misérable récompense de la gloire. Laissez faire les masses : mais, étant composées d'individus, que feront-elles sans les individus ? Les gens habiles à comprendre les individus et les masses, ces habiles qui éclairent le monde, me l'expliqueront ; je le désire et je l'espère. Mais pour en revenir aux livres et à la postérité, les livres aujourd'hui s'écrivent pour la plupart en moins de temps qu'il n'en faut pour les lire ; et de même qu'ils coûtent ce qu'ils valent, de même ils durent en proportion de ce qu'ils coûtent. Pour moi, je crois que le siècle à venir effacera bien des pages de l'immense bibliographie du dix-neuvième siècle. Ou bien il dira : J'ai des bibliothèques entières de livres qui ont coûté les uns vingt, les autres trente années de fatigues, quelques-uns moins, mais tous un immense travail. Lisons d'abord ceux-ci, parce qu'il est vraisemblable qu'on en retire une plus grande utilité ; et quand je n'en aurai plus à lire de cette sorte, alors je toucherai aux livres improvisés. Mon ami, ce siècle est un siècle d'enfants, et le petit nombre d'hommes qui reste se doit aller cacher par vergogne, comme celui qui marchait droit en pays de boiteux. Et ces bons enfants veulent faire en toute chose ce qu'en d'autres temps les hommes ont fait, et le faire en vrais enfants, c'est-à-dire tout d'un coup, sans aucune fatigue préparatoire. Ils veulent même que le progrès de la civilisation et le caractère de l'âge présent et de l'âge à venir les exemptent

à jamais, eux et leurs successeurs, de toutes les sueurs et des longues fatigues nécessaires pour devenir aptes aux choses. J'entendais dire, il y a peu de jours, à un mien ami, un homme d'affaires pratique, que même la médiocrité est devenue très-rare; presque tous sont ineptes, presque tous sont insuffisants pour les devoirs ou les exercices auxquels la nécessité, la fortune ou leur choix les a destinés. C'est en partie, je crois, ce qui fait que ce siècle diffère des autres. Dans tous les autres, comme dans celui-ci, la grandeur a été très-rare ; mais dans tous les autres, c'est la médiocrité qui a dominé : dans celui-ci, c'est la nullité. Tous veulent être tout, et il en résulte une telle rumeur et une telle confusion, qu'on ne fait aucune attention aux rares grands hommes qui, je crois, existent pourtant, et ceux-ci, au milieu de l'immense multitude des concurrents, ne peuvent plus se frayer un chemin. Ainsi, comme tous les infimes se croient illustres, l'obscurité et les échecs deviennent le sort commun et des infimes et des grands. Mais vive la statistique! Vivent les sciences économiques, morales et politiques, les encyclopédies portatives, les manuels et les si belles créations de notre siècle ! et vive toujours le XIX[e] siècle! Pauvre peut-être de choses, mais très-riche et très-fertile en paroles ; ce qui fut toujours, comme vous savez, le meilleur signe. Et consolons-nous en pensant que pendant 66 ans encore ce siècle sera le seul qui parle et qui dise ses raisons.

L'AMI.

Vous parlez, à ce qu'il me semble, un peu ironiquement. Mais enfin vous devriez au moins vous souvenir que ce siècle est un siècle de transition.

TRISTAN.

Et qu'en concluez-vous ? Tous les siècles ont été et seront plus ou moins des siècles de transition ; car la société humaine ne s'arrête jamais, et il n'y aura jamais de siècle où elle atteigne à un état stable et durable ; si bien que cette belle parole ou n'est pas une excuse pour le XIX[e] siècle ou lui est une excuse commune avec tous les siècles. Il reste à chercher où mène la route que suit aujourd'hui la société, c'est-à-dire si la transition qui se fait aujourd'hui est du bien au meilleur ou du mal au pire. Peut-être voulez-vous me dire que la transition présente est la transition par excellence, c'est-à-dire le passage rapide d'un état de civilisation à un autre bien différent du précédent. Auquel cas, je demande la permission de rire de ce passage rapide, et je réponds que seules les transitions sont bonnes qui sont faites lentement ; car si elles se font tout d'un coup, on ne tarde pas à revenir en arrière, pour refaire le même chemin pas à pas. C'est ce qui est toujours arrivé. La raison en est que la

nature ne va point par sauts, et qu'en forçant la nature, on ne fait point de choses qui durent. Ou bien, pour mieux dire, des transitions si précipitées ne sont qu'apparentes et n'ont rien de réel.

L'AMI.

Je vous en prie, ne tenez pas de semblables propos devant trop de personnes ; vous vous feriez beaucoup d'ennemis.

TRISTAN.

Peu importe. Désormais ni amis ni ennemis ne me feront grand mal.

L'AMI.

Il est plus que probable que vous serez méprisé comme comprenant peu la philosophie moderne, et comme peu soucieux du progrès de la civilisation et des lumières.

TRISTAN.

J'en suis bien fâché, mais que faire ? Si on me méprise, je chercherai à m'en consoler.

L'AMI.

Mais enfin, avez-vous changé d'opinion, oui ou non ? Et que faire de votre livre ?

TRISTAN.

Le brûler est le mieux. Si on ne veut pas le brûler, qu'on le garde comme un livre de rêves poétiques, d'inventions et de caprices mélancoliques, ou comme une expression de l'infélicité de l'auteur ; car en confidence, mon cher, je vous crois heureux et je crois tous les autres heureux ; mais pour ce qui est de moi, avec votre permission et celle du siècle, je suis très-malheureux, et je me crois tel, et tous les journaux du monde ne me persuaderont pas le contraire.

L'AMI.

Je ne connais pas la cause de cette infélicité que vous dites. Mais si quelqu'un est heureux ou malheureux, nul n'en est juge, excepté la personne elle-même, dont le jugement ne peut être erroné.

TRISTAN.

C'est très-vrai. Et de plus je vous dirai franchement que je ne me soumets pas à mon malheur, que je ne courbe pas la tête devant mon destin et que je ne pactise pas avec lui, comme font les autres hommes ; j'ose désirer la mort, et la désirer par-dessus toute chose avec une telle ardeur et une telle sincérité qu'il est au monde, je le crois fermement, bien peu d'hommes qui la désirent de la sorte. Je ne vous parlerais pas ainsi si je n'étais bien certain que, l'heure venue, le destin ne démentira pas mes paroles ; car, bien que je ne voie encore aucune issue à ma vie, j'ai cependant un sentiment intérieur qui m'assure, pour ainsi dire, que l'heure que je dis n'est pas

éloignée. Je suis trop mûr pour la mort, et, étant mort moralement comme je le suis, quand la comédie de la vie est finie pour moi en tout point, il me paraît trop absurde et trop incroyable que je doive durer encore les quarante ou cinquante années dont me menace la nature. La seule pensée d'une telle chose m'épouvante. Mais, comme il advïent de tous les maux qui surpassent la force de l'imagination, celui-là me paraît un songe et une illusion dont la réalisation est impossible. Si même quelqu'un me parle d'un avenir lointain comme d'une chose qui m'appartienne, je ne puis m'empêcher de sourire en moi-même, tant j'ai confiance que la vie qui me reste à remplir n'est pas longue. Voilà, je puis le dire, la seule pensée qui me soutienne. Les livres et les études, que souvent je m'étonne d'avoir tant aimés, les grands desseins, les espérances de gloire et d'immortalité sont choses dont le temps est passé de rire; aussi ne ris-je point des desseins et des espérances des hommes de mon temps; je leur désire, de toute mon âme, le meilleur succès possible, et je loue, j'admire et j'honore sincèrement la bonne volonté; mais je n'envie pas nos descendants ni ceux qui ont encore à vivre longuement. En d'autres temps, j'ai envié les fous et les sots, et ceux qui ont une grande opinion d'eux-mêmes, et j'aurais volontiers changé avec n'importe qui d'entre eux. Aujourd'hui je n'envie plus ni les fous ni les sages, ni les grands ni les petits, ni les faibles ni les puissants : j'envie les morts, et ce n'est qu'avec les morts que je changerais. Toutes les imaginations séduisantes, toutes les pensées d'avenir que je forme dans ma solitude et avec lesquelles je consume le temps, toutes consistent dans la mort, et je ne sais pas sortir de là. Et, dans ce désir, ni le souvenir des songes du premier âge, ni la pensée d'avoir vécu vainement ne me troublent comme jadis. Si j'obtiens la mort, je mourrai aussi tranquille et aussi content que si je n'avais jamais eu au monde nulle autre espérance et nul autre désir. Tel est le seul bienfait qui puisse me réconcilier avec la destinée. Si on me proposait d'un côté la fortune et la renommée de César ou d'Alexandre pure de toute tache, et de l'autre de mourir aujourd'hui, et s'il me fallait choisir, je dirais : mourir aujourd'hui, et je ne demanderais point de temps pour m'y résoudre.

COMPARAISON DES PENSÉES DE BRUTUS ET DE THÉOPHRASTE AU MOMENT DE MOURIR.

Je ne crois pas qu'il se trouve dans tout les souvenirs de l'antiquité de parole plus lamantable, plus effrayante, et avec tout cela, pour parler humainement, plus véritable, que celle que Marcus Brutus, un peu avant de mourir, proféra, dit-on, en mépris de la vertu. voici comment Dion Cassius la rapporte : *O vertu misérable, tu n'étais qu'un mot, et je te suivais comme si tu étais une chose ; mais tu étais soumise à la forlune;* Quoique Plutarque dans la vie de

Brutus, ne parle pas distinctement de cette pensée, d'où Pier Vettori conclut qu'en ce point particulier Dion a été plus poète qu'historien, la vérité en est prouvée par le témoignage de Florus : il affirme que Brutus, sur le point de mourir, s'écria : *que la vertu n'était pas une chose, mais un mot.* Beaucoup se scandalisent de cette pensée et la reprochent à Brutus. Ils donnent à entendre de deux choses l'une : ou qu'ils n'ont jamais eu de commerce familier avec la vertu, ou qu'ils n'ont point d'expérience de l'infortune : seule, la première supposition est croyable. En tout cas, il est certain qu'ils comprennent peu et qu'ils sentent encore moins la nature douloureuse des choses humaines, ou qu'ils s'étonnent aveuglément de ce que les doctrines du christianisme n'aient pas été professées avant le christianisme même. Les autres, c'est-à-dire ceux qui se servent de ces paroles pour démontrer que Brutus ne fut jamais l'homme que ses contemporains crurent saint et magnanime, raisonnent à rebours : s'ils croient que ces paroles lui venaient de l'âme, et que Brutus, en disant cela, répudiât en effet la vertu, qu'ils cherchent comment on peut abandonner ce qu'on n'a jamais possédé. S'ils ne les tiennent pas pour sincères et s'ils croient qu'elles ont été dites avec art et par ostentation, quelle est cette façon de conclure des paroles aux actes, et, dans le même temps, de supprimer les paroles comme vaines et trompeuses ? On veut que les faits mentent parce qu'on estime que les paroles ne sont pas en harmonie avec les faits, et l'on refuse à ces paroles toute autorité, et on les donne comme fausses ! De plus, ils ont à nous persuader qu'un homme accablé d'un malheur excessif et irréparable, découragé, dégoûté de la vie et de la fortune, délivré de tous ses désirs et de toutes les tromperies de l'espérance, résolu à prévenir le destin et à se punir de sa propre infortune, dans l'heure même où il va se séparer éternellement des hommes, qu'un tel homme se fatigue à courir derrière un fantôme de gloire, à étudier, à composer ses paroles et ses pensées pour tromper les assistanps, et à se faire estimer de ces hommes qu'il se dispose à fuir et de cette terre qui lui paraît si odieuse et si importune. Mais j'en ai assez dit sur ce point.

Les paroles de Brutus que j'ai citées sont, on peut le dire, dans toutes les mémoires. Celles de Théophraste mourant, que je vais rapporter, ne sont jamais sorties, je crois, des écrits des érudits, et je ne sais trop quel cas en faisaient ces érudits. Elles sont cependant dignes de considération et ont beaucoup de rapport avec celles de Brutus, tant pour l'occasion où elles furent prononcées que pour leur substance même. Diogène Laerce les rapporte, en copiant, j'en suis persuadé, quelque écrivain plus ancien et plus grave, ce qu'il a coutume de faire. Il dit donc que Théophraste, au moment de mourir, interrogé par ses disciples s'il ne leur laissait aucun souvenir ou au-

cune recommandation, répondit : « Aucune, si ce n'est que l'homme méprise et rejette beaucoup de plaisirs à cause de la gloire. Mais il ne commence pas plutôt à vivre que la mort le saisit. Aussi l'amour de la gloire est-il aussi désavantageux que possible. Vivez heureux, et laissez les études qui demandent une grande fatigue, ou cultivez-les comme il faut : car elles peuvent vous donner une grande réputation. La vie est encore plus vaine qu'utile. Pour moi je n'ai plus le temps de délibérer : vous autres, considérez ce qui est le plus expédient. » En parlant ainsi, il expira.

D'autres propos de Théophraste près de mourir sont mentionnés dans Cicéron et dans Saint Jérôme et sont plus célèbres : mais ils n'ont pas trait à notre sujet. De ce que nous avons vu il résulte que Théophraste à l'âge de plus de cent ans, ayant dépensé toute sa vie à étudier et à écrire, esclave infatigable de la gloire, comme dit Suidas, mourant par suite de son assiduité même à écrire, entouré de peut-être deux mille disciples, c'est-à-dire d'autant de partisans et de prédicateurs de ses doctrines, révéré et honoré de toute la Grèce à cause de sa sagesse, mourait, pour ainsi dire, se repentant de sa gloire, comme Brutus de sa vertu. Ces deux mots, gloire et vertu, au contraire d'aujourd'hui, avaient chez les anciens à peu près le même sens. Théophraste ne dit pas que la gloire est le plus souvent l'œuvre de la fortune plutôt que celle du mérite, ce qu'on ne pouvait dire dans l'antiquité aussi bien qu'aujourd'hui : mais si Théophraste avait pu l'ajouter, il n'y avait plus aucune différence entre sa pensée et celle de Brutus.

Ces reniements ou plutôt ces apostasies de ces erreurs magnanimes, qui embellissent ou, pour mieux dire, qui forment notre vie, c'est-à-dire tout ce qui en nous tient plutôt de la vie que de la mort, ont lieu ordinairement et journellement après que l'intelligence humaine, par la marche des siècles, a découvert, je ne dis pas la nudité, mais jusqu'au squelette des choses, et après que la sagesse, tenue par les anciens pour la consolation et le remède principal de notre infortune, a été réduite à dénoncer cette infortune et à en être comme le garant pour ceux-là mêmes qui, s'ils ne l'avaient connue, ne l'auraient pas sentie ou du moins y auraient remédié par l'espérance. Mais les anciens étaient accoutumés à croire, selon l'enseignement de la nature, que les choses étaient des choses et non des ombres, et que la vie humaine avait une autre destinée que le malheur : aussi, chez eux, de telles apostasies, causées, non par les passions ou les vices, mais par le sentiment et le discernement de la vérité, étaient-elles fort rares. Par suite, quand elles se produisent, il est juste que le philosophe les considère attentivement.

L'étonnement qu'inspirent les pensées de Théophraste s'accroît quand on songe aux conditions de sa mort : elles ne furent point mal-

heureuses et il ne semble pas que Théophraste pût avoir aucun motif de tristesse; n'avait-il pas atteint depuis fort longtemps à la jouissance de ce qu'il désirait principalement, c'est-à-dire de la gloire? La pensée de Brutus fut au contraire comme une inspiration du malheur, qui parfois a la force de révéler à notre âme comme un autre monde. Il persuade souvent des choses telles qu'il faut un long temps à la raison pour qu'elle les découvre et les enseigne à l'universalité des hommes ou même aux seuls philosophes. L'effet du malheur ressemble ici à la *fureur* des poètes lyriques qui, d'un coup d'œil, comme s'ils étaient placés sur un sommet élevé, découvrent des espaces que ne découvriraient les philosophes qu'après plusieurs siècles. Dans presque tous les livres antiques, qu'il s'agisse de philosophie, de poésie, d'histoire, ou de toute autre chose, on rencontre beaucoup de pensées très-douloureuses, vulgaires aujourd'hui, mais alors peu répandues parmi les hommes. Mais la source en était dans l'infortune particulière ou accidentelle de l'écrivain, ou du personnage mis en scène, imaginaire ou réel. Ces pensées, ou pour parler en général, cette tristesse et cet ennui qui accompagnent aussi bien l'apparence de la félicité que le malheur même, et qui ont trait à la nature et à l'ordre immuable et universel des choses humaines, il est rare qu'on les rencontre dans les monuments de l'antiquité. Quand les anciens étaient tourmentés par les malheurs, ils s'en lamentaient, comme s'il n'y eût que ces malheurs qui les privassent de la félicité. Ils estimaient qu'il était fort possible d'atteindre à la félicité, qu'elle était même le propre de l'homme, quand la fortune ne la lui ôtait pas.

Cherchons maintenant ce qui pouvait avoir mis dans l'âme de Théophraste ce sentiment de la vanité de la gloire et de la vie, qui, eu égard à ce temps et à cette nation, est extraordinaire. Nous trouvons d'abord que la science de ce philosophe n'était pas contenue dans les limites de telle ou telle partie des choses, mais s'étendait presque à tout le savoir possible à cette époque, comme il résulte de la liste des écrits de Théophraste, perdus pour la plupart. Et cette science universelle ne fut pas subordonnée chez lui, comme chez Platon, à l'imagination, mais seulement à la raison et à l'expérience, selon l'usage d'Aristote; non pas dirigée vers l'étude ni vers la recherche du beau, mais vers ce qui en est surtout le contraire, qui est proprement le vrai. Vu cette particularité, il n'est pas étonnant que Théophraste arrivât à connaître le sommet de la sagesse, c'est-à-dire la vanité de la vie et de la sagesse même. En effet les nombreuses découvertes faites par les philosophes des derniers siècles sur la nature des hommes et des choses viennent principalement de la confrontation et du parallèle qu'on a faits entre les diverses sciences et les diverses études, des rapprochements qu'on a établis et qui ont

permis de considérer les rapports réciproques qu'ont entre elles les parties de la nature les plus éloignées.

En outre, le livre des Caractères nous le fait comprendre, Théophraste est entré si avant dans les qualités et dans les mœurs des hommes, qu'il est très-peu d'écrivains anciens qui l'égalent à cet égard, sauf peut-être les poètes. Mais cette faculté est la marque certaine d'une âme qui est capable de passions nombreuses, variées et puissantes. Car si l'on veut représenter au vif les qualités morales et les passions des hommes, on emprunte moins aux observations des faits matériels et des mœurs d'autrui qu'à son âme propre, même quand ces passions sont très-différentes des habitudes de l'écrivain. On demandait à Massillon comment il faisait pour dépeindre si naturellement les mœurs et les passions des hommes, vivant, comme il faisait, beaucoup plus dans la solitude que dans le monde. Il répondit : Je me considère moi-même. Ainsi font les Dramaturges et les autres poètes. Une âme capable de beaucoup de *conformations*, c'est-à-dire délicate et vive, ne peut faire qu'elle ne sente la nudité et l'irréparable infélicité de la vie et qu'elle n'incline à la tristesse, quand de nombreuses études l'ont accoutumée à méditer, surtout si ces études concernent l'essence même des choses, comme c'est le propre des sciences spéculatives.

Il est certain que Théophraste, aimant les études et la gloire par dessus toute chose, et étant le maître ou plutôt le chef d'une école et d'une école très-fréquentée, connut et déclara formellement l'inutilité des sueurs humaines, et de sa doctrine aussi bien que de celle d'autrui, le peu de proportion qu'il y a entre la vertu et la félicité de la vie, et combien, pour atteindre à cette félicité, la fortune l'emporte sur le mérite, chez les sages comme chez les autres. Il surpassa peut-être dans cette circonstance tous les philosophes grecs, surtout ceux qui précédèrent Epicure, et ses mœurs et ses pensées différèrent essentiellement de celles des Epicuriens. Tout cela résulte non-seulement des choses dites plus haut, mais encore de ce que l'on lit sur les enseignements de Théophraste dans quelques passages des écrivains antiques. Il semble que les malheurs de ses écrits aient démontré la vérité de ses doctrines : car il n'est pas tenu par les philosophes modernes en l'estime qu'il mériterait, vu que tous ses livres de morale sont perdus, on le croit du moins, depuis plusieurs siècles, sauf ses Caractères. Perdus également sont ses livres de politique, de législation et presque tous ceux de métaphysique. En outre, les philosophes anciens, loin de le célébrer pour y avoir vu plus clair qu'eux-mêmes, le blâmèrent et le traitèrent mal à cause de cette supériorité, surtout ceux (d'autant moins judicieux qu'ils étaient plus superbes) qui se complaisaient à affirmer et à souteuir que le sage est heureux par lui-même : ils voulaient que la vertu

ou bien la sagesse suffit au bonheur, quand néanmoins ils ne sentaient que trop en leur âme que ni l'une ni l'autre ne suffit, en admettant qu'ils possédassent réellement l'une ou l'autre. Il ne semble pas que les philosophes soient encore guéris de cette fantaisie. Le mal s'est même accru. On veut qu'elle nous mène à la félicité, cette philosophie d'aujourd'hui, qui en somme ne peut dire qu'une chose, c'est que tout ce qui est beau, agréable et grand n'est qu'erreur et néant. Mais, pour revenir à Théophraste, la plupart des anciens étaient incapables de ce sentiment douloureux et profond qui l'animait. « Théophraste est malmené dans les livres et dans les écoles de tous les philosophes pour avoir loué ce mot de Callisthène : *Ce n'est pas la sagesse, mais la fortune qui est maîtresse de la vie* On trouve qu'un philosophe n'a jamais prononcé de parole plus faible. » Ainsi parle Cicéron qui ailleurs écrit que Théophraste, dans son livre sur la vie heureuse, accordait beaucoup à la fortune, c'est-à-dire qu'il la tenait pour une chose de grande importance à l'égard du bonheur. Et il ajoute : « A tout prendre, usons de ce Théophraste pour beaucoup de points, mais attribuons à la vertu plus de consistance et d'énergie qu'il ne le fait. » Que Cicéron lui-même voie ce qu'il peut lui accorder.

Peut-être conclura-t-on de ces considérations que Théophraste montra peu de penchant pour les erreurs naturelles, qu'il les écarta de ses enseignements et de ses actions dans sa vie privée et publique et qu'il diminua les effets et l'empire de l'imagination en reculant les bornes de la raison. Mais la vérité est que Théophraste fut et fit tout le contraire. Pour ses actions, nous voyons dans Plutarque, dans son livre contre Colote, que notre philosophe délivra deux fois sa patrie de la tyrannie. Pour ses enseignements, Cicéron dit que Théophraste, dans un écrit sur les richesses, louait longuement la magnificence et l'appareil des spectacles et des fêtes populaires et plaçait dans le pouvoir de faire ces dépenses une grande partie de l'utilité des richesses. Cette pensée est blâmée par Cicéron et donnée comme absurde. Je ne veux pas discuter avec Cicéron sur cette question, bien que je voie qu'il s'exposait à l'erreur en tâtant les choses avec cette philosophie qui pénètre peu profondément. Mais je le tiens pour un homme si riche en vertus privées et civiles, que je n'ai pas le courage de l'accuser de n'avoir pas connu les plus grands stimulants et les plus fermes appuis de la vertu qui soient au monde, je veux dire les choses propres à exciter et à secouer les âmes et à exercer la faculté de l'imagination. Je dirai seulement que tous ceux qui parmi les modernes connurent mieux et sentirent plus fortement et plus profondément le néant de toutes choses et la force de la vérité, non-seulement ne cherchèrent pas à amener les autres à leur condition, mais firent tous leurs efforts pour la cacher et pour

se la dissimuler à eux-mêmes, et favorisèrent par dessus tout les opinions qui sont capables de la démontrer, en hommes qui par leur propre expérience étaient éclairés de la misère qui naît de la perfection de la science. On pourrait citer à ce sujet quelques exemples très-illustres, surtout dans les temps modernes. Et en vérité si nos philosophes entendaient pleinement ce qu'ils se fatiguent à promulguer, ou (en supposant qu'ils l'entendent) s'ils le sentaient, c'est-à-dire s'il l'entendaient par expérience, et non pas seulement par spéculation, au lieu d'avoir à se réjouir de ces connaissances, ils les auraient en haine et en effroi ; ils s'ingénieraient à oublier ce qu'ils savent, et, pour ainsi dire, à ne pas voir ce qu'ils voient ; ils se réfugieraient, et c'est ce qu'ils auraient de mieux à faire, au sein de ces erreurs si fortunées qui n'étaient pas le fruit de tel ou tel hasard, mais que la nature universelle avait, de sa propre main, placées dans toutes les âmes ; enfin, ils ne croiraient pas qu'il fût important de persuader à autrui qu'il n'y a rien de sérieux dans les choses qui paraissent les plus grandes. Et s'ils font cela par désir de gloire, ils accordent que dans cette partie de l'univers nous ne pouvons vivre qu'autant que nous croyons et que nous ne nous attachons à des choses qui n'existent pas.

Une autre différence entre le cas de Théophraste et celui de Brutus vient de la diversité des temps. Si l'époque de Théophraste ne fut pas propice à ces songes et à ces fantômes qui dirigèrent les pensées et les actions des anciens, du moins elle n'y fut pas hostile. Nous pouvons dire au coutraire que l'âge de Brutus fut le dernier âge de l'imagination : la victoire était à la science et à l'expérience du vrai, qui se répandaient dans le peuple autant qu'il fallait pour produire la vieillesse du monde. S'il n'en avait été ainsi, Brutus n'aurait pas eu l'occasion de fuir la vie, comme il le fit, et la république romaine ne serait pas morte avec lui. Mais non-seulement cette république, mais encore toute l'antiquité, je veux dire le caractère et les mœurs antiques de toutes les nations civilisées, étaient sur le point d'expirer en même temps que les opinions qui les avaient fait naître et fait vivre. Déjà la vie avait perdu tout son prix, et les sages cherchaient des consolations non-seulement de la fortune, mais encore de la vie même, ne jugeant pas croyable que l'homme naquît particulièrement et uniquement pour la misère. C'est ainsi qu'ils en venaient à la croyance et à l'attente d'une autre vie où se trouvât la raison de la vertu et des actions magnanimes, qui s'était bien trouvée jusqu'alors en cette vie, mais qui ne s'y trouvait plus et ne devait jamais plus s'y trouver. De ces pensées naissaient ces sentiments si nobles que Cicéron a développés dans plusieurs passages et particulièrement dans le discours pour Archias.

—

MANUEL D'ÉPICTÈTE.

PRÉAMBULE DU TRADUCTEUR.

Un grand nombre de pensées très-justes, diverses considérations subtiles, beaucoup de préceptes et d'avis extrêmement utiles, de plus une agréable simplicité et familiarité d'expression, rendent ce petit livre très-précieux et très-aimable. Je suis véritablement d'opinion que la philosophie pratique que l'on enseigne ici, si elle n'est pas la seule profitable, est du moins plus profitable que les autres à l'usage de la vie humaine, plus accomodée à l'homme, et spécialement aux âmes qui par nature ou par habitude ne sont ni très-héroïques ni très-fortes, mais tempérées et douées d'une énergie médiocre, ou encore aux âmes faibles, et par conséquent aux hommes modernes encore plus qu'aux anciens. Je sais bien que ce jugement que j'émets est contraire à l'appréciation universelle : on estime communément que l'exercice de la philosophie stoïque n'est séant et même possible qu'aux esprits virils et énergiques outre mesure. Il me semble en substance que le principe et la raison d'une telle philosophie, et particulièrement de celle d'Epictète, ne sont pas, comme on dit, dans la considération de la force de l'homme, mais dans celle de sa faiblesse ; et semblablement que l'usage et l'utilité de la philosophie en question appartiennent plus proprement à la faiblesse qu'à la force. En effet, cette tranquillité d'âme qu'Epictète veut par-dessus toute chose, cet état libre de passions, ce détachement des choses extérieures ne sont pas autre chose que ce que nous appelons froideur d'âme, insouciance, ou si l'on veut indifférence. Or l'utilité de cette disposition et d'une conduite conforme naît seulement de ce que l'homme ne peut, dans sa vie, par aucun moyen, ni atteindre le bonheur ni éviter une continuelle infélicité. Car s'il lui était possible d'arriver à cette fin, il ne serait certes pas utile, ni même raisonnable de s'abstenir de la poursuivre. Si l'on n'y peut arriver, c'est le propre des esprits grands et forts de s'obstiner néanmoins à la désirer et à la chercher anxieusement, de résister, au moins au-dedans de soi, à la nécessité, et de faire au destin une guerre féroce et à mort, comme les Sept devant Thèbes d'Eschyle, et comme les autres hommes magnanimes des temps antiques. Le propre des esprits naturellement faibles ou affaiblis par l'usage des maux et la connaissance de la faiblesse naturelle et irréparable des vivants, c'est de céder et de se conformer à la fortune et au destin, de se réduire à ne désirer que peu de chose, et encore ce peu de chose modestement, ou plutôt, pour ainsi dire, de perdre presque entièrement l'habitude et la faculté, non-seulement d'espérer, mais encore de désirer. Si cet état d'ini-

mitié et de guerre avec un pouvoir incomparablement plus grand que celui de l'homme et à jamais invincible ne peut donner aucun fruit, et ne va pas sans trouble, sans travail, sans angoisse et sans une misère lourde et continuelle, au contraire, l'autre état, celui de paix et pour ainsi dire de sujétion de l'âme et de servitude tranquille, quoiqu'il n'ait rien de généreux, est cependant conforme à la raison, séant à la nature mortelle et exempt en grande partie des tracas, des affronts et des douleurs qui ont coutume de tourmenter notre vie. En réalité, pour obtenir cette meilleure condition de vie, et cette seule félicité qui se puisse trouver au monde, les hommes n'ont pas d'autre parti à prendre que de renoncer, pour ainsi dire, à la félicité et de s'abstenir autant que possible de fuir le contraire de la félicité. Ainsi l'insouciance des choses du dehors, prescrite par Epictète et par les autres stoïciens, signifie précisément qu'il ne faut ni se soucier d'être heureux ni éviter d'être malheureux. Cet enseignement, qui revient à dire que l'on doit s'aimer avec le moins d'ardeur et de tendresse possible, est en vérité le sommet et le résumé de la philosophie d'Epictète et même de toute la sagesse humaine, pour ce qui regarde le bien-être de chaque âme en particulier. Et moi qui après beaucoup de travaux de l'âme et beaucoup d'angoisses, réduit presque malgré moi à pratiquer habituellement l'enseignement dont je viens de parler, ai retiré d'une telle pratique et en retire toujours une utilité incroyable, je désire et je souhaite chaudement à tous ceux qui liront ces pages la faculté de mettre pareillement cette morale à exécution.

RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.

I.

LISTE DES ŒUVRES ÉDITÉES, DANS L'ORDRE OÙ ELLES ONT ÉTÉ COMPOSÉES (1).

ANNÉE 1815.

SAGGIO SOPRA GLI ERRORI POPOLARI DEGLI ANTICHI, Florence, Le Monnier, 1845.

DISCORSO SOPRA MOSCO, *Spettatore italiano e straniero*, t. VI, p. 173 et suivantes, Milan, 1816. (Réimprimé dans les *Studi giov. e filol.* p. 27.)

IDILLII DI MOSCO, trad. inedita del conte G. Leopardi, *Spett. it.* t. VI et VII, année 1817 (*Studi*, p. 47.)

DISCORSO SOPRA LA BATRACOMIOMACHIA, *Spett.* t. VII (*Studi*, p. 73), réimprimé du vivant de l'auteur par Bothe dans le t. III de son Odyssée, Leipsig, 1835, et par Berger de Xivrey dans la seconde édition de sa Batrachomyomachie, Paris, 1837.

LA GUERRA DEI TOPI E DELLE RANE, poema, trad. ined. dal greco del conte G. Leopardi, *Spett.* t. VII, 1817 (*Studi*, p. 89.)

SAGGIO DI TRADUZIONE DELL' ODISSEA DEL C. G. LEOPARDI, *Spett.* t. VI, 1816. (*Studi*, p. 102.)

NOTIZIE ISTORICHE E GEOGRAFICHE SULLA CITTÀ E CHIESA ARCIVESCOVILE DI DAMIATA, Loreto, juin 1816. (*Studi*, p. 120.)

DELLA FAMA AVUTA DA ORAZIO PRESSO GLI ANTICHI, *Spett.* t. VII, 1817. (*Studi*, p. 126.)

1817-1818.

LA TORTA, poemetto d'autore incerto, tradotto dal latino, *Spett.* VII, 1817. (*Studi*, p. 140.)

INNO A NETTUNO, d'incerto autore, trad. dal greco, *Spett.* VII. (*Studi*, p. 146.)

ODÆ ADESPOTÆ (en grec), *Spett.* VII (*Studi*, p. 168.)

TITANOMACHIA DI ESIODO, traduzione, *Spett.* VII (*Studi*, p. 171.)

ELEGIE, versi del conte G. Leopardi, Bologne, 1826. Ce volume contenait deux élégies, *Il primo amore* et *Dove son? dove fui?* La seconde ne fut réimprimée qu'en partie dans l'éd. de Bologne, 1836 : c'est le *Frammento* de l'éd. Le Monnier (p. 132). Elle se trouve tout entière dans les *Studi*, p. 182.

SONETTI IN PERSONA DI SER PECORA FIORENTINO BECCAIO, à la fin des Elégies (*Studi*, p. 185.)

(1) Voir l'excellent *Indice* publié par Pellegrini à la fin des *Studi*.

LIBRO SECONDO DELL' ENEIDE, tradotto dal conte G. Leopardi, Milan, librairie Pirotta, 1817, in-8. (*Studi*, p. 189.)

CANZONI ALL' ITALIA E SOPRA IL MONUMENTO DI DANTE CHE SI PREPARA A FIRENZE, Rome, 1818.— C'est dans cette édition qu'on lisait ces vers (Canzone II, st. 6) :

Taccio gli altri nemici e l'altre doglie ;
Ma non la Francia scelerata e nera
Per cui presso alle soglie
Vide la patria mia l'ultima sera.

Dans l'édition florentine de 1831, Leopardi les modifia ainsi :

Taccio gli altri nemici e l'altre doglie ;
Ma non la più recente e la più fera
Per cui, etc.

Et il ajouta cette note, qui disparut dans les éditions suivantes : « L'autore, per quello che nei versi seguenti (scritti in sua primissima gioventù) è detto in offesa degli stranieri, avrebbe rifiutata tutta la canzone, se la volontà di alcuni amici, i quali miravano solamente alla poesia, non l'avesse conservata. »

1819.

IDILLII, *Nuovo Ricoglitore*, Milan, 1825, année 1re, p. 903. et an. 2e 1826, p. 45. — Ces Idylles étaient au nombre de six : *L'infinito*, *La sera del giorno festivo*, *La Ricordanza*, *Il sogno*, *Lo spavento notturno*, *La vita solitaria*. — *La Ricordanza* fut intitulée, dans l'éd. de 1831 et dans les suivantes, *Alla Luna*. *Lo spavento*, omis dans l'éd. de 1831, fut réimprimé sans titre parmi les *Fragments* (éd. Le Monnier, 1, p. 130.)

ANNOTAZIONI SOPRA LA CRONICA D'EUSEBIO PUBBLICATA L'ANNO MDCCXVIII IN MILANO DAI DOTTORI ANGELO MAI E GIOVANNI ZOHRAB, SCRITTE L'ANNO APPRESSO DAL C. G. LEOPARDI A UN AMICO SUO, Rome, 1823.

1820.

AD ANGELO MAI QUAND' EBBE TROVATO I LIBRI DI CICERONE DELLA REPUBLICA : CANZONE, Bologne, 1820.

PHILONIS JUDÆI SERMONES TRES... TRANSLATI PER P. JO. BAPTISTAM AUCHER ANCIRANUM, article critique, *Effemeridi letterarie*, Rome, 1822, 1. IX (*Studi*, p. 222.)

M. TULLII CICERONIS DE REPUBLICA, article critique en latin, dans le même recueil, même vol.

1823.

VOLGARIZZAMENTO DELLA SATIRA DI SIMONIDE SOPRA LE DONNE, *Ricoglitore*, Milan, 1825, année 1, p. 829. (*Studi*, p. 231.)

1824.

CANZONI, Bologne 1824. Outre les trois *canzoni* déjà imprimées

ce volume contient : 1° *Nelle nozze*, etc. ; 2° *A un vincitore;* 3° *Bruto minore;* 4° *Alla primavera ;* 5° *Ultimo canto di Saffo ;* 6° *Inno ai Patriarchi ;* 7° *Alla sua donna.* Le *Bruto* y est précédé de la *Comparazione delle sentenze*, etc.

ANNOTAZIONI ALLE CANZONI (purement philologiques), dans la même édition. (*Studi*, p. 235.)

1825-1826.

FRAMMENTO DI UNA TRADUZIONE IN VOLGAR DEL L'IMPRESA DI CIRO, NUOVO RICOGLITORE, année 1. p. 659, 1825 (Œuvres, éd. Le Monnier, t. II, p. 355.)

ARTICOLETTO CRITICO INTORNO ALLE CANZONI DEL C. G. LEOPARDI, *Ibid* p. 659 (*Studi*, p. 282.)

OPERETTE MORALI, Stella, Milan 1827 ; Piatti, Florence, 1834, et Le Monnier, 1845. L'année d'avant, l'*Antologia* avait déjà publié trois dialogues, et une lettre de Giordani au directeur de cette revue constate qu'il a entre les mains toutes les Operette. Elles furent donc composées en 1825-1826, peut-être plus tôt.

MARTIRIO DE' SANTI PADRI, Milan, Stella, 1826 (Œuvres, II, 185).

RIME DEL PETRARCA, avec un commentaire, Milan 1826, et Florence, 1837-1840. — Cinquième édition, chez Le Monnier, 1854.

LA BATRACOMIOMACHIA RIFATTA, Bologne 1826 (*Stndi*, p. 285).

1827

DISCORSO IN PROPOSITO DI UNA ORAZIONE GRECA DI GIORGIO GEMISTO PLETONE E VOLGARIZZAMENTO DELLA MEDESIMA, *Nuovo Ricoglitore*, année III, 1827 (Œuvres, II, p. 337).

CRESTOMAZIA PROSAICA, Milan, 1827, réimprimée en 1866 à Naples, chez Morano, dans la *Biblioteca della Gioventù publicata per cura di B. Fabricatore.*

1828-1831

CRESTOMAZIA POETICA, Milan, 1828, réimprimée avec la *Crestomazia prosaica*, à Naples, en 1866. Ces deux recueils, auxquels M. Fabricatore a ajouté un certain nombre d'extraits des auteurs contemporains, entre autres de Leopardi lui-même, sont officiellement autorisés dans les lycées du royaume. — Voici les écrits de Leopardi qui s'y trouvent. En prose : *Del recitare i proprii scritti ;* en poésie : *Inno ai patriarchi, All' Italia, Ad Angelo Mai, Il Passero solitario, Il sabato di villaggio, La Ginestra*. — Voir les deux préfaces de ces deux Chrestomathies dans les *Studi* p. 309-312.

CANTI, Florence, Piatti, 1831. Cette édition renferme les poésies déjà publiées, plus *Il Risorgimento* et *Le Ricordanze*, qui furent composés entre 1829 et 1830. Là se trouve la belle dédicace *Agli amici di Toscana*, réimprimée dans l'*Epistolario.*

1834.

OPERETTE MORALI, avec additions et corrections de l'auteur, Fol-

ence, Piatti, 1834. Ce sont les 20 dialogues ou traités déjà publiés à Milan, plus *Dialogo di un venditore d' Almanacchi e d'un Passeggere.*

1836.

CANTI, édition corrigée et notablement accrue, Florence, Piatti, 1836. Elle contient onze poèmes de plus que l'édition de 1831.

1834-1837.

Pellegrini et Ranieri rapportent à cette époque les ouvrages suivants, qui ne furent publiés qu'après la mort de Leopardi : ils auraient donc été composés entre le 2 octobre 1833, date de son arrivée à Naples, et le 14 juin 1837, date de sa mort :

1° Les deux poèmes IL TRAMONTO DELLA LUNA et LA GINESTRA.

2° FRAMMENTO APOCRIFO DI STRATONE DA LAMPSACO; IL COPERNICO, DIALOGO; DIALOGO DI PLOTINO E DI PORFIRIO.

3° CENTUNDICI PENSIERI MORALI.

4° Traductions : MANUALE D' EPITTETO; — ERCOLE, FAVOLA DI PRODICO; — OPERETTE MORALI D' ISOCRATE, c'est-à-dire : *Avvertimenti morali a Demonico; — Discorso del Principato a Nicocle; — Nicocle*; — *Orazione areopagitica.* Toutes ces traductions sont accompagnées de préambules du traducteur.

5° PARALIPOMENI DELLA BATRACOMIOMACHIA.

Ces écrits furent publiés, sous la direction de Ranieri, à Florence, en 1845, chez Le Monnier. Les *Paralipomènes* avaient paru en 1842, à Paris, chez Baudry.

L'édition Le Monnier (Florence 1845-1865), dont nous nous sommes servis pour cette étude, forme 7 volumes, y compris l'Epistolario. Les deux premiers volumes de cette édition (Poésies, Œuvres morales et Traductions) ont été réimprimés en un volume à Leipsig, chez Brockhaus, 1861, dans la *Biblioteca d'autori italiani.* On trouve en outre en Italie une foule d'éditions populaires des *Canti*; mais l'édition Le Monnier est la seule qui soit correcte.

En 1874, M. A. TOBLER a publié *Les lettres de Leopardi à Bunsen* (Iarbuch für romanische und englische Sprache und Literatur, märz 1874.)

II.

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES OÙ IL EST QUESTION DE LEOPARDI.

C. WITTE, *Blatter für liter. Unterhaltung*, 1837, n. 152-153.
K. KANNEGIESSER, *Gesange des Grafen G. Leopardi*, etc. Leipsig, 1837.
G. MONTANARI, *Biografia del conte Leopardi*, Roma, 1838.
L. DE SINNER (1), Encyclopédie des gens du monde, art. *Leopardi.*
F. BECCHI, Elogio del conte Giacomo Leopardi detto nella solenne adunanza tenuta dall' Academia della Crusca, 10 Sett. 1839. (Imprimé dans les *Prose edite e inedite dell' abate Fruttuoso Becchi, segretario dell' academia della Crusca*, Firenze, 1845.)
H. W. SCHULZ, *G. Leopardi, sein Leben und seine Schriften* (in A. Reumont's *Italia*, 2 Iahr, Berlin, 1840.)
PARISOT, Art. *Leopardi*, dans la Biographie Michaud, Paris, 1842.
BOREL D'HAUTERIVE, *G. Leopardi*, Paris, 1844.
SAINTE-BEUVE, *Leopardi*, Revue des Deux-Mondes du 15 septembre 1844.
RANIERI, GIORDANI, PELLEGRINI et VIANI, *Notices et discours* (dans les œuvres complètes de Leopardi, éd. Le Monnier.)
GIOBERTI, *Il Gesuita moderno, proemio*, 1847.
H. LEEVES, *Quaterly review* de Mars 1850.
EBERT, *Handbuch der italienischen National Literatur*, Marburg, 1854.
ALFRED VON REUMONT, *Beitrage zur italienischen Geschichte*, Berlin, 1853-1857.
ADOLF WOLF, *Die italienische National Literatur in ihrer geschichtlischen Entwicklung*, Berlin, 1860.
MARC MONNIER, *L'Italie est-elle la terre des morts?* Paris, 1860.
L. J., Art. *Leopardi* dans la biographie Didot, Paris, 1862.
LEO JOUBERT, *G. Leopardi*, Revue contemporaine, 1860.
CH. DE MAZADE, *Les souffrances d'un penseur italien*, Revue des Deux-Mondes du 1er Avril 1861.
BOURBON DEL MONTE, *Correspondant* du 1er juillet 1863.
GIUDICI, *Storia della letteratura italiana*, Firenze, 1865.
ROBERT HAMERLING, *Gedichte von Giacomo Leopardi, verdeutscht in dere Versmassen des Originals*, Hildburghausen, 1866.
RUTH, *Geschichte von Italien, vom Iahre 1815 bis 1850*, Heidelberg, 1867.

(1) On lit dans plusieurs biographies de Leopardi que M. de Sinner traduisit trois dialogues, en 1833, dans un recueil périodique, le *Siècle*; mais nous n'avons pu nous procurer ce recueil.

Valery Vernier, *Leopardi traduit de l'italien* (Poésies complètes, sauf la Batrachomyomachie, avec une préface), Paric, 1867.

Id. *Les œuvres en prose de Leopardi,* Constitutionnel du 9 fév. 1870.

Gustav Brandes, *Giacomo Leopardi 's Dichtungen, Deutsch von Gustav Brandes*, Hannover, 1869.

Allgemeine Zeitung, N. 57, 58, 1870.

L. Baunard, *Le doute et ses victimes dans le siècle présent*, Paris, 1870.

Amédée Roux, *Histoire de la littérature italienne contemporaine*, Paris, 1870.

De Sanctis, *Saggi critici* (3e éd.) Napoli 1874, et *Nuovi saggi critici*, Napoli 1872.

A. Bouché-Leclercq, *Giacomo Leopardi, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1874.

L. Etienne, *Histoire de la littérature italienne*, Paris, 1875.

E. Gebhart, *De l'Italie*(C. VIII), Paris, 1876.

De Sanctis, *La Nerina di Leopardi,* article publié (pendant l'impression de ce livre) dans la *Nuova Antologia* du 1er janvier 1877.

TABLE DES MATIÈRES.

Vu et lu le 27 décembre 1876
à Paris, en Sorbonne,
par le Doyen de la Faculté des lettres de Paris,
H. WALLON.

Vu
et permis d'imprimer,
Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,
A. MOURIER